N° 4—6. I—II. AVRIL—JUIN 1930

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOLOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1930

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, sous la direction de M. J. Dąbrowski, membre correspondant de la Classe d'histoire et de philosophie.

Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
ET DES LETTRES.

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 4—7. Avril—Juin. 1930.

SÉANCES.

12 juin. Séance annuelle publique de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres.

I. Classe de philologie.

7 avril. Grabowski T.: La critique littéraire en Pologne à l'époque du réalisme.

12 mai. Klinger W.: Le fragment de l'élégie guerrière de Minnerme. Son époque et son importance.

Kot St.: L'auteur des poésies attribuées au Protestant-Anonyme.

Sternbach L.: Vergiliana.

10 juin. Wilhelm A.: ΔΑΙΤΩΝΔΑΣ.

Szyjkowski M.: La part de la Pologne dans la renaissance tchèque. III. Les influences polonaises et l'oeuvre de Joseph Jungmann.

Niemojewska-Gruszczyńska Z.: La lutte de Dieu et du démon dans le drame romantique polonais.

Séances de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

10 avril. Morelowski M.: La lance de saint Maurice et la couronne du XIII-e s. remontant à l'époque des Piast, conservée à Płock.

Kruszyński T.: La chasuble de Kmita n'était par unique en son genre.
1 mai. Szyszko-Bohusz A.: Le château du Wawel au moyen âge.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

17 avril. Dąbrowski J.: Les sources du livre X de »L'histoire« de Długosz.
Dąbrowski J.: Recherches sur le règne des ducs de Głogów en Grande-Pologne.
Kostanecki J.: La politique d'escompte de la Banque d'Angleterre entre 1914 et 1929.
10 mai. Gołąb St.: Le projet d'un Code de procédure civile.
11 juin. Handelsmann M.: La question polonaise et la politique anglaise et française pendant la compagne de Crimée. I-ère partie. L'initiative française en 1854.

Séance de la Commission pour l'étude de l'anthropologie et de la préhistoire.

5 avril. Sedlaczek-Komorowski L.: Les Drégovitchiens et l'analyse d'après la méthode des différences du professeur Czekanowski.
Jasicki B.: La durée de la vie des montagnards polonais entre 1881 et 1925.
Sulimirski T.: Les résultats provisoires des recherches archéologiques entreprises à Wysock (district de Brody).
20 mai. Demetrykiewicz Wł.: Nouvelles preuves de l'authenticité des trouvailles faites à Mników.
Żejmo-Żejmis St.: Les Palutchiens de la région de Żnin et de Mogilno.
30 juin. Séance solennelle de la Commission d'anthropologie et de préhistoire.
Kostrzewski J.: Les trouvailles faites à Rzucew en Pomérellie et la culture de Rzucew.
Żurowski J.: Les premières tombes de l'époque de la culture rubanée en Pologne.

SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADEMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES.

La séance publique de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres eut lieu le 12 juin 1930. Assistaient à la séance: M. Sławomir Czerwiński, Minister des Cultes et de l'Instruction Publique, en qualité de représentant du Gouvernement de la République, et M. Stanislas Michalski, chef de section à la Présidence du Conseil des Ministres, directeur du Fonds pour la Propagation de la Culture Nationale.

La séance a été inaugurée par le Président de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, qui a insisté sur la grande importance du fait d'avoir créé une quatrième classe de l'Académie soit la Classe de Médecine. Le secrétaire général rendit compte ensuite de l'activité déployée par l'Académie dans le courant de l'année 1929/30, puis M. Ignace Chrzanowski, m. t. fit une conférence sur »Śniadecki comme éducateur de la nation«.

Après la conférence, le secrétaire général fit connaître les noms des personnes auxquelles on avait décerné des prix et nomma les nombres de l'Académie récemment élus.

Le prix d'histoire Probus Barczewski fut décerné à M. Romain Rybarski, membre de l'Académie, comme à l'auteur d'un ouvrage intitulé: »*Handel i polityka handlowa Polski XVI wieku*«. (»La commerce et la politique commerciale de la Pologne au XVI-e siècle«);

le prix F. Jasieński et W. Łosiński, pour une oeuvre du domaine des arts graphiques, de la sculpture ou de la musique, fut attribué à M. Stanislas Szukalski comme récompense de son oeuvre;

le prix P. Tyszkowski pour une étude sur le typhus exanthématique, fut reconnu au Professeur Rodolphe Weigl;

le prix Wł. J. Fedorowicz fut décerné à M. Edouard Ralski, comme à l'auteur d'une étude intitulée: »*Hale i łąki pasma babiogórskiego*« (»Les alpes et les praries du massif de la Babia Góra«).

Furent élus membres de l'Académie:

Classe de philologie.

a) Membres titulaires:

M. Vladimir Demetrykiewicz, professeur d'archéologie à l'Université des Jagellons;

M. Witold Klinger, professeur de philologie classique à l'Université de Poznań.

b) Membres correspondants:

M. Zdzisław Jachimecki, professeur d'histoire de la musique à l'Université des Jagellons;

M. Ladislas Tatarkiewicz, prof. de philosophie à l'Université de Varsovie;

M. Joseph Ujejski, professeur d'histoire de la littérature polonaise à l'Université de Varsovie.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

Membres titulaires:

M. Stanislas Estreicher, professeur de droit européen-occidental à l'Université des Jagellons.

Membres correspondants:

M. Adam Krokiewicz, professeur de philologie classique à l'Université de Varsovie;

M. Adam Skałkowski, professeur d'histoire moderne à l'Université de Poznań;

M. Edouard Taylor, professeur d'économie politique à l'Université de Poznań.

III. Classe des sciences mathématiques et naturelles:

a) Membres titulaires:

M. Boleslas Hryniewiecki, professeur de botanique à l'Université de Varsovie;

M. Constantin Janicki, professeur de zoologie à l'Université de Varsovie;

M. Constantin Zakrzewski, professeur de physique à l'Université des Jagellons.

b) Membres correspondants:

M. Mieczysław Konopacki, prof. d'histologie et d'embryologie à l'Université de Varsovie;
M. Joseph Trzebiński, professeur de botanique à l'Uniniversité de Wilno.

IV. Classe de Médicine.

Membres titulaires:

M. Charles Klecki, professeur de pathologie générale et expérimentale à l'Université des Jagellons;
M. Rodolphe Weigl, professeur de biologie générale à l'Université de Lwów.

Plusieurs savants étrangers furent également élus membres de l'Académie. Leurs noms seront rendus publies, lorsque leur élection aura été approuvée par Monsieur le Président de la République.

Résumés.

11. GOŁĄB STANISŁAW: **Projekt Kodeksu Postępowania Cywilnego.** ***(Entwurf einer Zivilprozeßordnung).*** Présenté dans la séance du 19 mai 1930.

Entstehung. — System. — Begründung.

Zu den Grundbedingungen der Rechtschaffung ist vor allem eine Einfühlung in das Rechtsleben notwendig; erforderlich ist ferner die Rechtswissenschaft, die Jurisprudenz, ohne welche in den verwickelten Lebensverhältnisse der Gegenwart eine richtige Erkenntnis des Rechtslebens unmöglich erscheint. Dem Gesetzgeber müssen auch gewisse fixierte Grundsätze der Erfassung oder Formulierung der Rechtsätze zur Verfügung stehen, wenn er sich die nötige Kodifikationstechnik aneignen soll.

All dies muß erwogen und berücksichtigt werden, ehe man an die Schaffung eines neuen »Gesetzbuches« herantritt, welches die Gesamtheit der durch den Gesetzgeber festgelegten Bestimmungen, die die Institutionen eines gewissen Rechtszweiges systematisch regeln, enthält. Liegt nun das Gesetzbuch fertig vor, ist es veröffentlicht worden und ist es in Kraft getreten, so bildet es dann den Gegenstand der Forschung auf dem Gebiete der »Rechtsdogmatik« oder Jurisprudenz im engeren Sinn. Es handelt sich um systemisierte Erklärung der bindenden Satzungen des positiven Rechtes, durch welche verschiedene Rechtsfragen entschieden werden. Der Rechtsdogmatiker deckt auch Lücken in der Gesetzgebung auf, füllt sie aus und gelangt zu neuen Problemen, die vom Gesetzgeber entweder gar nicht oder in wenig befriedigender Weise vorausgesehen wurden; derartige Probleme bringt übrigens das Rechtsleben mit sich.

Kann aber der Entwurf eines Gesetzbuches auch zum Gegenstand der wissenschaftlichen Forschung werden, und zwar

unabhängig von jeglicher »Rechtspolitik«? Diese Frage muß mit einem Ja beantwortet werden, denn es können sowohl die Rechtssätze des bereits geltenden Gesetzbuches wie auch die in einem Entwurf enthaltenen systematisch erklärt werden — ja man kann dabei, auch ohne Anwendung der kritischen Methode, in dem Entwurf Mängel und Lücken aufdecken.

In vorliegender Darstellung handelt es sich nicht um Kritik, so daß der Zuhörer hier nur gelegentliche Bemerkungen über den Wert der Rechtssätze finden wird. Im Vordergrund steht die Entstehungsgeschichte, das System und die Begründung des Entwurfes der polnischen Zivilprozeßordnung, also eine wissenschaftliche Erfassung seiner Bestimmungen, welche zusammen mit der systematischen Darstellung seiner Einrichtungen eine Art Einleitung zur künftigen Dogmatik des polnischen Zivilprozeßrechtes bilden könnte.

I. In Polen befaßte man sich mit Vorbereitungsarbeiten zur zukünftigen polnischen Zivilprozeßordnung schon seit 1917, also in der Zeit vor der Wiederaufrichtung des polnischen Staates. Ausgearbeitet und veröffentlicht wurden die allgemeinen Rechtsgrundsätze von der Kommission beim Justizdepartement des provisorischen Staatsrates wie auch von der durch den Krakauer Juristen-Verein eingesetzten Kommission (1918). Aber an die Arbeit an einem Zivilprozeßgesetzbuche ging man erst nach der Entstehung der Kodifikationskommission der Republik Polen, also erst seit 1920. Die einzelnen von acht Referenten bearbeiteten Teile des Gesetzbuches wurden in zwei Bänden des Krakauer juristischen Organs »Czasopismo prawnicze« und in Separatabdrücken in den Jahren 1921 und 1922 veröffentlicht. Die Sektion der genannten Kommission für das Zivilverfahren stellte sich die Aufgabe, die Grundfragen dieser Entwürfe zu untersuchen, und wählte ein engeres Redaktionskomitee (Fierich, Gołąb u. Litauer), welches die einzelnen Teile zu einem organisches Ganzen zusammenschließen sollte. Der nun so geänderte und vervollständigte Entwurf wurde den Gerichten, den Anwaltskammern und den juristischen Vereinen zur Begutachtung vorgelegt. Die zahlreichen eingesandten Bemerkungen wurden von dem Redaktionskomitee in zweiter Lesung eingehend besprochen. Der Entwurf regte zahlreiche Arbeiten über das polnische Prozeßrecht an.

Im Jahre 1929 wurde der in zweiter Lesung von dem Redaktionskomitee angenommene Entwurf in der Zeitschrift »Komisja Kodyfikacyjna Rzeczypospolitej« (Kodifikationskommission der Republik Polen) abgedruckt. Nach Erledigung in »dritter Lesung« wurde er dann von der Kodifikationskommission in allgemeinen Sitzungen am 20. und 21. Dezember 1929 mit gewissen Berichtigungen angenommen und als endgültiger »Entwurf des Zivilprozeßgesetzbuches« dem Justizminister überreicht. Im Jahre 1930 erschien der Entwurf zusammen mit der allgemeinen Begründung in der obgenannten Zeitschrift der Kodifikationskommission.

Gleichzeitig mit dem Entwurf der Zivilprozeßordnung wurde der Entwurf des Einführungsgesetzes und außerdem noch der Entwurf der Gesetzes betreffend die Gerichtskosten ausgearbeitet. Auch diese wurden zusammen mit dem erwähnten Gesetzbuch veröffentlicht.

Besondere Schwierigkeiten bei der Ausarbeitung des Entwurfes bot die Notwendigkeit, die verschiedenen Gegensätze der drei Teilgebiete Polens auszugleichen, denn das neue Gesetzbuch sollte an die Stelle der drei noch geltenden fremden Zivilprozeßordnungen treten, da man es vorzog, einen eigenen Kodex zu schaffen, statt einen der fremden auf die übrigen Teile auszudehnen.

II. Der Entwurf des Zivilprozeßgesetzbuches zerfällt in drei Teile, sogenannte »Bücher«.

Der erste Teil, dem eine Einleitung mit allgemeinen Bestimmungen vorausgeht, enthält Vorschriften über die Zuständigkeit der Gerichte, die sachliche und die örtliche, und über die Ablehnung des Richters.

Der zweite Teil befaßt sich mit dem Zivilprozeß, besonders mit Vorschriften betreffend Parteien und deren Vertreter, ferner mit den Prozeßkosten einschließlich des Armenrechtes und der Sicherheitsleistung für Prozeßkosten. Nach diesen Vorschriften folgt der allgemeine Teil (»Allgemeine Bestimmungen«), ferner das Verfahren vor dem Kreisgericht, das Beweisverfahren, der Abschnitt über Gerichtserkenntnisse, das Verfahren vor dem Bezirksgericht, die Rechtsmittel, Wiederaufnahme des Verfahrens, endlich die besonderen Arten des Verfahrens.

Der dritte Teil behandelt die Schiedsgerichte.

III. In der Darstellung und der systematischen Erklärung des Inhalts der einzelnen Bücher ist besonders hervorzuheben — sofern es sich um den ersten Teil handelt — daß die Frage sowohl der sachlichen wie der örtlichen Zuständigkeit in sehr einfacher Weise gelöst wird, ohne daß man sich genötigt sieht, die Zahl der zuständigen Gerichte zu mehren. Recht zweckmäßig erscheinen Bestimmungen über die s. g. Verweisung der Sache an das zuständige Gericht, u. zw. sowohl in dem Fall, wenn die Unzuständigkeit des Prozeßgerichtes infolge Feststellung des Wertes des Streitobjektes erwiesen wurde, sowie auch dann, wenn das Gericht sich während der Verhandlung sachlich oder örtlich als nicht zuständig erklärt. Dagegen bleibt dem Kläger das Recht vorbehalten, seine Klage bei dem zuständigen Gerichte mit den Folgen der ursprünglichen Erhebung einzureichen, wenn die Klage aus den oben genannten Gründen in einer nichtöffentlichen Sitzung, d. h. noch vor der mündlichen Verhandlung zurückgewiesen wurde. Der Kläger erscheint also während der ganzen Prozeßdauer vor den verhängnisvollen Folgen der Einbringung der Klage bei einem unzuständigen Gerichte geschützt. Statt die Klage rücksichtslos zurückzuweisen und dem Kläger Kosten zu verursachen, ja ihn der Gefahr einer Verjährung seiner Ansprüche auszusetzen, wird die Sache in obgenannten Fällen einfach an ein zuständiges Gericht verwiesen, so daß dieselbe auch fernerhin rechtshängig ist.

In dem zweiten, nach Inhalt und Zahl der Artikel umfangreichsten Teil ist besonders der Anwaltszwang beachtenswert. Indessen gilt dieser Zwang nur in beschränktem Maße, denn der Entwurf geht von der Voraussetzung aus, es wäre nicht angezeigt den Parteien in normalen, nicht allzu schwierigen Prozessen — besonders angesichts der gegenwärtigen Lage — diesen Zwang aufzuerlegen. Deshalb wird der Anwaltszwang nur in verhältnismäßig seltenen und verwickelten Prozessen im Verfahren in erster Instanz vor Kreisgerichten und ohne Einschränkung in den höheren Instanzen angenommen. Die Einführung des absoluten Anwaltszwanges hängt übrigens mit der Pflicht des Beklagten zur Beantwortung der Klage Zusammen, wovon weiter unten die Rede sein wird. Doch muß gleich bemerkt werden, daß der Anwaltszwang vor dem Kreisgericht nur in solchen Fällen gilt, wo die Beantwortung der Klage verlangt wird.

Der Entwurf unterscheidet ein Verfahren vor Kreisgerichten und ein vereinfachtes vor Bezirksgerichten.

Zum Unterschied von anderen Typen der »Entlastung« der mündlichen Verhandlung kennt der Entwurf nur die obligatorische Beantwortung der Klage im Verfahren vor Kreisgerichten, wenn auch mit starker Einschränkung. Eng verbunden ist die Konstruktion des Entwurfes in seiner letzten Fassung mit zwei Hauptpunkten: der Verknüpfung der obligatorischen Beantwortung der Klage einerseits mit der sachlichen Zuständigkeit des Gerichtes und anderseits mit dem Anwaltszwang vor Gerichten erster Instanz. Die Beantwortung der Klage ist nur in gewissen Fällen obligatorischer Schriftsatz. Sofern es sich nämlich um Prozesse handelt, die dem Kreisgericht ohne Rücksicht auf den Wert des Streitgegenstandes angehören, ist der Beklagte zur Beantwortung der Klage unbedingt verpflichtet. Dagegen ist die Beantwortung der Klage in allen anderen vor dem Kreisgericht geführten Prozessen, mithin dort, wo die ratio valoris entscheidet, nur dann obligatorisch, wenn das Gericht bzw. der Vorsitzende dem Beklagten einen ausdrücklichen dahingehenden Auftrag erteilt. Das Gericht wird zu diesem Mittel nur dann greifen, wenn der Sachverhalt nicht klar ist und eine Entlastung der Verhandlung angezeigt erscheint. Somit wird die »Verbindlichkeit« der Beantwortung der Klage in das Ermessen des Richters gestellt, so daß dieser in der Lage ist, sein Vorgehen den Bedürfnissen des Prozesses anzupassen, und nicht gezwungen wird, sich nach einer Schablone zu richten. Anders liegen die Dinge in Sachen, wo der Wert des Streitobjektes nicht entscheidet, denn solche Streitfälle haben entweder öffentlich-rechtlichen Charakter, oder es sind solche, in welchen gerede im Hinblick auf ihre Seltenheit oder auf die Verwickeltheit des Streitfalles die ratio valoris ausgeschaltet wurde.

Nicht aufgenommen wurde die erste Tagsatzung der österreichischen und der ungarischen Zivilprozeßordnung und ebensowenig die in dem deutschen novellisierten Verfahren übliche Verweisung an den Einzelrichter.

Mit der Einschränkung des Anwaltzwanges auf Streitfälle mit obligatorischer Beantwortung der Klage will man in den gegenwärtigen polnischen Verhältnissen »die goldene Mitte« gefunden

haben, doch wird sie wahrscheinlich kaum rückhaltlose Zustimmung finden.

Abgesehen von der Beantwortung der Klage sind in dem Entwurf noch andere vorbereitende Schriftsätze vorgesehen, und zwar obligatorische, von den Parteien bei Aufforderung durch den Vorsitzenden in verwickelten Streitfällen eingereichte, (bzw. solche, in denen es sich um eine Vermögensabrechnung handelt), sowie fakultative, da es jeder Partei freisteht, vor der Verhandlung einen vorbereitenden Schriftsatz einzubringen.

Bei der Verhandlung bringen die Parteien ihre tatsächlichen Behauptungen, Beweise und Anträge vor, und zwar immer mündlich, werden dabei insofern nicht eingeschränkt, als sie neue Tatsachen und Beweismittel bis zum Abschluß der Verhandlung vorbringen können. Das Gericht wird nur solche Beweise zurückweisen, die nur in der Absicht, den Prozeß zu verschleppen, angeboten werden; es steht ihm aber nicht frei, Tatsachen und Beweise zu übergehen, welche verspätet vorgebracht wurden, auch wenn es absichtlich oder aus großer Fahrlässigkeit geschehen ist. Die Machtbefugnis des Vorsitzenden besteht nicht allein in der formalen Leitung der Verhandlung, sondern seine Aufgabe geht dahin, den Streitfall in allen Punkten genügend aufzuklären und die Verhandlung ohne überflüssige Vertagungen zu möglichst raschem Abschluß zu bringen.

Wenn der Beklagte seine Beantwortung des Klage verspätet einbringt, oder es überhaupt nicht tut, wird der Vorsitzende über Antrag des Klägers ein Versäumnisurteil fällen; doch muß ein solcher Antrag — bei vespäteter Beantwortung der Klage — noch vor der Einbringung derselben gestellt werden. Hat der Kläger einen dahingehenden Antrag nicht gestellt, so wird das Gericht das Erlöschen des Verfahrens nach Verlauf von drei Jahren über Antrag des Beklagten aussprechen. Ein solches Erlöschen tritt auch nach dreijährigem Ruhen des Verfahrens bei Untätigkeit der Parteien (péremption d'instance) ein.

Wo die Beantwortung der Frage nicht obligatorisch ist, steht es jeder Partei frei, zu verlangen, daß die Verhandlung auch in ihrer Abwesenheit durchgeführt werde; indessen bleibt dem Gericht die Befugnis vorbehalten, die Parteien dennoch vorzuladen und eine Beweisführung durch Vernehmung der Parteien anzuordnen. Dieses Beweismittel wird als Hilfsmittel angewendet, und

zwar in solchen Fällen, wo andere Beweismittel fehlschlagen. Selbstverständlich wird den Grundsätzen: der freien Beweiswürdigung und der Unmittelbarkeit in der Durchführung der Beweise genügend Raum gelassen; eine Einschränkung des erstgenannten Grundsatzes tritt nur bei Nichtzulassung des Gegenbeweises wider die Willenserklärungen der Behörden in öffentlichen Urkunden ein. Keine einschränkende Kraft haben dagegen Vorschriften über rechtliche Vermutungen und über die Beweiskraft der Feststellungen eines Erkenntnisses des Strafgerichtes, da ein Gegenbeweis in diesen Fällen zulässig ist. Nicht nur bei Nichteinbringung der Beantwortung der Klage, sondern auch bei Nichterscheinen einer Partei wird über Antrag der Gegenpartei ein Versäumnisurteil gefällt, außer wenn die abwesende Partei sich an einer früheren Verhandlung bereits beteiligt, oder die Untersuchung der Sache in ihrer Abwesenheit verlangt hat. Die säumige Partei ist berechtigt, einen nicht motivierten Widerspruch gegen das Versäumnisurteil einzulegen, so daß infolgedessen eine Tagsatzung zur Streitverhandlung anberaumt wird. In anderen Fällen der Versäumung einer Prozeßhandlung steht der unschuldigen Partei das Recht auf restitutio in integrum zu.

Der Entwurf enthält besondere Vorschriften über Verfahren vor Bezirksgerichten, unter denen diejenigen über Zulässigkeit einer Einbringung der Klage an das Gerichtsprotokoll, über Ausgleichsversuche und über das Fehlen der obligatorischen Beantwortung der Klage zu erwähnen sind.

Der Entwurf kennt nur drei »ordentliche« Rechtsmittel gegen Urteile und Beschlüsse des Prozeßgerichtes, und zwar: Berufung, Beschwerde und Kassation. Die Berufung wurde cum beneficio novorum aufgenommen, ohne daß die Berufungspartei mit neuen Ansprüchen oder mit Erweiterung der Klage auftreten darf, wobei es dem Ermessen des Gerichtes freigestellt wird, diejenigen neuen Tatsachen und Beweise, welche die Partei hätte früher vorbringen können, zu übergehen. Die Kassationsklage fand in dem Entwurf Aufnahme nicht in ihrer reinen Form, sondern sie erscheint mit der Revision vereinigt, denn der oberste Gerichtshof ist befugt, ein Erkenntnis in merito über Antrag einer Partei zu fällen, statt die Sache zu neuer Untersuchung an die untere Instanz zu verweisen, sofern keine Verletzung der

Vorschriften des Verfahrens vorliegt und es sich lediglich um Verletzung des materiellen Rechtes handelt.

Die Wiederaufnahme des Verfahrens wurde als besondere Klage und nicht als sogenanntes außerordentliches Rechtsmittel in den Entwurf aufgenommen.

Selbstverständlich kennt der Entwurf auch das Sonderverfahren, d. h. das Mandatsverfahren und das Mahnverfahren.

Der dritte Teil enthält Vorschriften über die Schiedsgerichte. Dieser Teil ist vom Verfasser bereits im ersten Band des »Internationalen Jahrbuches für Schiedsgerichtswesen« mit Begründung veröffentlicht worden; der jetzt erscheinende dritte Band dieses Jahrbuchs wird u. a. auch die in dem Entwurf vorgenommenen Änderungen enthalten.

IV. Endlich wurde der Versuch gemacht, die Hauptgrundsätze des Zivilprozesses in Anwendung auf den Entwurf festzulegen, wobei ausdrücklich hervorgehoben wurde, daß derselbe auf weitgehende Neuerungen verzichte, um das Rechtsleben nicht zum Tummelplatz von doktrinären Versuchen zu machen; indessen wird auf selbständige Normierung der Dinge dort nicht verzichtet, wo eine Vertiefung der normierten Prozeßmaterie eine solche Normierung als angezeigt erscheinen läßt, wo man sie also als eine wirkliche Verbesserung begrüßen kann.

Es wurden die Grundsätze der Öffentlichkeit der Verhandlung und der Mündlichkeit mit Anwendung von Schriftsätzen erörtert, sofern diese zur Feststellung des Prozeßmaterials, zur Vorbereitung der mündlichen Verhandlung und zu deren Entlastung nötig erscheinen; ferner die Grundsätze der Unmittelbarkeit, der Konzentration des Prozeßmaterials und endlich das Verhältnis der Verhandlungs- und der Dispositionsmaxime zum Untersuchungsgrundsatz. Im Zivilprozeß sucht man vor allem eine Annäherung an die objektive Wahrheit zu erreichen, die eine entsprechende Form zwischen unserem Urteil und dem Urteilsgegenstande finden läßt. Deshalb muß der Untersuchungsgrundsatz bis zu einem gewissen Grade Berücksichtigung finden, und im Zusammenhang damit stehen die Grundsätze der formalen und der materiellen Prozeßleitung durch den Vorsitzenden, sowie der freien Beweiswürdigung. Wenn übrigens der Grundsatz des beiderseitigen Gehörs sich von selbst versteht, so erscheint besonders bemerkenswert die Tendenz des Entwurfs zur gütlichen Erledigung des Rechts-

streites, jedoch ohne daß ein Ausgleich den Parteien aufgezwungen werde. Dieser Geist des Entwurfes rückt den Grundgedanken in helles Licht, daß der Prozeß, der als Kampf anzusehen ist, im Rechtsverkehr nicht als eine normale Erscheinung gelten darf, sondern daß friedliche und versöhnliche Verständigung von Mensch zu Mensch in den Vordergrund zu stellen ist.

---

12. GRABOWSKI T.: **Krytyka literacka w Polsce w epoce realizmu.** ***(La critique littéraire en Pologne à l'époque du réalisme).*** Présenté dans la séance du 7 avril 1930.

Le réalisme commence à se manifester dans la critique littéraire au moment du déclin du romantisme. Il se traduit par un intérêt croissant pour les auteurs et se fait jour chez Klaczko et chez Cybulski, proches l'un et l'autre du romantisme, mais dont les efforts tendent déjà à approfondir la connaissance de ces individualités. Or, cette méthode éloigne la critique des voies dans lesquelles l'avaient poussée des hégéliens comme Majorkiewicz, Dembowski, Tyszyński et d'autres.

Ce fut Sainte-Bevue qui a inauguré cette voie nouvelle et l'a indiquée en théorie et en pratique, de sorte qu'il sut se concilier l'approbation générale. Il trouve chez nous un imitateur dans la personne de Lucien Siemieński, enthousiaste de l'antiquité, admirateur d'un réalisme ennobli, biographe littéraire et défenseur de la tradition. Il réussit parfois à brosser de vrais portraits, dans lesquels le critique français était passé maître. Néanmoins, les caractéristiques que donne Siemiński sont parfois inexactes; il n'a pas le sens de la vraie grandeur et sa préparation littéraire est souvent insuffisante. La plupart de ses tentatives portent l'empreinte du manque de profondeur et de l'arbitraire.

Rien d'étonnant dans ces conditions qu'entre 1860 et 1880, on se soit rendu compte des défauts de ce critique qui avait du reste exercé une très grande influence. Stanislas Tarnowski qui lui succéda à Cracovie, s'éloigne également du romantisme, quoiqu'il eût grandement contribué à approfondir la méthode de Siemieński et qu'il soit arrivé à des résultats bien supérieurs à ceux dont pouvaient se vanter Klaczko et Cybulski. Colloborant avec Joseph Szujski qui, subissant l'influence anglaise et allemande,

tâche de donner plus d'exactitude à l'histoire qu'il veut voir appuyée sur des faits et qui s'efforce de développer les études monographiques, Tarnowski tend à tracer un programme de ses travaux, qu'il réalisera dans la suite.

Ce changment se traduit au moment du Congrès des historiens et des gens de lettres qui eut lieu en 1884 à Cracovie. Sans compter les philologues de Lwów qui eux aussi apportaient des éléments nouveaux dans les sciences littéraires, on vit se rencontrer au congrès les réalistes de Cracovie épris d'histoire, avec les représentants du positivisme de Varsovie. Si Tarnowski se plaçait encore à un point de vue rapproché de celui de Siemieński, en revanche les autres membres du Congrès tâchaient d'apporter des éléments empruntés à Taine ou à la philologie classique qui commençait à avoir voix au chapitre. Tous ils reconnaissaient la nécessité de travaux monographiques dont Nehring et Przyborowski avaient donné l'exemple en Grande-Pologne, tandis que Małecki les continuait de son côté à Lwów. Tarnowski écrivait également des monographie, quoiqu'il eût excellé dans les portraits de Kajsiewicz, Kalinka, Szujski et de Stanislas Koźmian. Comme Szujski le faisait dans l'histoire, de même Tarnowski profitait de ses études monographiques et de ses aperçus synthétiques, pour en faire une tribune qui lui servait à proclamer des idées politiques, esthétiques et morales s'inspirant de Siemieński.

Cependant l'un et l'autre désiraient rétablir ce qui avait été négligé dans le passé, soit rendre à la critique son autorité et conserver les idées s'appuyant sur les traditions religieuses et nationales. Aussi bien Tarnowski que Siemieński étaient l'un et l'autre plus proches de Guizot que de Buckle, qui jouissait d'une grande considération chez les positivistes. Tarnowski donnait plutôt des descriptions et s'intéressait moins à l'explication du sujet; il donnait plus volontiers des appréciations personnelles que des comparaisons. Il savait découvrir des valeurs que le romantisme ignorait, mais il défendait tout de même le romantisme lorsque celui-ci fut vivement critiqué à Varsovie. Il refusait en général des tendances idéalistes aux réalistes, croyant vivre à une époque dont la pensée s'était incarnée dans le théâtre de Szujski. Il savait cependant frayer avec les grandeurs, comme l'avait fait jadis Klaczko. Tarnowski donnait la préférence à la prose, surtout

à la prose historique et aux écrits politiques qu'il avait étudiés à fond. Il jugeait les oeuvres littéraires d'après leur utilité et les critiquait en se plaçant au point de vue de son époque. Ses monographies sur Kochanowski, sur Krasiński et sur les écrivains politiques, font preuve d'une préparation insuffisante. Souvent il ne tenait pas compte du progrès de la science et s'exposait ainsi à des reproches bien mérités. Ses monographies sont par conséquent trop dogmatiques; elles s'inspirent trop peu de l'histoire et pèchent par leur ton moralisateur. Tarnowski ne savait jamais faire abstraction de son époque; il était incapable de tenir compte dans ses monographies, des influences ambiantes et des affinités qui les rattachaient à d'autres oeuvres littéraires, quoiqu'on dût reconnaître que la monographie sur Matejko excelle dans la description de la valeur morale de son art. Witkiewicz comprenait et jugeait mieux la facture d'une oeuvre artistique, tandis que, comme Sainte-Beuve, Tarnowski insistait sur le milieu dont était issu l'artiste.

Comme esthéticien, Tarnowski était capable de faire des analyses auxquelles on ne saurait refuser la perspicacité et l'esprit de système. Il suffit en effet de rappeler l'analyse de »Pan Tadeusz« pour s'en rendre compte. En qualité d'esprit synthétique, il rejetait avec mépris l'objectivité recommandée par les positivistes et tenait compte surtout des valeurs politiques, esthétiques et morales. Il connaissait sans doute le mieux et appréciait probablement le plus le romantisme. Quant à l'esprit moderne et au réalisme, il les flétrissait sauf quelques exceptions. Rangeant les individualités dans les périodes successives du développent littéraire, il manifeste une tendance à tracer la ligne que suivait l'évolution de la pensée politique en Pologne. Quoiqu'il eût négligligé les détails biographiques et bibliographiques, il a réussi à obtenir certains résultats, en qualité d'historien qui comptait tout de même avec les faits. Les fruits de son travail furent très appréciés même par le positiviste Chmielowski, qui au début était mal disposé pour lui.

Joseph Tretiak, un contemporain de Tarnowski, s'est adonné à la science après avoir débuté dans le journalisme. Il lui était supérieur en ce qui concerne la méthode, plutôt rapprochée de celle de Taine et proche également de l'école philologique de Lwów. Il n'était pas essayiste comme Tarnowski, car il commença

ses recherches par des monographies, genre dans lequel il atteignit un degré élevé de perfection. Il était bien disposé pour le réalisme et ses réflexions sur Lam et sur Asnyk en sont la preuve. Tretiak étudiait assidûment les origines et les valeurs formelles de différents ouvrages. Il ne cessait d'approfondir les études sur Mickiewicz, même lorsqu'il s'occupait de Słowacki ou de Zaleski. Il excellait surtout dans l'analyse esthétique, quoiqu'il eût admirablement su décrire le milieu et les rapports entre celui-ci et un auteur donné. Dans ses recherches sur Słowacki, il s'éloigne sensiblement du point de vue auquel il s'est placé au début; en effet, il reconnaît le génie du poète, contre lequel il s'est vaine-et longtemps insurgé. Tretiak savait rectifier ses propres erreurs, aussi a-t-il probablement le mieux compris l'âme de Mickiewicz, comme il a réussi à pénétrer dans l'atmosphère du romantisme dans sa monographie consacrée à Zaleski.

C'est lui qui établit une liaison avec Lwów, ville qu'il quitta à l'âge mûr pour se fixer à Cracovie. La méthode historique était également en vogue à Lwów où elle était protégée par le Musée Ossoliński qui faisait publier une revue. L'Ossolineum ne s'opposait nullement au culte de Słowacki que combattait l'école de Cracovie et dont Ujejski, Dobrzański et Starkel était les prinupaux initiateurs. La revue publiée par Dobrzański, qui était fort appreciée par la jeunesse, a fait beaucoup pour propager le culte du poète.

C'est dans ce cadre qu'Antoine Małecki fait son apparition. Philologue classique, hégélien en ce qui concerne l'esthétique, et partisan de l'objectivité telle que la concevait Cybulski, Małecki réunissait en lui toutes les qualités requises pour écrire une monographie sur Słowacki, d'autant plus qu'il connaissait à fond Shakespeare, les tragiques allemands ainsi que la tradition classique. Il s'intéressait également aux études historiques, aussi pouvait-il mieux comprendre la manière historique de Słowacki. La monographie qu'il a consacrée au poète est supérieure aux essais tentés par les biographes de Goethe, tels que Lewes et Viehoff, de sorte qu'elle se rapproche de l'étude de Gervinus sur Shakespeare par la profondeur de l'analyse et par la façon de comprendre l'homme. Comme la poésie épique n'intéressait guère Małecki, on retrouve dans son opinion sur le théâtre de Słowacki, des influences émanant de Lessing ainsi qu'une répercussion de

l'esthétique hégélienne dont Cybulski, Libelt et Kremer étaient des adeptes et que Cegielski et d'autres avaient rendue populaire. Aussi bien Małecki que Tretiak ont fourni la preuve qu'ils savaient tenir compte des faits en procédant à la synthèse et que leur analyse des différents phénomènes était vraiment profonde et consciencieuse. Il ne purent cependant pas mettre leurs intentions en exécution.

Romain Pilat a fait preuve d'une préparation littéraire profonde comme auteur de monographies et comme écrivain synthétique. C'était un philologue bien supérieur à Małecki, auquel il succéda comme professeur à Lwów. Il se servait de méthodes jusqu'alors inconnues dans la critique littéraire en Pologne pour reconstituer le texte primitif de l'hymne »Bogarodzica«, pour découvrir les sources où avaient puisé les anciens poètes, enfin pour étudier d'après le manuscrit autographe, les différentes phases qu'avait purcourues l'évolution de l'épopée de Mickiewicz. Connaissant les procédés techniques employés dans la publication des textes, il suivaient les tendances qui se manifestaient surtout en Allemagne depuis l'époque de Bernays et de Scherer. Avec tout un groupe d'écrivains de Lwów, il essayait de mettre sa théorie en pratique. Comme auteur de monographies, il a fait preuve d'une érudition et d'une exactitude qui assurent une valeur durable à ses travaux. En qualité d'esprit synthétique, il négligeait le cadre historique, n'attachait guère d'importance à l'évolution et ne se rendait pas compte des rapports entre l'auteur et son oeuvre, toutefois il comprenait remarquablement les détails biographiques et les origines d'un ouvrage. Lui non plus n'a pas permis à sa synthèse d'arriver à maturité, synthèse d'ailleurs incomplète, vu qu'elle ne comprenait que la poésie. Pourtant, il y était mieux préparé que Tarnowski, comme le prouve son ouvrage récemment publié sur le moyen âge où il trace un tableau très complet de cette époque.

Pilat a beaucoup de traits communs avec Ladislas Nehring, professeur à Breslau. Celui-ci comprend la psychologie des auteurs avec plus de finesse que Pilat, quoiqu'il s'intéresse surtout au sources dans lesquelles ils trouvaient leur sujets. Ce fut encore Nehring qui appuya la philologie slave sur des bases solides. Cette science était cultivée il est vrai par les romantiques qui s'en occupait surtout pour des raisons idéales.

Grâce aux monographies, la critique littéraire devint une science qui cherche à trouver une méthode rigoureuse appuyée sur la connaissance approfondie de l'antiquité et des temps modernes. Or, ces qualités étaient relativement rares à l'époque du romantisme. Quoi qu'il en soit, le mérite d'avoir trouvé une méthode appropriée, revient surtout à l'école positiviste.

---

13. HANDELSMAN M.: **Sprawa polska w polityce angielskiej i francuskiej w czasie wojny krymskiej. Cz. I. R. 1854; inicjatywa francuska.** ***(La question polonaise et la politique anglaise et française pendant la campagne de Crimée. I-re partie. L'année 1854 et l'initiative française).*** Présenté dans la séance du 11 juin 1930.

1) Le problème en question n'a pas été jusqu'à présent l'objet d'études sérieuses, par contre on trouve répandues différentes opinions sur ce sujet, qui ne sont au fond qu'autant de légendes plus ou moins controuvées. Rappelons entre autres: la sympathie de Napoléon III pour la Pologne; Wysocki formant une légion démocratique avec l'appui du prince Napoléon, du prince Plon-Plon et de l'ambassadeur Stradford, le même Wysocki dont les projets auraient été anéantis par Zamojski; l'attitude en principe malveillante de l'Angletere, qui n'aurait pas permis à la France de poser la question polonaise. Parmi les études consacrées à ces question, ce n'est que celle de M. Wereszycki parue dans le »Kwartalnik historyczny« 1927 vol. XLI, puis l'étude de M-me Knapowska, intitulée »*Kandydaci do tronu polskiego*« 1927, qui donnent de nouveaux détails bien établis, concernant cette question toujours encore ouverte.

2) Le point de départ et les sources. L'auteur part de l'idée que la politique européenne ignorait la question polonaise entre 1853 et 1856, comme elle ne voulait rien en savoir à toute autre époque, à moins qu'il ne se fût produit une initiative polonaise, ou bien, si soit vraiment, soit seulement en apparence, on pouvait noter des manifestations qui indiquaient que la Pologne disposait virtuellement de la force nécessaire pour poser dans certaines conditions la question de son existence. On trouve les sources les plus importantes aux Archives du Ministère des

Affaires Etrangères à Paris, dans le Public Record Off. à Londres (correspondance officielle, papiers de Stratford et de Bloomfield), aux Archives de Sandon Hall (propriété de lord Harrowby), aux Archives de la familles des princes Czartoryski, aux Archives de Rapperswil puis dans les nombreuses biographies de Palmerston, Russel, Clarendon, Argyll, Panmure, du prince Albert, enfin surtout, dans la biographie de Zamoyski, vol. VI (1930), ainsi que dans les brochures de Czajkowski, Miłkowski et autres.

3) La question polonaise en 1853 et 1854 d'après les idées que s'en faisaient les Polonais. L'auteur ne s'occupe de ce problème qu'au point de vue de la politique étrangère, sans discuter l'organisation politique future de la Pologne. La démocratie qui entretenait des rapports avec l'organisation centrale à Londres, était indépendante de celle-ci à Paris. L. Mierosławski était le centre autour duquel étaient groupés les démocrates dans cette ville. L'agence de Constantinople: Sokulski et l'abbé Michalski. Le 28 mai 1853 — initiative prise par Sokulski à Constantinople; l'on fait venir en hiver le général Wysocki, on adresse un appel au public (*Sprawa wschodnia i obowiązki Polaków*, 20 décembre 1853 — »La question d'Orient et le devoir des Polonais«) et l'on commence à former une armée. Rivalité avec Sadyk-Pacha, ancien agent du prince Adam Czartoryski, jaloux de son influence, qui avait des relations très étendues. Le prince Napoléon protège cette entreprise; la légende suivant laquelle elle aurait été encourgée par Stratford. Protection insuffisante. Rivalité avec Zamoyski à Constantinople; celui-ci arrive en janvier 1854 pour former une légion polonaise. Le projet de Stratford consistant à former deux légions est rejeté. On espère pouvoir former une armée en avril ou en mai, mais l'Autriche intervient énergiquement à Constantinople pour s'opposer à ces projets. On abandonne le projet de former une armée et les démocrates, censés forcés par Zamoyski, cessent de lui donner leur appui. Action indépendante de l'organisation centrale à Londres, méfiance envers les États européens traités en reactionaires et orientation vers l'Amérique qui rivalise avec l'Angleterre. *Poland. Memorandum of the polish Central Dem. Com.* Avril 1854, appel adressé au président des Etats-Unis en faveur d'une Pologne indépendante et reunie.

Le prince Adam Czartoryski et son parti. Les relations personnelles avec Napoléon III sont rendues difficiles par suite de la méfiance de l'empereur. L'audience du 24 janvier 1853 et le mémorial sur »Le caractère du peuple français« présenté en février 1853, qui fait reposer sur de nouveaux principes la politique à suivre par la France dans la question des nationalités. La France ne veut pas annexer de territoires, car elle entend s'appuyer sur une organisation équitable de l'Europe. Le séjour à Londres; déploîment d'une vive activité en juin et juillet 1853. Préparatifs en vue d'une motion au parlement, entretiens avec Aberdeen et Clarendon, incertitude au sujet de la guerre. Le projet de Lenoir consistant à se concilier l'Autriche au cas d'une guerre, en lui proposant un échange territorial (la Galicie échangée contre la Moldavie et la Valachie). Le mémoire de Bunsen rédigé à la même époque (15 juin 1853), engageant la Prusse à adhérer à la coalition. Le rapport adressé le 26 juillet 1853 à Drouyn de Lhuys par le prince Adam où il déclare que l'Angleterre sera forcée par l'opinion publique à faire la guerre, envers et contre Aberdeen. On s'attend à voir la guerre éclater. La Porte s'adresse au généraux polonais par l'entremise du prince Adam. Les relations avec la Turquie deviennent plus fréquentes: lettres adressées à Rechid-Pacha, destinées à Stuart, instructions et lettres de recommandation pour Zamoyski et Bystrzonowski, envoyés l'un et l'autre en Turquie pour voir le sultan et le séraskier (décembre 1853 et janvier 1854). Le point de vue polonais est nettement formulé: la Pologne ne se soulèvera pas, tant que l'attitude que prendront envers elle les puissances n'aura pas été précisée. Ce point de vue est exposé dans une lettre aux Polonais, dans une autre adressée le 24 mars 1854 à Stuart, dans le discours du 3 mai 1854, enfin dans l'instruction du 9 mai. Démarches simultanées en faveur d'une armée polonaise en Turquie. Le projet de Zamoyski consistait à faire conclure un accord entre le prince Adam et le sultan, en vue de former des troupes polonaises en Turquie. Efforts répétés pour faire adopter le point de vue polonais et pour déclencher une guerre que la France et l'Angleterre devaient déclarer à la Russie. 13 janvier 1854 — audience chez Napoléon. Le prince Napoléon et L. D. Stuart élargissent encore la sphère de l'action polonaise en Angleterre (mémoire du général Chrzanowski adressé au gouvernement bri-

tannique au sujet d'une guerre avec la Russie). On tâche en même temps de centraliser l'action polonaise et de confier exclusivement sa direction au prince Czartoryski. Les efforts pour aboutir à cette fin par l'entremise de Cintrat, les craintes de Persigny dissipées, la position de Wysocki et des démocrates ébranlée par Drouyn. Le but est atteint fin mars 1854, car le prince Adam est reconnu par le gouvernement français seul représentant autorisé de la politique polonaise à Paris. Possibilité de déployer une action plus étendue, la guerre une fois déclarée. Le séjour du prince Ladislas Czartoryski à Londres en avril 1854; il est accueilli avec réserve, quoique la guerre soit déclarée. L. D. Stuart joue un rôle analogue à celui du prince Adam en Angleterre. Celui-ci est reçu par Napoléon. 13 avril, initiative en vue d'assurer à l'empereur la possibilité de faire entrer la question polonaise dans le cercle des débats sur les problèmes internationaux. Visites incessantes à Drouyn de Lhuys. La légion polonaise en Turquie et le rapport entre question polonaise et la situation générale de l'Europe. 26 juillet 1854: grand mémorandum synthétique faisant ressortir les avantages que recueillera la puissance qui saura prendre l'initiative de poser le problème polonais. Le mémorandum mentionne l'Autriche ainsi que la possibilité de la faire passer dans le camp des Alliés. Malgré tous ces efforts, l'activité déployée en Turquie ne donne pas de résultats concrets, car le légion polonaise n'existe pas, sauf les cosaques de Sadyk-Pacha.

Un appel plus énergique à l'opinion publique, en particulier à l'opinion anglaise, devient indispensable, surtout en présence du rôle important qui lui reviendra lorsqu'il s'agira de préciser les fins qu'on se propose d'atteindre par la guerre (comp. B. Kingsley Martin, *The triumph of Lord Palmerston,* 1924). A partir du moi de mai, on voit successivement paraître: *Russia self-condemned*, une collection de documents concernant la politique russe, nouvelle édition de M-c Neill et Urquhart; *Russia and Europe* par W. Krasiński où l'auteur propose la candidature du duc de Cambridge au trône de Pologne; une Lettre à l'empereur rédigée en francais et en anglais, portant la date du 26 septembre, 1854 et attribuée à Zamoyski, lettre dans laquelle il est fait allusion à l'échange de la Moldavie contre la Galicie, enfin *Peace or war. A letter to the earl of Aberdeen,* datée le 10 octobre 1854.

Cet écrit en appelle à l'opinion publique comme à la force qui devrait indiquer au Président du Conseil la voie à suivre.

Les »Notes sur les mesures etc.« portant la date du 12 octobre que le prince Adam remit à l'empereur le 12 novembre 1854, reflètent également les mêmes idées. Ces »Notes« considèrent comme nécessaire de se fier à l'Angletere et de forcer l'Autriche à une coopération active, comme elles montrent l'opportunité d'un appel à la Suède. Vers la fin de l'année, le plan polonais est prêt, comme l'est également la tactique à suivre. Les opérations devront être énergiquement conduites dans le Sud, puis sur la Vistule et dans le Baltique. Il importe de faire coopérer l'Autriche avec les puissances occidentales, en lui offrant la Moldavie et de s'appuyer sur la Pologne et sur la Suède pour mettre la Russie en déroute dans l'Ouest et dans le Nord.

4) La France et l'Angleterre. L'attitude de différentes personnes envers la question polonaise. Napoléon III, Drouyn de Lhuys, Morny, Persigny, St. Arnaud et Vaillant, Walewski, le prince Plon-Plon. L'Angleterre, la cour, le prince Albert, Aberdeen — le »russophile«. Palmerston, le programme polonais et les personnes servant d'intermédiaires: L. D. Stuart et L. Harrowby. Clarendon, honnête homme bien disposé pour la Pologne, mais prudent et circonspect. Russel — partisan de l'Autriche. Gladstone, Argyll et Spencer, pacifistes et »défaitistes« qui avaient des sympathies cachées pour la Russie. Cobden, partisan décidé de la Russie. Cowley — »homme de confiance« de Napoléon III et informateur se méfiant toujours de la France. La dictature de Stratford de Redcliffe à Constantinople, sa lutte contre les ambassadeurs de France et contre quiconque qui faisait preuve d'initiative. Stratford mal disposé pour la France et l'Autriche, était dans le fond un »protecteur« de la cause polonaise. Lyons et Napier — deux amis de Zamoyski. Raglan — soldat impartial, étranger à la politique.

5. La question polonaise et ses rapports avec la politique en 1854. C'est une erreur d'admettre que la question polonaise était en elle-même le but que poursuivait Napoléon, que c'est l'empereur qui prit l'initiative de la poser, que Napoléon fit preuve d'incapacité, contrairement à l'habilité que montra Drouyn. Étroite collaboration de l'empereur et de son ministre, mais c'est le premier eût la direction des affaires.

La guerre une fois déclarée, la question principale qui préoccupait les alliés en avril et en mai 1854, était leurs rapports avec les pays neutres. On voit se présenter en même temps la question relative à l'adhésion des autres Etats à l'Alliance. La conception française exposée dans le mémorandum soumis à Paris le 19 mai à Cowley, prévoyait que l'Espagne, la Sardaigne, la Suisse et la Suède seraient attirées peu à peu dans l'orbite de l'alliance. Quant au Danemark, on croyait plutôt pouvoir compter sur sa bienveillante neutralité. La Pologne devait évidemment tenir une place dans ces considérations, toutefois elle n'était pas nommée pour le moment. Le mot »Pologne« a été prononcé la première fois à Paris par l'Autriche (c'est ce qui donna lieu ensuite à l'opinion erronnée que l'Autriche souhaitait la reconstitution de la Pologne; comp. Zamoyski, VI, 94). Ecrivant de Vienne où il était allé pour tâter le terrain, le duc de Cambridge conseille de ne pas parler de la question polonaise qui suscite l'inquiétude de l'Autriche (28 avril). Les premières allusions à la Pologne remontent à un entretien avec Hübner (19 mai). Conversations avec celui-ci, différentes de la relation qu'il donne dans son rapport. D'après le rapport de Cowley en date du 29 mai, Hübner aurait lui-même parlé de la question polonaise après son retour à Vienne et après avoir lu une lettre de Buol qui fait observer qu'au cas où les opérations auraient lieu ailleurs que sur les côtes de la Mer Noire, (bien entendu en Pologne), l'Autriche se verrait forcée de faire des réserves. Ce point de vue est rejeté par Drouyn. Après le premier entretien avec Napoléon, l'attitude de la France envers la Pologne est pour le moment plus nettement précisée.

La situation au printemps. L'acte du 20 avril prévoyait la possibilité de l'adhésion de l'Autriche et de la Prusse à la cause des Alliées. Changement subit de la politique prussienne qui gravite vers la Russie et premiers faux-fuyants de l'Autriche. Quoi qu'il en soit, on prévoit un accord entre la Prusse et l'Autriche qui rapprocherait ces deux pays des puissances occidentales et l'on note, du moins en apparence, des préparatifs en vue de sa conclusion. Commencement des négociations à Vienne et désir de voir évacuer les duchés en exerçant une pression sur l'Autriche. Nécessité d'une pression sur cette puissance pour atteindre ce but. On se sert de la question polonaise comme d'une menace dirigée contre l'Autriche, mais d'autre part on lui fait une concession

en voulant résoudre ce problème d'une façon contraire aux intérêts de la Russie et favorables à ceux de la Prusse et de l'Autriche. Les différentes phases de la pression exercée sur l'Autriche: l'entretien en apparence imprudent de Napoléon avec Hübner qui suscite l'inquiétude de celui-ci; Drouyn feint de ne pas tenir compte de cette conversation et par le fait d'insister sur la sympathie générale que la Pologne inspire en France, il fait diminuer la portée concrète de l'entretien; l'instruction envoyée le 31 mai à Vienne pour être lue à Buol, instruction qui constate en apparence que la France se désinteresse de la question polonaise, mais contient la réserve significative »contre ses conséquences qui ne nous atteignent point *directement*«. C'était le moment où avaient lieu les conférences de Cieszyn d'où l'Autriche revenait »avec plus de confiance dans le concours de la Prusse«, par conséquent avec les apparences de pouvoir s'unir aux puissances occidentales. Ce n'étaient cependant que des apparences. Dans le courant de l'été et de l'automne, l'Autriche s'affranchit de plus en plus de tout engagement. Considérée comme menace, la question polonaise prend de plus en plus d'importance et quoiqu'on ne la nomme pas, on s'en occupe à tour de rôle. Au mois de juillet 1854, la France fait courir le bruit que la Russie serait censée vouloir résoudre le problème polonais et hongrois dans un sens hostile à l'Autriche. Ces bruits produisent leur effet, d'autant plus qu'on savait que p. ex. Klapka était disposé à accepter la solution russe du problème hongrois. L'Autriche réagit contre ces projets par l'entremise de Moszyński à Cracovie et par celle de Dzieduszycki à Lwów. Par l'intermédiaire de Czartoryski, elle menace de s'occuper de la question polonaise (octobre 1854). L'Autriche réclame une récompense pour avoir évincé la Russie des duchés et les avoir occupés. Tous les émigrants polonais et hongrois doivent donc être éloignés de la zone voisine de la frontière autrichienne (août, septembre) et Sadyk-Pacha doit quitter Bucarest.

Le projet anglo-français mûrit peu à peu et se conforme aux idées exposées en octobre par le prince Adam. Nécessité de l'adhésion de la Prusse et de l'Autriche. Irritation contre l'Autriche à Paris et à Londres (septembre). Le projet d'une organisation autonome des duchés (16 octobre). Les opérations militaires sont menées simultanement dans le Nord et dans le Sud, d'accord avec le plan exposé dans le mémorandum du mois de mai. La mission

de Wołodkowicz (août), fortement appuyée par Dudley Stuart à Stockholm (octobre, novembre), en vue de se concilier la Suède. La Sardaigne se rallie peu à peu à la France, à condition cependant de ne pas la faire adhérer trop tôt à l'alliance. Les propositions de la Grande Bretagne de prendre à sa solde les troupes italiennes, sont rejetées. La Pologne sert à la France de moyen poour exercer une pression sur l'Autriche. La France menace de s'entendre avec l'insurrection polonaise (octobre) afin d'avoir un nouveau moyen d'aboutir à l'alliance du 2 décembre. La note est immédiatement payée aux frais de la Pologne: en effet les instructions française du 9 et du 15 décembre 1854 sacrifient les formations militaires polonaises. L'initiative dans la question polonaise échappe à la France pour passer l'année suivante à l'Angleterre et viser également la première de ces puissances.

---

14. KLINGER W.: **Urywek elegji bojowej Mimnerma: jej czas i znaczenie.** ***(Un fragment de l'élégie guerrière de Mimnerme. Son importance et l'époque où elle fut composée).*** Présenté dans la séance du 12 mai 1930.

L'auteur qui a étudié précédemment tous les fragments plus importants de Mimnerme à l'exception d'un seul (v. »Ze studjów nad liryką grecką«. »Etudes sur la poésie lyrique grecque«), s'arrête à présent sur ce fragment (frg. 14 Bergk = 13 Diehl) dont il ne s'était pas occupé auparavant. Le texte de celui-ci n'a pas été définitivement reconstitué et le sens du fragment n'est pas tout à fait clair. De plus, on n'en a pas encore tiré profit pour fixer l'époque où vivait Mimnerme. L'auteur est d'accord avec Wilamowitz (Sapho u. Simonides p. 276) qui maintient la leçon primitive du vers 8: βιαζόμενος (»vainquant par la violence« ou »par la force«) et rejette la correction de Bergk qui lit λιαζόμενος (»en évitant«). En ce qui concerne le vers 9, il suit au contraire l'exemple de Bergk et change δήων (»des ennemis«) en ληῶν (= λαῶν, c'est-à-dire »des hommes, des guerriers«), mais il est en opposition avec Bergk lorsque celui-ci considère comme correct le vers 11: ἔργον, ὅτ' αὐγῇσιν φέρετ' ὠκέος ἠελίοιο et lui donne le sens »il vivait«. D'après l'auteur, on ne saurait donner à ce passage le sens que voudrait y découvrir Wilamowitz. Les expressions ana-

ogues, comme φέρεσθαι ou φορεῖσθαι ἀνέμοισι, θυέλλῃ, κύμασι, πτεροῖσι etc., puis αὐγῇσιν φέρετ'... ἠελίοιο, ne peuvent que signifier »être emporté par les rayons du soleil«, ce qui évidemment est un contresens. Il considère par conséquent le mot φέρετ' comme altéré et cherche à le reconstituer en s'appuyant sur une locution analogue de Mimnerme (frg. 1 Bergk, Diehl v. 2: ὅτ' αἶψ' αὐγῆς αὔξεται ἠελίου). Il croit que φέρετ' masque la présence d'un verbe dont le sens se rapproche d' αὔξεται. Τρέφω, qui accompagne souvent αὐξάνω, αὔξω (v. p. ex. Platon, Leg. V 246 C: 731 A: τρέφειν καὶ αὐξάνειν μέγαν; comp. également Platon, Phaedr. Clem. Alex. Strom. VIII p. 919, 34) est un verbe de ce genre qu'on emploie non seulement pour qualifier la terre, l'eau, le vent etc. mais dont on se sert aussi en parlant du soleil (v. Imp. Julian. Orat. IV 152 B). L'auteur substitue donc à φέρετ' le mot τρέφετ' qui cadre bien avec la structure du vers et obtient ainsi le sens: »il a vécu« (»il était nourri des rayons du soleil rapide« dans la traduction littérale). Vient ensuite la traduction polonaise du fragment, qui trace le tableau des hauts faits accomplis par le héros anonyme luttant contre les Lydiens dans la plaine de l'Hermos, tableau confirmé par le témoignage des »ancêtres« du poète qui ont vu de si grands succès remportés par ce héros, que »Pallas Athéné ne les a jamais désavoués«. Le fait que nous voyons mentionner les Lydiens et la vallée du fleuve Hermos qui se jette dans la mer à proximité de Smyrne, permet de mettre ce fragment en rapport avec l'élégie de Mimnerme sur la bataille que les Smyrnéens livrèrent au roi Gygès, bataille dont parle également Pausanias (IX 29, 4). Les paroles de Pausanias sur l'introduction poétique (προοίμιον), dans laquelle Minerve s'adresse aux Muses ainées, filles d'Uranus et non pas aux Muses plus jeunes, filles de Zeus, permettent de supposer, suivant l'auteur, qu'il s'agissait d'une oeuvre plus ample et plus importante. Contrairement à ce qu'il avait avancé précédemment, l'auteur rapporte à cette poésie le fragment d'une élégie de Mimnerme, conservé dans Strabon (XIV, 634), sur les ancêtres des compatriotes colophoniens du poète, sur leur départ de Pylos en Péloponnèse, sur la façon dont ils établirent leur domination à Colophon et sur la prise ultérieure de la ville éolienne de Smyrne (frg. 9 Bergk = 12 Diehl). Comme dans Strabon le fragment est précédé d'une réflexion disant que d'après Mimnerme

»Smyrne était toujours l'objet de guerres« (Μίμνερμος ἐν τῇ Ναννοῖ φράζει μνησθεὶς τῆς Σμύρνης περιμάχητος ἀεί), l'auteur en conclut que le récit relatant les luttes ultérieures contre les Lydiens était précédé d'une mention sur un conflit armé plus ancien à cause de Smyrne, comme nous en trouvons une dans le fragment dont il vient d'être question. Mais il y a plus: les paroles de Mimnerme sur les conquérants de Colophon qu'il traite d'»auteurs d'un tort douloureux« (vers 4: ἀργαλέης ὕβριος ἡγεμόνες), permettent également de supposer que d'après le poète, la violence criminelle qui a inauguré l'histoire de Colophon à été l'origine des troubles guerriers qui agitèrent plus tard cette ville ainsi que Smyrne qui avait subi sa domination, tout comme dans la septième épode d'Horace le fratricide commis par Romulus est la cause de guerres civiles sanglantes. La difficulté à laquelle on se heurte lorsqu'on essaie de considérer le dernier fragment comme faisant partie de l'élégie consacrée à la bataille des Smyrnéens avec Gygès, gît dans le fait que d'après Strabon il a été tiré de l'ouvrage appelé »Nanno«, mot qui sert de titre aux poésies dédiées à la maîtresse du poète. Or, pour faire face à cette difficulté, l'auteur s'en réfère au témoignage de Porphyrion, un scoliaste d'Horace (Epist. II 2, 102) qui dit que Mimnerme a écrit deux livres d'élégies (M. duos libros.... scripsit). Comme »Nanno«, une oeuvre de jeunesse du poète, devait se trouver au commencement du recueil et suivre ainsi l'ordre chronologique des matières et comme le premier livre comprenait cette poésie, — le titre pouvait facilement s'étendre au recueil entier, de sorte que des passages tirés du deuxième livre qui contenait l'élégie sur les luttes contre les Lydiens, pouvaient également être cités comme provenant de »Nanno«.

L'auteur tâche de définir ensuite le genre littérairaire dans lequel il faut ranger la poésie qu'il vient de reconstituer et entreprend la critique des suppositions qu'on a faites à ce propos. Il ne s'agit nullement à son avis de la défense d'un héros anonyme accusé de lâcheté, comme le suppose Wilamowitz (ibid. p. 276), car nous ne connaissons pas d'exemples analogues d'une apologie poétique dans la lyrique grecque. Il ne saurait également être question, comme le pense Bethe (Griech. Lyrik, p. 38) d'une description purement épique sous la forme d'un distique, des luttes héroïques qu'une cité grecque eut à soutenir dans un passé déjà lointain contre des barbares, car ni le témoignage d'autres écri-

vains, ni l'analyse du texte ne nous autorisent à admettre une pareille hypothèse. Par contre, des raisons très sérieuses permettent à l'auteur d'affirmer que nous avons affaire à des fragments d'une poésie qui encourageait au combat (παραίνεσις) ou incitait à la lutte. Quoiqu'ils n'eussent pas fourni d'arguments à l'appui de cette supposition, elle a été avancée par Ed. Meyer (Gesch. des Altertums II 619), puis par W. Schmid (dans l'édition de »L'Histoire de la littérature grecque« de W. Christ), enfin dernièrement par Wolf Aly (Gesch. d. griechischen Litteratur, p. 40). Elle s'appuie avant tout sur le texte de Pausanias. Dans son résumé des Μεσσηνιακά de Rianos, Pausanias dit (IV, 21) que lorsque les Spartiates eurent pris les remparts de la dernière place forte des Messéniens, leur chef Aristomène et son augure Théoclès, tâchèrent de leur donner du courage »en leur rappelant l'audace des Smyrnéens qui..... avaient chassé Gygès, fils de Dasculos ainsi que les Lydiens qui étaient en train d'occuper leur ville«. Encouragés par ces paroles, les Messéniens fondirent bravement sur l'ennemi. Suivant l'auteur, ce détail, d'ailleurs inconnu, n'a pu être emprunté par Rianos qu'à l'élégie de Mimnerme (Hérodote parle seulement de l'invasion du territoire de Smyrne par Gygès), d'autant plus que le poète alexandrin qui cultivait l'épopée et l'épigramme amoureuse, devait certainement la connaître. Si Rianos profite de l'élégie de Mimnerme pour faire prononcer à son héros des paroles d'incitation au combat, on doit en conclure que cette poésie se prêtait à cette fin, soit qu'elle constituait elle-même un encouragement pareil. L'auteur entreprend ensuite l'analyse de la topique des appels au combat, tels qu'on les trouve dans les fragments d'élégiaques comme Callinus et Tyrtée, puis dans l'épopée d'Homère et tient compte surtout du IV-e et du V-e chant de l'Iliade. Il en distingue deux genre tout à fait différents et montre que l'orateur exalte la bravoure et l'expérience des troupes pour les encourager à être dignes de la confiance dont on leur fait crédit (v. p. ex. Tyrt. frg. 7, vers. 1, 7), ou qu'il blâme leur lâcheté et leur négligence, prétendues ou réelles, pour les engager à réfuter par l'action cette opinion peu flatteuse (p. ex. Callin. frg. 1). Il aboutit enfin à la conclusion qu'aussi bien le sujet que la forme du fragment étudié permettent de le ranger dans la seconde catégorie d'encouragements au combat et qu'il s'inspire même des paroles qu'Agamemnon adresse

à Diomède dans le IV-e chant de l'Iliade, comme de celles que prononce Athéna en lui parlant dans le V-e. Les paroles de l'élégie concernant le héros anonyme qui »poursuivait dans la vallée de l'Hermos les rangs serrés de Lydiens combattant à cheval« (v. 3—4: Λυδῶν ἱππομάχων πυκινὰς κλονέοντα φάλαγγας | Ἕρμιον ἂμ πεδίον), sont une réminiscence de la Διομήδους ἀριστεία dans l'Iliade (V 93—4: ὣς ὑπὸ Τυδείδῃ πυκιναὶ κλονέοντο φάλαγγες | Τρώων; comp. également v. 95—96: τὸν δ'ὡς οὖν ἐνόησε Λυκάονος ἀγλαὸς υἱός, | θύνοντ' ἂμ πεδίον πρὸ ἕθεν κλονέοντα φάλαγγας); or, comme il ne s'agit nullement d'une phrase stéréotypée, car on ne la trouve que dans ce passage de l'Iliade, l'auteur en conclut que Mimnerme voulait présenter son héros comme un nouveau Diomède, même supérieur à l'ancien; en effet, la déesse réprimande vertement celui-ci (Il. V 800 et suiv.: ἦ ὀλίγον οἱ παῖδα ἐοικότα γείνατο Τυδεύς...), tandis qu'elle n'a jamais fait de reproches à celui-là (v. 5: τοῦ μὲν ἄρ' οὔποτε πάμπαν ἐμέμψατο Παλλὰς Ἀθήνη | δριμὺ μένος κραδίης). Une poésie qui s'inspire d'un appel au combat dans Homère et qui sert ensuite à Alexandrie de modèle à un appel analogue, ne saurait être autre chose de l'avis de l'auteur, qu'une incitation à la lutte que le poète adresse à ses contemporains. Ce fait une fois établi, devient le point de départ de considérations sur la chronologie de Mimnerme. Les données dont nous disposons sont insuffisantes et ne permettent pas, suivant l'auteur, de trancher définitivement cette question. Le fragment bien connu de Solon (frg. Bergk = 22 Diehl) où celui-ci conseille à Mimnerme de souhaiter de mourir à 80 ans et non à 60, ne nous apprend pas grand'chose, car il permet seulement de conclure que ces deux hommes étaient des contemporains; il ne dit cependant pas lequel des deux était plus âgé. Le témoignage de Suidas n'est claire qu'en apparence. Il nous apprend que Mimnerme »γέγονε« pendant la 37-e olympiade soit entre 531 et 528, mais il peut nous induire en erreur, car, ainsi que l'a montré E. Rohde (Γέγονε in den Biographica des Swidas = Kleine Schr. I, 114—184), »γέγονε« a un double sens chez Suidas. En effet, ce mot signifie parfois »il naquit« (ἐγεννήθη), mais son sens est d'habitude identique à »ἤκμαζε«, »florebat«. Or, si l'on admet que le talent du poète avait atteint son plein développement à cette époque, Mimnerme serait le contemporain de Tyrtée, mais non celui de Solon, ce qui d'ailleurs est tout à fait certain. Les données incertaines

sur lesquelles s'appuient ces conjectures nous font comprendre les divergences d'opinions se manifestant chez les auteurs qui ont étudié la question. Aussi les uns supposent-ils que Mimnerme vivait vers la moitié du VII-e siècle (T. Zieliński), d'autres pensent qu'il faut le considérer comme un poète de la fin du même siècle (E. Bethe), encore d'autres le font vivre pendant la première moitié du VI-e siècle (W. Schmid) etc. L'auteur est d'avis que, comme dans le premier des fragments conservés le poète a chanté la victoire que les Smyrnéens ont remportée sur les Lydiens, il semble le plus simple d'admettre que dans cette élégie il s'adresse aux Smyrnéens contemporains menacés d'une nouvelle guerre avec la Lydie et qu'il trace le tableau de l'héroïsme de leurs ancêtres. Comme suivant Hérodote (I, 16) la Lydie fut conquise sous le règne d'Alyatte, père de Crésus et comme d'après les historiens plus récents (Ed. Meyer, Wilcken) cette conquête eut lieu en 575, il s'ensuit que l'élégie de Mimnerve a dû être composée un peu avant cette date. Suivant l'auteur, on comprend aisémement dans ces conditions que le poète parle de la tentative de Gygès de s'emparer de Smyrne comme d'une entreprise qui avait lieu au temps de ses ancêtres, car elle était séparée de la conquête définitive de cette ville par 59 ans du règne d'Ardys, puis par 12 années du règne de Satyatte (Hérodote, I, 16) et par une grande partie de celui d'Alyatte (qui d'après Ed. Meyer, Gesch. d. Altert. II, 617, régnait depuis 605), par conséquent par tout un siècle. Mimnerme qui vivait encore en 575 et qui d'après Plutarque (de fac. in orb, lun. c. 19), se lamentait à cause d'une éclipse du soleil, a dû être témoin de l'éclipse du 28 mai 585, célèbre dans les annales de la science, parce que Thales l'avait annoncée. Ainsi l'auteur reprend à nouveau l'hypothèse d'Edouard Meyer, suivant laquelle Mimnerme a vécu au VI-e siècle, mais il l'appuie par des arguments plus probants.

---

15. KOSTANECKI J. T.: **Polityka dyskontowa Banku Angielskiego.** ***(The Discount-Policy of the Bank of England 1914—1930).*** Présenté dans la séance du 17 avril 1930.

During the forty years which preceded the war, the relations of the Bank of England to the London money-market developed

into a system which became the classical pattern of the working of a Central Bank. The Issue Department of the Bank had been organised, in the words of Sir Robert Peel, as: »a self-acting institution of the State, absolutely beyond the control of the Bank directors« and this, in connection with the extremely rigid regulation of issue of its notes, and the fact that the fiduciary issue was but small in comparison with the total circulation, gave the notes the character of a State issue of gold certificates rather than of Bank notes in the continental sense of the word. The distinction of the activities of the Banking Department of the Bank as an ordinary commercial bank and as a Central Reserve Bank were entirely invisible in the weekly report. The market felt sure of the declining importance of the Bank's private business, and the additional though incomplete information of the fuller report now available since Nov. 21 st, 1928 fully corroborates that view. The Bank of England, in contrast to the continental Central Banks, pursued a policy which might be termed »purely quantitative«. Its investments were earning assets and the only other consideration which the Bank followed when deciding on their size and composition was the total volume of means of payment placed through their medium at the disposal of the country's economic fabric. Their other aspect of credit supplied to particular clients seems to have been considered as entirely irrelevant. The Bank acted as Reserve Bank not only in the sense that it kept the cash reserves of the clearing banks, but also by placing its credit at the call of the market at such a rate, that on the one hand its earning assets were kept on a relatively low level, leaving therefore a large proportion of its assets in the form of ready cash, and that, on the other, the commercial banks were forced to supply all the country's normal credit-requirements, leaving the Bank's possibilities of expansion available for meeting the seasonal large but shortlived needs for additional credit.

The gold standard stabilised the external value of the pound and simultaneously maintained its internal value, if not at a completely stable figure, at least in strict accordance with the international level of prices, while the discount-policy of the Bank of England supported the free flow of gold in these respects and within these limits by both amplifying and regulating its

effects on credit and on the goods and security-markets. The meaning of bank-rate is a typically English product, hiding its real strength behind a veil of custom and unwritten convention, working remarkably smoothly in practice but extremely difficult to define in any short formula. Its influence on the discount-rate prevailing in the open market was due mainly to the purely conventional connection of bank-rate with the »advertised deposit-rate« of the clearing-banks — rates charged by them on overdrafts were similarly based on »bank-rate varying« — by which they were forced in turn to modify accordingly the rates charged by them on advances of daily money to the market. The Bank itself conducted its private bussiness on the basis of the market-rate and considered the official rate as only a minimum, below which it would not discount for the market when it was driven into the Bank by withdrawals of funds on the part of commercial banks. The predominant position of the Bank on the London money-market, coupled with an equally strong leadership of England in the international movement of staple goods, gave to the movements of a few bars of yellow metal to or from the safes on Threadneedle Street the significance of an index of conditions of world-trade. The gain or loss of gold by the Bank, usually preceded by a movement of the exchange-value of the pound towards the upper or lower specie point, as the case may be, the expansion or contraction of the Bank's deposits which was but a necessary corollary of a contraction or expansion of credits granted by commercial banks to trade and industry, the flow of money to or from circulation, and finally the movements of market-rates towards or away from the official figure, were guiding factors for the Bank when deciding on a change of its rate. As however all the above factors, with the exception of changes in the exchange-value of the pound, were immediately reflected in the figure of the reserve of the Banking Department, and more especially in the figure of its ratio to the Bank's liabilities, a plain and simple index was arrived at which enabled the market to foresee with a great deal of probability the policy of the Bank, and the common understanding thus brought about added greatly to the smoothness of the working of the London Money Market. The raising or lowering of the discount rate was almost the only means used by the Bank in its discount policy. The borrowing of money

from the market, advances free of interest to importers of gold, etc. had only a subordinate importance and the use of the Bank's large holdings of Consols to bring market-rates into proximity of bank-rate, had not yet been developed into a complete system of open-market policy.

The world war threw out of gear all the subtle mechanism by which the Bank was keeping the money-market under its control. The crisis of the first days of August 1914 spread with such violence that the means at the disposal of the Bank were entirely insufficient to cope with it and the Government had to step in as a sort of financial Deus ex machina. The virtual suspension of the Bank Act, first by letter of indemnity of the Treasury and then by virtue of the Currency Notes Act, 1914, was the almost natural step to be taken; the prolongation of the August Bank-holiday, and the moratorium on bills of exchange were entire novelties, as well as the introduction, for the first time in English monetary history, of a convertible state paper money. The issue of Currency Notes in unlimited amounts, there is absolutely no evidence to indicate that the Government did not introduce them as a bona-fide step towards stopping the crisis and that they foresaw the possibilities which they gave them of financing public expenditure by inflation, changed entirely the significance of the size and ratio of the reserve of the Bank of England, as the cash reserve of the Banking Department ceased to be the country's only available reserve of legal-tender currency. The commercial banks however pursued a very conservative policy and did not draw all the consequences from the potential increase of their cash-balances through the Government's offer of loans of Currency Notes up to 20% of their liabilities, and consequently the inflationary effect of the disappearance of the usual checks on the country's finances made itself felt but very slowly.

The rapid gathering in of outstanding balances abroad produced a spectacular movement of gold towards London, which was even more than sufficient to counteract the drain of gold from the Bank to internal circulation which continued until the middle of August 1914, but the resulting deadlock in foreign exchanges seems to warn against too strong a reliance on this means of strengthening the country's monetary reserves. The

creation of large masses of additional credit through the discounting by the Bank of England, under Government guarantee, of pre-moratorium bills caused an overflow of funds in the money market, and the consequent fall in interest-rates brought about a wholesale withdrawal of foreign balances from London and the first serious outflow of gold. A significant detail has to be noted in this connection: the Bank of England upset all precedents by accepting gold deposited in Ottawa and Pretoria as equivalent to gold in London, and, when the current of gold changed direction, sold it at a price including a compensation for the avoidance of actual shipping and insurance expenses. Although these transactions do not seem to have been large in actual volume, their significance is vast as a precedent of the very latest efforts of improving and facilitating the international mechanism of gold movements.

After the first year of the war the movements of gold at the Bank took on an entirely artificial character, as the normal working of the gold-standard was virtually, if not legally suspended. The entire production of gold in the Transvaal gold-mines was commandeered at the Bank's statutory buying-price; and the way in which the export of gold from London, although legally still free, became a practical impossibility, proved that being an island, »England's green and pleasant land« is immune not only from the purely military dangers which beset other less fortunate countries. The risk attendant upon transport of gold by sea in times of war was great enough to render, with but the slight assistance of official obstacles placed in the way of this class of insurance, all shipments of gold commercially unprofitable, and to restrict them to direct shipments of the Government in payment of war-supplies.

The pegging of the dollar-exchange by sales of foreign exchange obtained through sales of British holdings of American securities, was achieved in a manner following the ordinary mechanism of the gold-standard more closely than seems at first sight. As no circulation of currency was based on that stock of foreign exchange, its melting away could not produce any of the purely automatic effects of a drain of gold-reserves, but it did form an index pointing to the necessity of the Central Bank using all the means at its disposal in order to restrict credit

and means of payment at home, and the raising of the Bank rate to 6% on July 13th, 1916 clearly proceeded from consideration of this nature.

The Government, in its efforts to maintain foreign balances in London by high rates of interest in spite of difficulties of normal employment of short-term funds, established minimum rates, below which market quotations could not fall, by borrowing daily-money through the Bank and by selling Treasury Bills »on tap« in unlimited amounts at fixed rates of interest. When the Bank-rate was raised to 6%, the Government simultaneously raised these rates. On the other hand, when the inroads made by the war on the stocks of real capital made large long-term borrowings by the Government impossible except under conditions of undisguised inflation, and the Bank lowered its rate to 5½% on January 18th, 1917 and to 5% on April 5th, 1917 the rates for Treasury-Bills were correspondingly lowered. This circumstance as well as the incredibly small number of changes of rates made by the Bank during those eventful years, make it quite clear that its leadership in the market was, to say the least, in a state of lethargy, and the superlative praise bestowed upon the Bank for its handling of the Treasury's borrowings only serves to enhance this impression.

The unpegging of the dollar on March 20th, 1919 marks the end of the period of war-finance, and the gradual removal during that year of the remaining restrictions on the money-market makes it seem like an abbreviated history of the previous four years running backwards at an accelerated pace. The country was caught, however, short of commodities exportable at prices acceptable to foreign markets and a frantic industrial activity, based more on estimates of the world's desire for goods than on its actual purchasing-power of the moment, only aggravated matters. The Cunliffe Committee on »Currency and Foreign Exchanges after the War« realized the existence of a depreciation of the pound, but its actual size proved to be so much larger than expectations that exactly eight days after the unpegging of the dollar the Government had to virtually suspend the convertibility of the pound by forbidding the exporting of gold, which all during the war was legally free even if commercially unprofitable.

The Treasury-minute of Dec. 20th, 1919 by providing for a maximum limit of the issue of Currency Notes and for an automatic reduction of this minimum from year to year introduced a currency-system different from the liquid state prevailing during the war but also different from pre-war conditions. The amount of legal-tender currency available as reserve for meeting extraordinary demands received again a limit but from then on it consisted not only of the reserve in the Banking Department of the Bank of England but also of the unused portion of the fiduciary issue of Currency Notes. Their sum gives both a »total reserve« and a »ratio of total reserve to liabilities of the Bank of England«, whose importance however as indices of the expansion of credit was never properly appreciated, due partly to the different form in which both relevant returns were published and partly to the impossibility of calculating their mean seasonal variation in the short and rather abnormal period of their existence.

From the moment of the suspension of the gold standard, the return to gold became the only goal of British monetary policy. The devaluation of the pound and the return to gold on a lower basis were immediately rejected, as being not only injurious to the long-run interests of the country but also to its national honour and integrity. The carrying through of a deflation sufficient to bring the English price level in harmony with the then world-prices was also rejected in the face of the deep-seated industrial dislocation. Similarly as in 1825, when the Bank of England was sending gold to New York to create a speculative boom there, all possible efforts were made to direct all the gold of the new South African production to monetary uses in the United States, in order that a rise of prices there would minimize the extent of the downward movement which English prices eventually would have to achieve. The policy has had no spectacular result in the shape of a gold inflation in the United States, but the fall of prices there after the peak of 1920 progressed, under its influence, considerably slower than in England. Although the Federal Reserve Banks paralysed, from 1921 on, most of the effects of the inflow of gold on prices, they could not prevent its raising their reserve-ratios to a rather unusual level, which enabled them in the end of 1924 and beginning of

1925 to help England's return to gold by a policy of maintaining low rates of discount irrespectively of domestic credit conditions.

The Bank of England broke the post-war industrial boom by raising its rate to 7% on April 15th, 1920. It can be argued that the boom came to an end through the operation of its inherent forces, through the exhaustion of the capital resources on which the outburst of speculative activity was based, but even in this case the raising of the rate does not lose its significance as a means of keeping the credit structure sound and preventing a rush on the Bank in the last stages before the inevitable collapse. Having achieved a fall of prices, and in face of an improvement in the exchange-value of the pound, the Bank proceeded to reduce its rate by steps of ½%, until it reached 3% on July 13th, 1922. The maintaining of this rate, however, did not produce a return to good trade in the same way as the previous rise in rate had produced bad trade. The mechanism of the influence exerted by the interest-rate is not the same in both cases and, besides, the situation had ceased to be determined by purely monetary factors. The damages of the war were not confined to the destruction on battlefields of capital accumulated by the work of generations, nor to the wasting of productive forces behind the fighting lines. The war, by stopping normal work on inventions and discoveries, created in the warfaring countries a state of technical stagnation, which, in economic life, is synonymous with retrogression. If, before the war, England's economic primacy was becoming more and more difficult to maintain in the face of the enthusiastic competition of the economically younger continental countries, the cutting off of the New World from the Old during the conflict, forced the United States into becoming the leading industrial power. The elimination of waste in industry through a ruthless concentration of production and a scientific improvement of technical and commercial methods with no regard for tradition and costs of investments, have increased the profit-earning capacities of American industry to such an extent that the annual increase of capital in the States outgrew that in England, where conservatism and State interventionism had slowed down the rate of progress. As in England the difference of the cost of the finished product and the raw material has to be

greater than in the States to yield the same profit, England has to be satisfied with a lower margin of profits when competing in export markets, which puts a premium on investments of industrial capital in America, and tends to direct the flow of capital there. In these circumstances, it becomes clear that the sterling-dollar exchange rate is really thouroughly stabilised only when the comparison of price-indexes gives a slight advantage to the pound. Consequently the Bank, even when trying to cause a revival of trade by low rates, has to guard very carefully against any, even slight rise in the price-level.

The rise of the rate to 4% on July 11 th, 1923 was clearly meant to check the beginnings of an unwelcome rise in prices and fall in the exchange-value of the pound. The outburst of indignation on the part of industry prevented the Bank from pursuing that policy any further, but, nevertheless, the rate remained at that level until March 1923. The stabilisation of the rate became however also an active measure of discount-policy, as in the meantime the Federal Reserve Banks were continually lowering their rates and in that way the London rate became first equal and then superior to the American rate. When, at the end of 1924 and the beginning of 1925, the improvement in the exchange value of the pound rendered the return to gold imminently possible, the Bank hoped to achieve it without resorting to a rise in the official minimum. The price-level of the two countries did not, at that time justify an exchange-rate at the old parity, but the monetary authorities preferred the risk of industrial disturbances consequent upon the necessary fall in prices to a renewal of monetary disturbances and vagaries of exchange-rates. The Bank trusted that the necessary rise in exchange-quotations would follow upon the transfer to the New York market of the burden of acceptance-financing through relatively high discount-rates, and of long-term financing by the embargo imposed on foreign loans. The Bank furthermore cooperated with the Government in attracting short-term balances to London by raising their hopes of speculative profits on a rapid appreciation of the pound. The raising of market-rates through forcing clearing banks into an agreement as to minimum rates on loans of daily money proved insufficient however in the face of the raising of the

New York rate by $^1/_2$% on March 5 th, and the official minimum had to be raised to 5% on March 11 th, 1925.

In accordance with the advice of the Cunliffe and Bradbury Commitees, the Gold Standard Act 1925 introduced, not the prewar gold standard, but the Gold Bullion Standard, on the lines best suited, as Ricardo pointed out over a hundred years before, to give the country a »Safe and Economical Currency«. Consequently the duty of the Mint to coin gold for the public and of the Bank to exchange its notes for coins was suspended, but the Bank remained under the obligation of buying and selling gold against notes at the statutory price, the latter however only in bars of the size customarily used in international gold arbitrage. The final elimination of the abnormalities of the war period was not achieved however until November 21 st, 1928, when in accordance with the Currency and Bank Notes Act 1927 the entire issue of Currency Notes was taken over by the Bank, who purchased at the same time the securities serving as backing for the Notes. The continental system of authorizing an »elastic« note-issue up to a fixed multiple of the gold-stocks of the Central Bank has not been adopted, but the fiduciary issue of the Bank has been raised from £ 19,750,000 to £ 260,000,000, with certain provisions for changes which on the one hand give a legal mechanism for providing supplementary currency during crises and on the other allow for a reduction of the fiduciary issue in case this would prove too large for the ultimate level of gold-prices. The entire profits from the issue of notes were to accrue to the Government thus emphasizing the purely passive part played by the Bank in the issue of legal-tender currency against gold.

Before the war, London was the only market which did not put the slightest difficulty of a legal or moral order in the way of exports of gold. Under the new gold standard, all European markets working with gold reserves dangerously close to legal minima and in the face of gold points which ten years of revolutionary developments of transport have brought closer together than they had been before the war, were placed in the dilemma of either losing gold without any profit for their currencies to countries which had not yet returned to gold, and that in quantities making the maintainance of the gold standard very precarious, or else abandoning the principle of unlimited freedom of

gold-movements. In Holland the limitation of the obligation to sell gold took on the form of a definite legal enactment. In London, the legal arrangements were as liberal as before the war, the only restriction being the right of the Bank to buy at the statutory price all gold not intended for export, and no restrictions whatsoever were put on ordinary exchange and arbitrage transactions. Special transactions, i. e. transactions undertaken, usually by Central Banks, as deliberate steps of currency-policy and more or less irrespectively of commercial profit, were closely watched by the Bank, who established a monopoly for all purchases of gold for the account of Central Banks of countries returning to the gold standard and limited them to the amount of fresh gold forthcoming from South Africa and of gold from the monetary stocks of the United States, who inherited the position of only entirely unrestricted gold-market. The system was finally formulated in the gentlemens' agreement reached in July 1927 at the conference of Mr. Norman, Mr. Moreau and Mr. Schacht with the Federal Reserve Banks, when the Bank of France, who had stabilised its currency without foreign assistance, relinquished its claim to a free hand in its gold-purchases, and the principle became general that Central Banks cannot draw directly upon the gold reserves of other Central Banks without the express consent of the latter.

After the return to gold, the Bank of England had to adapt its discount policy to two nearly opposite requirements. It had to keep English prices low and interest-rates high in order to support the exchange-value of the pound, especially as having attained stabilisation through attracting short-term funds and before the undervaluation of the pound had really ceased, it was faced with the absolute necessity of maintaining these funds in London as it was not certain whether the transfer to London of part of the foreign-exchange reserves held heretofore in New York by banks using the gold-exchange standard would be sufficient to counteract their withdrawal. The ruthless carrying out of this policy was hindered however by the fact, that the raising of pound-prices in terms of gold depressed English export industries and any raise of bank-rate threatened to aggravate the depression to the point where rates in the market would drop automatically through the difficulty of finding for them produc-

tive employment. It was expected in general that gold would flow out immediately after the resumption of specie payments, whereas on the contrary the stock of gold at the Bank rose within three months from £ 153,000,000 to £ 163,000,000. This influx was caused mainly through »special» transactions of the new type, undertaken by various foreign Central Banks, who, like the Bank of Holland were endeavouring to nurse the new gold-standard by transfers of balances and gold to London. The Bank did not raise its rate in spite of a rising reserve-ratio, until the spreading of the industrial depression had caused a very pronounced sagging of market-rates, when the rate was lowered by $^1/_2$% on August 5 th and again on October 1 st. The lowering of the cost of credit, which was not sufficient to stimulate export industries, not only quickened the withdrawal of foreign balances, but also facilitated the financing of import industries, which were profiting from the cheapening in pounds of foreign raw materials. The adverse influence exerted by these factors on the visible balance of trade, together with the very large transfers of funds to the Dutch East Indies in connection with the rubber and sugar boom, caused an outflow of gold, again »special« transactions, this time on account of the Java Bank played here a very large part, which became so alarming, that the Bank had to raise its rate to 5% on December 3 d, 1925. The outward movement of gold stopped immediately and the stock of the Bank began a fairly steady rise which lasted well into 1927.

The five-percent rate remained unchanged until April 21 st, 1927, when, under the influence of a very low level of rates in the market, the official minimum was reduced to $4^1/_2$%, not to be raised again till nearly two years later. The long duration of both these rates is in striking contrast to the constant changes of rate before the war, and clearly indicates, that the discount rate ceased to be the Bank's chief method of influencing the level of rates in the market as its open-market operations had been increased to an extent entirely unknown previously. By reducing the total of its »Government Securities« and »Other Securities« during the influx of gold of May-July 1925, by increasing it during the outflow of August 1925—January 1926, reducing it again during the influx of February—August 1926 and increasing it very markedly during the shortlived outflow of Sep-

tember—October 1926, the Bank maintained the funds at the disposal of the market approximately at the level prevailing at the time of the return to gold. The success of the policy, as far as the protecting of the market against the effects of short-lived movements of gold goes, was complete, but the fact that the purchasing power-parity of the pound in relation to the dollar, which was improving until the beginning of 1926, began to grow worse after that time indicates clearly that although the sales of securities in 1926 were sufficient to counteract the effects of the influx of gold on bank-deposits, yet they were not able to prevent a rise of prices, and that a policy aiming at deflation rather than at stabilisation of the volume of credit would have been more appropriate at that time. The Central Bankers' Conference of 1927 not only regulated the cooperation of Central Banks in the matter of their gold-policy, but also committed its participants to low discount-rates, which, besides, in the United States were to be kept lower than in England. The immediate effect of this policy from the English point of view was excellent. Not only did the stock of gold at the Bank resume its slow growth, which brought it in the summer of 1928 to a high of £ 174,000,000 but also, for the first time practically since 1920, business-conditions improved without endangering at the same time the external value of the pound. The further effects of this policy, however, were as unexpected as they were dangerous. The deliberate removal of restrictions upon the international creation of credit caused an entirely normal world-wide inflation, whose first stages however passed unnoticed, since the price-level in the principal countries, instead of giving the usual alarm-signal by a definite rise, remained stationary, or even began to sag, as the accumulation of several years of technical progress resulted in a serious decline of prices of a number of both agricultural and industrial raw materials. In the face of easy monetary conditions and rising industrial profits, as both methods of production and distribution were improving, and the gap between prices of raw and finished products was widening, the speculation in shares developed in the United States into a boom of hitherto unknown magnitude. The European Stock Exchanges, showed a generally favourable tendency during 1928, and although the current of capital ceased to flow eastward as investments in fixed-interest-bearing bonds

had lost their popularity in America, the international equilibrium was not upset. Since the beginning of 1929 however the spreading of depression on the European Exchanges increased the attractivenes of the continually rising American stock-markets to such an extent, that capital began to flow to America and, stimulating further the speculative elements there, put the situation entirely beyond the control of the Federal Reserve System. The loss of gold by the Bank of England was a natural result of London's position as intermediary in the large remittances of funds across the ocean; when the Bank's stock fell however below the Cunliffe Committee's limit of £ 150,000,000 the discount-rate had to be raised to $5^{1}/_{2}$% on February 6 th, 1929. The New York Stock Exchange reacted very characteristically by a decided, if short-lived, set-back of prices and the current of gold was again reversed, to the extent of enabling the Bank to increase its holdings to £ 163,000,000. The renewed rise of stock-prices in the United States rendered nevertheless the situation extremely precarious and the nervousness of European money-markets received an entire justification when, with the added burden of fall-financing in the States, and a rise of the official rate in New-York to 6%, the Bank began again to lose gold. The fall of the stock to the extremely low level of £ 131,000,000 caused a raising of the rate to $6^{1}/_{2}$% on September 1926. This time the fall of prices of stocks developed into a regular panic and the repatriation of European funds from the United States took on at once a very large extent, influencing immediately the stock of gold at the Bank of England. Already on October 24 th, 1929, the Bank began a series of lowerings of the discount-rate by the usual halfpercent steps, which brought it down, on May 2 nd, 1930 to the sensationally low level of 3%, at which it has remained ever since.

The placing of large amounts of gold at the disposal of first the Reichsbank and the Banque de France, then of the United States and then again of the Banque de France proves that England has regained its position as the world's principal gold-market, just as the maintaining of the volume of credit at a remarkably steady level in the face of such unusually large variations of the central gold-stocks, proves that the Bank's leadership of the market has undergone since the pre-war days a revolutionary

development both in scope and in methods. If, since the return to gold, and even after the setting-in of the world-wide depression, the maintaining of the exchange-value of the pound seems to be connected with a certain amount of strain, the cause for it lies deeper than where the influence of the mechanism of the money-market reaches. Just as in the '870-s the Bank had extended the scope of its discount-policy from a direct discounting of bills for the public to a regulation of the price charged for credit in the open market by means of its official rate and then, after the return to gold, increased its hold on the money-market by the use it made of its stocks of securities, so now it has extended its activities into the sphere of reorganisation and rationalisation of British industry, giving thereby a clear indication as to the nature of the most pressing problems facing the English economic fabric.

---

16. KOSTRZEWSKI J.: **Wykopaliska w Rzucewie na Pomorzu i kultura rzucewska.** ***(Die Ausgrabungen von Rzucewo in Pommerellen und die Rzucewoer Kultur).*** Présenté le 30 juin 1930 dans la séance de la Commission pour l'étude d'anthropologie et de préhistoire.

Die neolithische Ansiedlung in Rzucewo in Pommerellen, die auf einer sandigen Anhöhe am Meeresstrand liegt, wurde im J. 1894 von dem Lehrer Meyrowski aus Rzucewo entdeckt; noch in demselben Jahre, sowie zwei Jahre später unternahm Dr. Conwentz, beauftragt vom damaligen Provinzial-Museum in Danzig, Probeuntersuchungen an dieser Fundstelle. Diese ergaben die Aufdeckung einer großen Zahl von Gefäßscherben (darunter mehr als 300 verzierte Stücke), aus welchen sich sogar einzelne Gefäße zusammensetzen ließen, dann einige Feuersteinschaber und viele Absplisse, ein Knochengerät, ein unbearbeitetes Stück Bernstein, Holzkohle, Tierknochen sowie Fischgräten und Schuppen. Der Danziger Forscher hat irrtümlich die entdecte Siedlung in die mittlere Steinzeit verlegt und sie mit den dänischen Muschelhaufen parallelisiert. Obwohl er weitere Ausgrabungen in Rzucewo in Aussicht gestellt hatte, fand er wahrscheinlich keine Zeit mehr dazu. Im Jahre 1923 besuchte ich, anläßlich eines

archäologischen Ausflugs an die polnische Ostseeküste, auch Rzucewo und stellte fest, daß diese bereits vor fast 30 Jahren untersuchte Siedlungsstelle noch eine reiche Ausbeute verspricht; jedoch erst 1927 konnte ich dort systematische Ausgrabungen beginnen, welche denn in den Jahren 1928 und 1929 von dem Volontär K. Jażdżewski im Auftrage der Prähistorischen Abteilung des Großpolnischen Museums fortgesetzt wurden. Die dreijährigen Untersuchungen umfaßten ein Gebiet von einigen Hundert Quadratmetern und ergaben eine reiche Ausbeute.

Es wurde vor allem festgestellt, daß die Überreste in einer stellenweise bis 1·80 m mächtigen Kulturschicht liegen, welche aus Abfällen der hier lange wohnenden Bevölkerung der Steinzeit entstanden ist. Im Bereiche dieser Kulturschicht konnte keinerlei Schichtung festgestellt werden und künstlich unterschiedene Horizonte (in Abständen von 20 cm), von welchen die Überreste gesondert gesammelt wurden, erwiesen vollständig gleichen Inhalt, so daß die Gleichzeitigkeit aller in Rzucewo gefundenen Relikte zweifellos war. Nach Abtragung der ganzen Kulturschicht kamen in ihrem ganzen Bereiche zahlreiche Pfostenlöcher zum Vorschein, welche auf das Vorhandensein von Pfostenhäusern hindeuten. Da aber die Pfostenlöcher dicht gedrängt und in großer Zahl vorkommen, ließ sich kein deutlicher Grundriß finden und daher kann man auch über die Form der Hütten nichts Bestimmtes aussagen. Innerhalb der Kulturschicht wurden die Überreste von mindestens 7 Hockerskeletten gefunden, die z. T. gut erhalten waren. Obwohl die Gräber beigabenlos waren, ist es doch ziemlich sicher, daß sie mit der Ansiedlung gleichzeitig waren und die Überreste ihrer einstigen Bewohner enthielten, die offenbar in der Nähe der Häuser oder in ihnen selbst ihre letzte Ruhestätte fanden. Dieselbe Beobachtung hat man auch in den neolithischen Ansiedlungen auf der Kurischen Nehrung, ferner in Gotland und in anderen Ländern gemacht.

Von den Rzucewoer Funden sind die keramischen Erzeugnisse am interessantesten. Ungefähr 40 Tongefäße ließen sich aus der ungeheuren Menge der hier gefundenen Scherben (einige Tausend Kilogramm) zusammensetzen, was uns eine Vorstellung von den Gefäßformen dieser Ansiedlung vermittelt. Am zahlreichsten sind große Vorratsgefäße grober Arbeit mit geschweifter Wandung vertreten, die mit einem Fingertupfenwulst

unterhalb des gekerbten Randes verziert sind. Dieselbe Form ist auch in der Złotaer Schnurkeramik vertreten, die überhaupt in mancher Beziehung große Ähnlichkeit mit der Rzucewoer Keramik aufweist. Zahlreich sind auch große, weitmündige Gefäße mit gekerbten Wulsten unterhalb des Randes und gewöhnlich mit zwei Griffzapfen an Stelle von Henkeln. Ebenso häufig kommen henkellose, geschweifte Becher mit sehr abwechslungsreichen, meist zonenartig angeordneten Verzierungen vor. Das einfachste Motiv bilden horizontale Schnurlinien, die nach unten zu meist mit einer Vertikalstrichzone oder mit kommaähnlichen Strichen abschließen. Manchmal wechseln diese wagerechten Schnurornamente mit einheitlich gerichteten oder alternierend schräggestellten Strichgruppen ab. Aus dem letzteren Muster entstehen ineinander geschachtelte schräggestrichelte Dreiecke, die vereinzelt ebenfalls mit wagerechten Schnurlinien abwechseln; meist sind jedoch die Schnurabdrücke durch gewöhnliche Horizontallinien ersetzt. In anderen Fällen erscheinen zwischen den Horizontallinien Gittermotive, ineinander geschobene Winkel, Wellenlinien u. s. w. Bisweilen fallen die wagerechten Linien ganz fort and das einzige Ornament bilden entweder horizontale Schrägstrichreihen, die alternierend nach links und rechts gerichtet sind und eine Art senkrechtes Zickzackband bilden, oder auch vertikale Schrägstrichreihen, die ebenfalls die Neigungsrichtung wechseln, oder ausnahmsweise vertikale Zickzacklinien. Jedoch sind überhaupt senkrecht verlaufende Ornamente nur selten. Die geschweiften Becher sind am Boden häufig mit Schrägstrichen oder mit ineinandergeschobenen Winkeln verziert. Verhältnismäßig selten sind große Amphoren mit kugeligem oder mehr doppelkegligem Bauch, kurzem, gewöhnlich mit einem Fingertupfenwulst geschmücktem Hals und zwei bezw. vier Henkeln auf der größten Ausbauchung. Der Oberteil dieser Gefäße ist meist mit senkrechten, von Schrägstrichen eingefaßten Linienbändern verziert. Ziemlich häufig kommen Schüsseln vor, die oft mit unterhalb des Randes angebrachten Griffzapfen oder doppelten Schnurhenkeln versehen sind. Eine sehr markante Form bilden wannenförmige Gefäße mit gekerbtem Rand und einer oder zwei Griffwarzen unterhalb desselben, die vielleicht als Lampen dienten und auch in der mitteldeutschen Schnurkeramik vorkommen. Weiter sind ziemlich seltene große, glockenförmige Gefäße zu erwähnen; diese sind statt der Henkel mit hufeisen-

förmigen Leisten versehen und im Oberteil mit wagerechten Reihen von Grübchen oder horizontalen Strichzonen verziert, welche oft mit Zickzacklinien abwechseln. Ähnliche Ornamente und identische Leisten findet man sowohl in der östlichen Trichterbecherkultur (der sog. großpolnischen Kultur Kozłowski's) als auch in der nordwestpolnischen Megalithgräberkultur; allem Anschein nach kommt hier jedoch nur der Einfluß der letzteren Kultur in Betracht. Schließlich liegen sehr viele Bruchstücke von Gefäßen vor, die mit einfachen Grübchen verziert sind, sowie nicht allzu zahlreiche Scherben mit Kammstichverzierungen, die mit einem mehrzähnigen Instrument eingedrückt wurden. Leider sind gerade diese Scherben in so kleinen Bruchstücken erhalten, daß deren Zusammensetzung zu ganzen Gefäßen bisher nicht gelungen ist. Letztere Gruppe zeigt östliche Einflüsse, von denen auch eine Reihe von in Rzucewo gefundenen Steingeräten zeugt. Von sonstigen Tongeräten sind einige Spinnwirtel zu erwähnen, die bisweilen aus Scherben zerbrochener Tongefäße verfertigt wurden, weiter ein Netzsenker, mehrere Miniaturgefäße, ein Löffel mit kurzem Stiel und zwei Anhänger in Form von Doppelbeilen, die auf skandinawischen Einfluß hinweisen.

Von Steingeräten fand sich u. a. eine große Menge sorgfältig geschliffener, dicknackiger Beile, ein Hohlmeißel von finnischem Typus und eine größere Anzahl von Schaftlochäxten, die bisweilen in ganz kleinen Ausmaßen und dazu aus einem weichen Gestein hergestellt sind, so daß sie zur praktischen Verwendung ungeeignet waren. Man könnte vermuten, daß es sich hier um symbolische Äxte handelt; wahrscheinlich haben wir hier aber gewöhnliches Kinderspielzeug vor uns. Einige Steinäxte weisen ein unvollendetes Bohrloch auf, ein Beweis, daß sie an Ort und Stelle hergestellt wurden. Eine leider nur teilweise erhaltene Axt mit einer Längsrippe auf der Oberseite repräsentiert eine Streitaxt von osteuropäischem Typus. Von sonstigen Steingeräten ist ein Netzsenker mit einer Öffnung zum Aufhängen, sowie Bruchstücke von über hundert Poliersteinen zu erwähnen, unter denen solche mit einer kreisförmig abgenutzten Schleiffläche besonders hervorzuheben sind. Ähnliche Poliersteine kommen zahlreich in Finnland und den ostbaltischen Ländern vor und sind ein weiterer Beweis von nordöstlichen Einflüssen. Zu anderen Poliersteinen, die auch auf den Schmalseiten abgenutzt sind und

auf den Breitseiten oft breite Furchen aufweisen, sind Vergleichsstücke aus nordischem Kulturgebiet bekannt.

Außerordentlich zahlreich sind Feuersteingeräte und Absplisse, die bei ihrer Herstellung entstanden. Außer gewissen Formen, deren Vorhandensein etwas stutzig macht, die aber trotz ihres mesolithischen Typus doch wohl mit den übrigen Funden als gleichzeitig anzusehen sind (es handelt sich hier um einige querschneidige Pfeilspitzen, kleine Rundkratzer u. s. w.) treffen wir wieder Geräte nordöstlicher Herkunft an, vor allem blattförmige Pfeilspitzen, welche in ähnlicher Form nicht nur in den ostbaltischen Ländern, in Finnland und Nordrußland, sondern bis nach Sibirien hinein vorkommen. Die Mehrzahl der Werkzeuge von Rzucewo ist aus geringwertigem, gelbbraunem oder rötlichem Feuerstein hergestellt, der hier in Form von kleinen, flachen Knollen im Moränenschutt gefunden wird, woraus sich auch die kleinen Ausmaße fast aller Geräte erklären, selbst solcher, die gewöhnlich große Ausmaße besitzen, wie Beile und Meißel. Fast alle größeren Feuersteingeräte sind aus einer anderen Silexart hergestellt, nämlich aus gräulichem bezw. bläulichem weißpunktiertem Silex, der ebenfalls, wenn auch seltener, im einheimischen Moränenmaterial vorkommt. Besonders hervorzuheben ist eine Feuersteinsäge, die aus schwarzem, im oberen Buggebiet anstehendem Silex verfertigt ist. Fast alle Rzucewoer Silexgeräte sind aus Absplissen hergestellt und bei vielen ist noch ein großer Teil der Kalkschale erhalten. Regelrechte Feuersteinklingen und aus denselben verfertigte Geräte sind sehr selten, ebenso fehlen Nuklei fast völlig, dagegen sind nukleusförmige Platten sehr zahlreich vertreten. Die häufigste Gerätform bilden Schaber mit gerader, bogen- oder halbkreisförmiger Gebrauchskante. Bei einem Teil derselben ist die Gebrauchskante und oft auch die ganze Oberfläche sorgfältig poliert. Die Polierung dieser in mehreren Typen vertretenen Kleingeräte aus Silex, zu denen wir weder in Polen (mit Ausnahme einiger weiterer Küstensiedlungen) noch im übrigen Europa richtige Analogien finden, verfolgte wohl den Zweck, möglichst vollkommene Geräte herzustellen, damit sie so lange wie möglich ihrer Bestimmung dienten. In einem Lande, in welchem guter Feuerstein selten ist, ist eine derartig sorgfältige Ausführung selbst kleiner Silexgeräte wohl begreiflich.

Weiter ist Bernsteinschmuck zu erwähnen und daneben große

Mengen von Rohbernstein, die in Rzucewo gefunden wurden. Unter den Bernsteinperlen sind u. a. zylindrische Stücke, eine ovale, der Länge nach durchbohrte Perle sowie solche in Form eines Doppelbeils zu nennen. Ferner liegen einige linsenförmige Bernsteinknöpfe mit V-Bohrung und ein Anhänger von unregelmäßiger Gestalt vor.

Sehr zahlreich treten Knochengeräte auf, und zwar Pfriemen, falzbeinartige Geräte, Lanzenspitzen (?), Meißel, Anhänger aus Tierzähnen, ein Fragment einer Harpune mit Widerhaken und verzierte Platten unbekannter Bestimmung.

Schließlich sind hier große Mengen von Tierknochen sowie von Fischgräten und Schuppen gefunden worden, die bereits Prof. Edward Niezabitowski bearbeitet und publiziert hat (vgl. Przegląd Archeologiczny Bd. IV, Jg. 10 und Muzeum Wielkopolskie Jg. IV). Besonders interessant ist die Feststellung des zahlreichen Vorkommens von verschiedenen Seehundarten, vor allem des grönländischen Seehundes, der in der Ostsee noch in der jüngeren Steinzeit als Relikt aus der Eiszeit lebte, da in Rzucewo Überreste von über 100 Exemplaren gefunden worden sind. Außer Seehundknochen wurden auch viele Haustierknochen, vor allem vom Schwein, gefunden, an zweiter Stelle steht das Rind, weit seltener kommen Ziege und Hund vor. Jagdbares Wild bildet eine ziemlich große Seltenheit, und auch Vogelknochen sind selten, dagegen sind Fische, und zwar sowohl See- wie Süßwasserfische recht zahlreich vertreten. Auf Pflanzenkost deuten große Mengen verkohlter Haselnußschalen hin; Getreidereste und Abdrücke von Getreidekörnern sind bisher nicht gefunden worden.

Die Ansiedlung von Rzucewo war ein Fischerdorf, dessen Bewohner jedoch auch Viehzucht trieben. Die Siedlung gehört zu einer Reihe verwandter Niederlassungen an der Gdynia'er Bucht, die sich an der ostpreußischen Haffküste fortsetzen. An der polnischen Ostseeküste kennen wir ähnliche, aber noch nicht genauer untersuchte Ansiedlungen in Osłonin, Gdynia, Amalino, Oksywja, und Ostrowo (Fundstelle 5). In Ostpreußen ist eine solche Ansiedlung seit langem in Tolkemit bei Elbing bekannt, eine weitere wurde vor einigen Jahren in Wieck-Luisenthal entdeckt und eine ganze Reihe ähnlicher Wohnplätze ist seit den 80-er Jahren des vorigen Jahrhunderts auf der Kurischen Nehrung bekannt. Trotz gewisser Unterschiede im einzelnen gehören alle diese An-

siedlungen derselben Kulturgruppe wie die hier besprochene Ansiedlung von Rzucewo an.

Rzucewo besitzt einen ausgesprochenen Mischcharakter. Außer Einflüssen der nordöstlichen Kultur der Kammkeramik zeigt sich hier ein starker Einschlag der thüringischen Schnurkeramik, weiter der nordwestpolnischen Megalithgräberkultur und vielleicht auch der dänischen Einzelgräberkultur. Verhältnismäßig am schwächsten ist der Zusammenhang mit der Oderschnurkeramik, obwohl z. B. W. Bremer die Funde von Rzucewo direkt dieser Kulturgruppe zuweisen wollte. Nur eine Gefäßform ist diesen beiden Gruppen gemeinsam, nämlich der geschweifte Becher, und diese Tatsache kann durch eine Entlehnung dieses Typus aus einer gemeinsamen Quelle (von der thüringischen Schnurkeramik?) erklärt werden. Dagegen fehlen die charakteristischen Formen der Oderschnurkeramik, z. B. die Henkeltassen, die vierhenkligen Becher, und auch Blumentopfbecher, vollständig in Rzucewo und ebenso tritt keine einzige der für Rzucewo typischen Gefäßformen (mit Ausnahme der obenerwähnten geschweiften Becher) in der Oderschnurkeramik auf. Diese und andere Tatsachen weisen darauf hin, daß die Funde von Rzucewo und aus den verwandten Küstenansiedlungen in Pommerellen und Ostpreußen eine besondere Kulturgruppe repräsentieren, die man nach dem am besten erforschten Fundort als Rzucewoer Kultur bezeichnen kann. Zeitlich gehört diese Kultur dem IV. Abschnitt des Neolithikums an.

---

17. KOT ST.: **Autorstwo poezyj t. zw. Anonima-Protestanta.** ***(L'auteur des poésies attribuées au poète dit l'Anonyme-Protestant).*** Présenté dans la séance du 12 mai 1930.

Les poésies d'un auteur inconnu, dont l'origine remonte à l'époque comprise entre 1560 et 1570, que M-r Brückner a découvertes en 1891 dans un manuscrit de la Bibliothèque Zamoyski et que M. Chrzanowski a publiées en 1911 dans la »Bibliothèque des écrivains polonais« éditée par l'Académie des Sciences, ne se distinguent certainement pas par leur forme élégante, mais elles constituent un document très important pour l'étude des moeurs et des coutumes de la noblesse polonaise pendant le règne

des deux Sigismond. L'auteur de ces poésies n'est pas un érudit, il n'émaille pas ses vers de motifs classiques ou de scènes empruntées à la mythologie, mais il est en revanche un observateur perspicace qui sait dépeindre les intérieurs, les divertissements, les joyeux cortèges en traîneau et les bons mots de la noblesse habitant la région de Lublin. Il nous la montre plutôt éprise de politique et animée d'ardeur belliqueuse et comme aucun autre écrivain ancien, il nous initie à la vie et à la situation sociale des gentilshommes qui offraient leur services aux grands seigneurs. L'auteur a servi à la cour des Tęczyński et connaît le pays compris entre la Vistule et le Wieprz. Il mentionne Lublin, Wąwelnica, Kłoczów, Krasnystaw, Tyszowce, Bełz, Gołogóry et nomme d'entre les personnalités plus en vue de son époque, Jean-Baptiste Tęczyński, Pierre Kłoczowski, Pszonka, Rej et Kochanowski. Il fait allusion à ses nombreux frères et soeurs ainsi qu'à ses deux beaux-frères et insiste sur ses convictions calvinistes, hostiles à Rome.

Il faut chercher selon toute vraisemblance l'auteur anonyme des poésies en question dans la personne d'Erasme Otwinowski. Nous apprenons par un fragment de ses *Heroes Christiani* que nous trouvons dans la deuxième édition de *Slavonia reformata* de Węgierski (Amsterdam, 1679), qu'Otwinowski avait séjourné au Danemark comme prisonnier avec Tęczyński. Ce séjour est confirmé par une relation sur l'emprisonnement de Tęczyński qu'on a découverte dans les Archives de l'Etat à Copenhague, où nous voyons Otwinowski négocier avec les Danois en qualité de secrétaire du Tęczyński. Les lettres d'amour de l'Anonyme mentionnent une série d'impressions en rapport avec le voyage en mer qu'il fit comme attaché à la suite de Tęczyński. Or, il n'est guère probable qu'un autre poète ait accompagné celui-ci. D'autres détails biographiques concernant Otwinowski parlent également en faveur de la supposition qu'il est identique à l'auteur anonyme.

Erasme Otwinowski, gentilhomme au blason »Gryf«, était originaire de Leśnik dans la région de Lublin. Il n'avait pas fait d'études à l'école et fut envoyé à l'âge d'adolescent à la cour de Pierre Kmita, où l'abbé Martin d'Opoczno chargé de l'enseignement des jeunes nobles, lui donna une certaine instruction. C'est ici qu'Otwinowski put observer les débuts de la Réforme en Pologne.

Il a célébré ensuite en vers polonais les premiers sectateurs de ce mouvement dans ses *Heroes Christiani*, en y ajoutant le récit de leurs hauts faits. Jeune homme après la mort de Kmita, il prit service chez Stanislas Tęczyński, palatin de Cracovie et staroste de Lublin. En avril 1556, nous le voyons la première fois en qualité de partisan de la Réforme au synode de Pińczów, où il assistera plus tard avec ses frères Benoît et Georges aux synodes suivants, qui eurent lieu dans cette ville en 1559, 1560 et 1561. En été 1557, il part pour Constantinople avec son beau-frère Gaspar Burzyński, comme membre de l'ambassade d'André Bzicki, castellan de Chełm. L'année suivante il a voyagé en France où il a probablement accompagné Jean-Baptiste Tęczyński, le fils de son maître. Il a été témoin de la mort d'Henri II (il fait mention de cette mort dans un tournoi dans ses »Histoires des femmes remarquables«) et c'est probablement lui qui a traduit en polonais l'épitaphe de ce roi, que Charles Utenhove a publiée en différentes langues européennes. Le poète anonyme a prouvé qu'il avait fait un séjour en France, en composant une frivole »Chanson traduite du francais« sur Guillemette.

En septembre 1563, nous voyons Otwinowski partir avec Tęczyński pour la Suède et faire partie de la malencontreuse expédition en vue d'obtenir la main de la princesse royale Cécile. Pendant son voyage, il écrit des lettres d'amour à la demoiselle qu'il aime et décrit entre autres les sensations pénibles qu'avait produites sur lui une tempête en mer. Il revient ensuite à Kraśnik où il ramène la dépouille mortelle de son maître, puis il commence à manifester de l'intérêt pour les questions religieuses et ecclésiastiques. Lié d'amitié avec Paklepka, ministre protestant à Lublin, il fond le 1-er juin 1564 sur une procession catholique dans cette ville, brise l'ostensoir en morceaux et suscite ainsi l'indignation du nonce apostolique Commendoni. Ce n'est que grâce à l'intervention de Nicolas Rej qu'il n'est pas puni. Il compose ensuite en vers la *Rozprawa piekarza z malarzem o swoich bogach* qui ne nous est pas parvenue et dont la pointe est dirigée contre l'Eucharistie. Après être devenu peu à peu partisan de l'antitrinitarisme, il s'établit à Raków, se marie et devient père d'une nombreuse famille (sa fille a été la grand-mère de Stanislas

Lubieniecki, astronome et historien de la Réforme). Il jouit d'une grande considération dans le parti antitrinitariste qu'il seconde activement par ses écrits et par la part qu'il prend aux disputations. Il meurt très âgé après 1612.

Otwinowski n'a écrit qu'en polonais, mais il écrivait volontiers et ses oeuvres sont nombreuses; néanmoins nous n'en connaissons qu'une très petite partie. En fait de prose, ce n'est que le *Wypisanie drogi tureckiej* publié par Kraszewski, qui nous est parvenu. C'est une espèce de journal concernant le voyage qu'il fit en Turquie l'année 1557. Il n'a été composé que bien plus tard d'après des notes et a pris la forme d'un mémoire destiné à une personne qui se proposait sans doute d'aller en Turquie. Toutes les autres oeuvres d'Otwinowski que nous connaissons, ont été composées en vers.

Les écrits suivant en vers sont parvenus jusqu'à nous: 1) *Sprawy abo historje znacznych niewiast... znowu wydane 1589* (nous ne connaissons pas la première édition parue »il y a plusieurs années«), dans lesquelles nous trouvons des poésies curieuses p. ex. »O dobrej żenie« (»La bonne épouse«), »O wychowaniu dziatek« (»De l'éducation des enfants«), »O strojach i tańcach« (»Les costumes et les danses«). 2) *Przypowieści pana naszego J. Chrystusa 1599.* Ces deux recueils furent composés près de trente ans plus tard que les vers du poète qu'il avait écrits en qualité de jeune homme de cours, plein de verve et d'entrain. Ils sont l'oeuvre d'un vieil socinien moralisateur, mais ne contiennent rien qui s'oppose à l'identification de leur auteur avec l'homme de cour anonyme.

Les oeuvres suivantes qu'Otwinowski composa en vers sont aujourd'hui perdues: 1) *Rozprawa piekarza z malarzem o swoich bogach;* 2) *Bohaterowie Chrystjańscy* dont Lubieniecki a cité de nombreux passages traduits en latin dans son *Hist. ref. Polon.* et dont les éditeurs de *Slavonia ref.* de Węgierski ont donné un résumé substantiel; 3) *Chluba jezuicka,* un récit de la disputation entre sociniens et jésuites qui eut lieu en 1592 à Lublin (Łaszcz a cité un distique sur Czechowicz qu'il a emprunté à cette poésie); 4) *O głowach i monarchach Kościoła Rzymskiego.*

Otwinowski n'était pas doué d'un grand talent littéraire, mais il maniait facilement la plume et avait le sens de l'observation.

Il écrivait sans prétention, mais avec verve et a fait preuve d'un sens très développé de la satire. Ses écrits ne manquent pas d'originalité, quoique leur style ne soit pas recherché. Contemporain de Kochanowski, il n'a pas subi son influence, quoiqu'il eût sincèrement admiré le grand poète. Il continuait donc à écrire dans son recueil et à publier dans ses oeuvres imprimées, des poésies à la façon de nos autres poètes qui se réclament de procéder de Rej.

---

18. MORELOWSKI M.: **Włócznia św. Maurycego i korona płocka doby piastowskiej XIII wieku.** ***(La lance de saint Maurice et la couronne du XIII-e s., de l'époque des Piasts, conservée à Płock).*** Présenté dans la séance du 10 avril 1930.

Il y a quelques années que dans un ouvrage intitulé »Die Schatzkammer in Wien«, J. Schlosser a émis l'hypothèse, suivant laquelle la lance conservée à Cracovie remonterait à une époque plus ancienne que la lance du même nom à Vienne et que c'est à la première que se rattache la description qu'on trouve chez Luitprand, un chroniqueur du X-e siècle. Néanmoins, si l'on compare les deux objets avec le texte de Luitprand, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il correspond plutôt à la lance conservée dans les collections impériales, surtout en ce qui concerne les ouvertures *(pro pollicibus)* de la lance. Ainsi, l'ancienne hypothèse suivant laquelle la lance de Cracovie n'est qu'une réplique de celle de Vienne, peut être admise comme par la passé. La lance de Vienne est cependant pourvue de 3 frettes superposées, circonstance qui ne manque pas de nous surprendre. L'une est en fer, la seconde, du XI-e s., en argent, enfin la troisième en or, date de l'époque de Charles IV, tandis que la lance de Cracovie ne paraît munie que d'une seule frette dorée qui ressemble à celle du temps de Charles IV. Il est donc possible, sinon probable, que la frette qu'on aperçoit sur cette dernière n'ait été fixée qu'au XIV-e s. pour imiter la frette de l'époque de Charles IV.

2) La couronne placée autour de la petite coupole en argent renfermant le crâne de saint Sigismond, sur le célèbre reliquaire qu'on trouve au trésor de la cathédrale de Płock, avait déjà attiré l'attention d'Al. Przeździecki (»Wzory« etc.), qui y découvrit

des affinités avec la croix en or à la cathédrale de Cracovie. Le Directeur Wł. Stroner (v. les »Comptes rendus de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art«, t. IX) est allé encore plus loin. Il a fourni en effet des preuves irréfutables que le reliquaire avait été décoré de deux couronnes étrangères à l'art religieux, qui remontaient à la première moitié du XIII-e siècle et que la couronne en question rapelle les ouvrages fabriqués par l'école d'orfèvrerie alors florissante dans le Nord-Est des Flandres, connue sous le nom d'école de la région de la Meuse. De l'avis de M-r Stroner, la couronne de Płock est une oeuvre contemporaine aux deux autres et serait une copie plus ou moins libre de celles-ci. Il a prudemment supposé que la couronne de Płock avait également été un diadème à l'origine et qu'elle n'était pas en rapport avec le culte. Dans une monographie consacrée en 1917 à Płock, monseigneur A. J. Nowowiejski, évêque de cette ville, a décrit la couronne dans les détails: il admet qu'elle est une imitation de style Renaissance d'un objet datant de l'époque gothique que l'artiste aurait faussement interprété. Cette erreur s'explique en partie par la circonstance que sur le fond destiné à raffermir les plaques ajourées de la couronne, on lit l'inscription suivante: *Stanisla Zemelka aurifaber ploc me fecit anno 1601. Corona ta wazy ze wsitkiem g.. ziiwem 8 sko* (»skojce«) *3*. Stanislas Zemelka que nous connaissons par des documents que nous devons aux recherches de monseigneur Nowowiejski (op. cit.), exerçait à Płock la profession d'orfèvre vers la fin du XVI-e siècle. Or, l'étude approfondie du style dont s'inspire la couronne, nous apprend qu'il n'a fait que le fond en argent déja mentionné et qu'il est l'auteur de plusieurs autres détails de moindre importance.

Après avoir fait certaines réserves n'intéressant du reste que des parties peu importantes de la couronne, nous devons insister sur la circonstance que toutes ses parties essentielles soit 14 plaques, 14 fleurons et autant de chatons décorés de grosses pierres précieuses non taillées, ainsi que de perles fines, grosses et petites, puis les petites figurines estampées, s'inspirant de l'art profane et soudées aux rinceaux à jour, en un mot que tous ces détails révèlent très nettement le style de l'école de la Meuse pendant la première moitié du XIII-e siècle, style dont le caractère indique le déclin de l'art roman et l'avènement du gothi-

que dans l'orfèvrerie. Ce n'est qu'à cette période ou à une époque très rapprochée, qu'on peut faire remonter cette couronne, qui d'un travail un peu plus grossier que celle de Cracovie, a sûrement été faite en Pologne, notamment en province où l'art s'inspire toujours d'un esprit plus conservateur. On peut exclure d'avance la possibilité d'une imitation ultérieure datant de l'époque du gothique avancé ou de la Renaissance. Les résultats ainsi obtenus s'accordent en général avec l'opinion du Directeur Stroner, néanmoins ils réclament des études complémentaires et des rectifications qui ne sauraient passer pour peu importantes. Les côtés des chatons qui ont la forme de petites pyramides, sont couverts de magnifiques nielles représentant des chimères romanes et des oiseaux qui offrent une ressemblance frappante avec les oiseaux dont Hugues d'Oignies a décoré la croix, aujourd'hui à Namur, qui se trouvait autrefois à l'abbaye d'Oignies (v. la repr. chez Viollet le Duc, Dictionnaire du Mobil. II, p. 192 f. 13). Pour décorer la couronne de Płock, on dut certainement enlever ces nielles des 13 chatons qui servirent à orner la pièce verticale de la croix de Cracovie. Il n'y a qu'un seul chaton non décoré de nielles dans la couronne de Płock; tous les autres rappellent, en ce qui concerne le style, les nielles des onze chatons qui servirent, avec les plaques correspondantes, à décorer la pièce horizontale de la croix de Cracovie. Nous sommes frappés de voir que, contrairement à ce que nous observons pour les onze chatons décorées de nielles s'étendant en sens horizontal, tous les autres chatons qui ornent au nombre de treize la croix de Cracovie, ne portent pas la moindre trace capable de révéler qu'ils aient été pourvus autrefois d'ornements niellés; en revanche, ils se distinguent des chatons horizontaux par la forme bien plus grossière des petites pyramides, qui dénote une exécution moins soignée. Ces chătons ont été certainement faits plus tard avec de simples lamelles en or non niellées, pour remplacer les nielles enlevés. Les 13 petites pyramides niellées qu'on avait enlevées, servirent sûrement à décorer la couronne de Płock. L'explication que nous venons de donner est encore confirmée par la circonstance que le style et l'exécution parfaite des nielles de Płock sont absolument les mêmes que ceux des nielles horizontaux à Cracovie, tandis que toutes les parties du rinceau à Płock indiquent une oeuvre d'un artiste certainement moins habile.

On s'aperçoit ainsi que la couronne de Płock est autre chose qu'une simple réplique contemporaine ou une copie plus ou moins libre des couronnes de Cracovie. Les parties essentielles semblent avoir été faites avec les treize parties médianes des plaques de la seconde couronne disposée en sens vertical, qu'on voit à Cracovie. Cette circonstance nous explique pourquoi la seconde couronne est moins bien conservée et plus abîmée que la couronne de Cracovie disposée horizontalement. Il faut ranger les nielles de Płock parmi les plus beaux que nous connaissions à cette époque. La teinte bleuâtre, plutôt rare de ces nielles, est tout à fait pareille à celle des nielles qui décorent la couronne de Cracovie, disposée horizontalement. Ce détail parle également en faveur de l'opinion que nous venons d'exposer ci-dessus.

Comme le roi de Prusse confisqua en 1795 les insignes de la royauté en Pologne, il faut se demander à quoi pouvaient servir au moyen âge les couronnes qui décorent la croix de Cracovie, comme il importe de se renseigner sur la destination de la couronne de Płock. Nous ne pouvons guère nous rallier à l'opinion exprimée par M-r Stroner, suivant laquelle le grand nombre de fleurons décorant les deux couronnes de Cracovie serait une preuve que nous avons affaire à une espèce de »cercles« ou »chapels« dont se servait la noblesse française, mais que n'employaient pas les têtes couronnées. L'erreur gît dans le fait d'avoir voulu rapporter au XIII-e siècle des coutumes répandues à une époque plus récente dans les pays de l'Europe occidentale. Nous chercherions vainement des preuves certaines à l'appui de l'hypothèse que la noblesse du XIII-e siècle se fût servie de couronnes à fleurons et que ceux-ci eussent été aussi nombreux que dans les couronnes dont nous nous occupons à présent. Les règlements concernant cette question datent d'une époque plus récente; d'autre part, déjà pendant une période plus reculée, la coutume interdisait aux barons et aux personnes occupant un rang moins élevé dans l'hiérarchie nobiliaire, de se servir de couronnes à fleurons. Les couronnes feuillées étaient au XIII-e siècle le privilège des rois, des princes du sang et des personnes investies d'une sorte d'autorité souveraine. Elles n'auraient pu être portées au XIII-e siècle en Pologne que par des princes de la dynastie des Piasts; en effet, nous voyons sur les sceaux de cette époque leurs effigies décorées de couronnes. Le nombre de

fleurons est loin d'être fixé au XIII-e siècle en France, même pour les rois, quoique parmi les couronnes royales on trouve d'habitude la couronne à quatre feuille. Sur des monuments de l'art roman ou gothique, antérieurs ou postérieures au XIII-e s., nous voyons cependant des rois qui portent des couronnes à fleurons multiples. Ceux-ci sont élevés, tous de la même hauteur et leur nombre est égal ou supérieur à celui des fleurons décorant les couronnes dont nous parlons. Des couronnes de ce genre pouvaient fort bien être connues dans l'Est de l'Europe à une époque antérieure ou postérieure; il suffit de nommer la couronne byzantine de l'impératrice Théodora (Parmentier, Album histor. I, 40) et de rappeler la fameuse couronne hongroise de saint Etienne qui remonte environ à l'an mille. Il se pourrait fort bien que nos couronnes eussent servies de couronnes royales au XIV-e s. En ce qui concerne le nombre de fleurons, différents exemples tirés de Violet le Duc parlent en faveur de cette supposition. On peut en dire autant de la couronne de Łokietek sur le sarcophage de ce roi au Wawel. Quoique la partie antérieure de cette couronne ait été transformée ultérieurement, le nombre et la disposition des fleurons anciens, conservés par derrière, nous apprennent qu'il y en avait au moins sept au XIV-e siècle.

Le portrait jusqu'ici inconnu de Ladislas Łokietek qu'on trouve à Vienne dans les anciennes collections impériales et dont je dois la photographie à M-r le Ministre J. Twardowski, est certainement plus récent, néanmoins on a dû le faire d'après une représentation quelconque de ce roi. Il nous frappe par la forme et par le dessin bizarre des fleurons qui rappellent ceux de la couronne de Płock. Le caractère des figurines qui sur cette dernière couronne s'inspirent de l'art profane, ne permet pas d'admettre qu'elles eussent pu être destinées d'avance à orner n'importe quel reliquaire. En effet, les couronnes destinées exclusivement aux reliquaires, se distinguent au XIII-e s. par des emblèmes religieux et par des figurines représentant des saints.

Tout porte à croire au contraire, qu'en 1370, soit l'année de sa mort, Casimir le Grand qui n'avait offert à la cathédrale de Płock que le buste d'argent en hermès représentant saint Sigismond, a voulu offrir un don votif rappelant sa race. Il aurait donc orné le reliquaire d'une couronne des Piasts bien plus ancienne que le buste et se serait conformé ainsi à un usage de

cour de son époque, qu'il avait si souvent imité. C'était surtout l'empereur Charles IV, avec lequel Casimir avait rivalisé dans de si nombreuses entreprises, qui encourgeait à se conformer à cette coutume. Le fait que la couronne est placée sur la tête de saint Sigismond, roi des Burgundes, permet de conclure à l'influence personnelle de Charles IV. Cet empereur a été en effet le rénovateur du culte de saint Maurice et de saint Sigismond, l'un et l'autre d'origine burgunde. C'est donc probablement ce souverein qui a offert à Casimir une partie aussi grande et aussi importante des reliques de saint Sigismond. Nous savons par ailleurs que la tête du saint n'étaient pas en Pologne avant l'époque de Casimir le Grand, mais qu'elle se trouvait dans le territoire du Saint-Empire; aussi la ville de Płock ne pouvait-elle posséder auparavant (depuis 1166) qu'une parcelle des reliques du saint roi.

Nous connaissons différents cas où l'on offrait des couronnes authentiques de souverains à des églises, pour y décorer des reliquaires, des autels, des croix dites *stationales* etc. La littérature scientifique moderne, entre autres Otto v. Falke ne peut du reste que les confirmer. Une coutume analogue en Pologne était connue de Długosz, qui nous entretient d'une couronne extrêmement précieuse que la reine Cunégunde épouse de Boleslas le Pudique, offrit à la cathédrale de Cracovie.

Le fait qu'il y avait au XIII-e siècle en Pologne une troisième couronne à Płock et qu'elle a été exécutée dans ce pays d'après les deux couronnes conservées à Cracovie ou d'après des parties de celles-ci, nous empêche d'admettre qu'elles eussent pu provenir des trésors appartenant aux ducs ruthènes ou aux ducs de Lithuanie. En effet, des couronnes pareilles n'auraient pu se trouver à la cour royale de Pologne qu'à l'époque de Casimir le Grand ou de la reine Hedvige, époque ou l'exécution d'une couronne de style roman avancé comme celle de Płock, est absolument inconcevable, car elle témoignerait d'une mode alors inexistante consistant à imiter un style archaïque.

Des recherches plus récentes nous ont appris à propos de plusieurs autres monuments de l'art appliqué du XII-e et du XIII-e siècle en Pologne, que des liens artistiques étroits unissaient notre pays à la France, en particulier aux parties nord-est de celle-ci ainsi qu'à la Flandre. (V. K. Furmankiewicz, A. Bochnak et J. Pagaczewski, Wł. Stoner). Ce serait une tâche

importante que de montrer comment ces liens furent établis et par quelles voies on entra en communication avec les pays mentionnés. L'auteur a attiré l'attention sur la circonstance que l'étude de la répartition locale de ces monuments, plus nombreux en Petite-Pologne et en Mazovie, puis la comparaison du style propre à certains ateliers, enfin la répartition et le genre des ordres religieux, paraissent jeter beaucoup de lumières sur la question. Ainsi la région comprise entre Tournai, Saint-Omer, Namur et Liège où le style dominant se rapproche de celui de la couronne de Płock, est le champ d'activité de deux congrégations, très rapprochée en ce qui concerne la règle. Ce sont notamment les ordres des chanoines réguliers de l'observance de saint Augustin, dont l'un suit la règle dite »Arrivaise« et dépend de l'évêché d'Arras, tandis que l'autre observe la règle du Latran. Les deux congrégations sont établies l'une à Oignies, l'autre à Liège. Or nous retrouvons les mêmes congrégations en Haute-Silésie, en Grande-Pologne et en Mazovie. Il y avait également à Czerwińsk des chanoines réguliers de l'observance de saint Augustin qui suivaient la règle du Latran, toutefois ils étaient envoyés de France par Alexandre Dołęga, évêque de Płock, mort en 1156. Pierre Władysław, puis les ducs de Mazovie de la dynastie des Piast, entre autres Conrad, protègent très efficacement les chanoines réguliers de Czerwińsk et secondent leurs efforts.

L'étude d'objets d'art, tels que la couronne de Płock que décore une quantité d'ornements figurés, ne nous permet pas de supposer que nous ayons affaire à une oeuvre sortie des mains des frères cisterciens, qui évitaient précisément ce genre d'ornementation (comp. Bochnak et Pagaczewski: »Les oeuvres d'art anciennes conservées à Luborzyca«). On pourrait en dire presque autant des bénédictins, surtout qu'au XII-e siècle l'archevêque Janik, puis Walter, évêque de Breslau, enfin Alexandre Dołęga, l'évêque de Płock déjà mentionné, étaient mal disposés envers ces religieux et protégeaient les chanoines réguliers. Or nous savons qu'Hugues d'Oignies, le principal promoteur du style dont s'inspire la couronne de Płock, appartenait à cet ordre. Il est fort probable par conséquent que les influences dont on retrouve des traces dans cette couronne pourraient nous expliquer plus d'un détail concernant d'autres monuments provenant de cette époque. Nous pensons en particulier à la coupe offerte par

Conrad qu'on voit à Płock, voire même à la coupe dite de Dąbrówka à Trzemeszno, qu'Essenwein a comparée non sans raison à la coupe de Wilten (Innsbruck).

Ces différentes influences méritent certainement d'être étudiées de plus près, d'autant plus que les investigations sur leur origine jetteront peut-être de la lumière sur les problèmes concernant les plus anciens monuments de l'art appliqué en Pologne.

---

19. STERNBACH L.: **Vergiliana.** Présenté dans la séance du 12 mai 1930.

On doit considérer la question relative aux auteurs grecs dont s'inspirait Virgile comme un des problèmes les plus ardus que suscite l'étude de ce poète. Les oeuvres de la littérature hellénique parvenues jusqu'à nous ne sauraient évidemment nous renseigner exactement sur l'influence que les sources grecques ont exercée sur Virgile, aussi devons-nous souvent avoir recours à des suppositions et à des conjectures. L'auteur attire l'attention sur certaines différences fondamentales entre la mentalité grecque et romaine. Il croit que des recherches méthodiques pourraient jeter beaucoup de lumière sur la question étudiée. Ainsi nous lisons dans le VII-e livre de l'Enéide, qu'après avoir perdu un fils, il ne restait plus au vieux roi Latinus que sa fille Lavinia, l'héritière d'un pays prospère et que de nombreux jeunes gens du Latium et de l'Ausonie lui faisaient la cour. Le poète nous dit ensuite, qu'Amata, l'épouse du roi, désirait donner la main de sa fille à son neveu Turnus, un jeune homme resplendissant de beauté »sed variis portenta deum terroribus obstant« (58). En effet, on vit apparaître au sommet d'un laurier, un essaim d'abeilles, apparition que l'augure interprète comme un signe donné par les dieux pour indiquer qu'un étranger s'approche et que c'est lui qui doit régner. Il mentionne également un autre »portentum«: au moment où le roi allumait le feu sur l'autel et que Lavinia se tenait à côté de lui, les cheveux et la couronne de la princesse s'enflammèrent, mais celle-ci sortit indemne de l'accident. Les augures aperçurent dans ce »portentum« un avertissement donné par les dieux (v. 79 et suiv.): »namque fore inlustrem fama fatisque canebant | ipsam, sed populo magnum por-

tendere bellum«. Saisi de peur, Lavinus va consulter son père Faunus qui lui conseille de ne pas donner la main de sa fille à un concitoyen, mais bien à un étranger dont la race est appelée à régner sur le monde entier. L'auteur fournit la preuve que seul ce dernier »omen« s'accorde avec les croyances romaines et insiste sur la circonstance que dans le VII-e livre de l'Enéide le »prodigium« du feu est plutôt maladroitement emprunté au récit analogue sur Iule dans le livre II (v. 680 et suiv.), car la réponse de Faunus se rapporte exclusivement à l'essaim d'abeilles. Or comme les vers où il est question de celles-ci sont l'écho de croyances répandues en G.èce, nous pouvons en conclure que Virgile a tiré tout ce passage d'une source grecque. Les abeilles apparaissant dans un lieu où l'on ne s'attendait guère à les trouver, étaient considérées par les Romain comme un mauvais présage; par contre, le proverbe: *σειρὴν μὲν φίλον ἀγγέλει, ξεῖνου δὲ μέλισσα* était connu en Grèce et les abeilles passaaient pour le symbole de la domination. L'auteur cite une série d'exemples pour confirmer ses conclusions et explique ensuite comment le symbole de la domination a été transformé, de sorte qu'il est devenu le symbole des hommes puissants par l'intelligence, jouissant de la protection des Muses dont le rapport avec les abeilles ne saurait faire de doute.

---

20. SULIMIRSKI TADEUSZ: **Tymczasowe wyniki badań archeologicznych w Wysoku pow. brodzki.** ***(Ergebnisse archäologischer Forschung im Dorfe Wysocko, Kr. Brody, Südostpolen).*** Présenté le 5 avril 1930 dans la séance de la Commission pour l'étude d'anthropologie et de préhistoire.

In der Hallstädter Periode herrscht auf dem Gebiete Südostpolens eine einheimische, gemischte Kultur, die sogenannte Wysocko-Kultur (auch Czechy-Wysocko-Kultur genannt). Diese Kultur erregte schon mehrmals Interesse[1]; alle bisherigen Proben ihrer Auffassung beruhten jedoch ausschließlich auf, aus unsystestematichen Ausgrabungen stammendem Musealmaterial.

In der Absicht, die genannte Kultur gründlich zu bearbeiten,

[1] Z. B. Kostrzewski: Ostpolnische gemischte Gräberfelder (Ebert Reallexikon. IX. Seite 244—246).

hat der Referent in Oktober 1929 auf einem Gräberfelde dieser Kultur im Dorfe Wysocko, Kr. Brody, Wojwodschaft Tarnopol, systematische Ausgrabungen durchgeführt. Das Gräberfeld befindet sich ungefähr 2 km. südlich vom Dorfe Wysocko auf einer unbedeutenden Erhöhung (Fig. 1)[1]. Seine Grenzen konnte man nicht genau feststellen, da sein ganzer östlicher Teil durch Schützengräben während des Weltkrieges völlig zerstört wurde und da man auf die Ausgrabungen auf dessen mittlerem Teile wegen der Herbstsaaten verzichten mußte. Die Ausgrabungen hat man hauptsächlich auf dem westlichen Teile des Gräberfeldes durchgeführt (Taf. I.). Die durchforschte Fläche von etwa 250 m^2 enthielt ungefähr 170, meistens Skelettgräber. Der Abstand zwischen den einzelnen Gräbern war verschieden. Wenn sie demselben Zeitabschnitte entstammten, betrug er 1—1·5 m. Die Skelette fand man 25—70 cm unter der heutigen Erdoberfläche. Die Knochen der tiefer gefundenen Skelette haben sich in ziemlich gutem Zustande erhalten; jene, die seichter gefunden wurden, waren durch Ackerbau und chemische Prozesse teilweise vernichtet. Die Skelette lagen auf dem Rücken ausgestreckt direkt in der Schwarzerde (czarnoziem), deren Dichte in der ganzen Umgegend 75 cm—1 m beträgt, ohne Steinpackung und wahrscheilich ohne Holzsarg, der in keinem Falle nachgewiesen werden konnte. Mit den Köpfen waren sie größtenteils nach Süden, mit unbedeutenden Ausnahmen gegen Osten und Westen gerichtet. Die Gesichter waren entweder nach links oder nach rechts gewendet, die Hände lagen längs dem Körper ausgestreckt oder waren auf Hüften oder Brust gelegt (Taf. VII. 2). Die Gräber waren meistens Einzelgräber, doch in einer Anzahl von Fällen hat man es mit Doppelgräbern zu tun, in denen man zwei, beisammen liegende und oft sich umfassende Skelette, u. zw. einen männlichen und einen weiblichen, gefunden hat (Taf. VII. 1), welche gleichzeitig begraben worden waren. Einige der Gräber enthalten außer dem Skelett eines Erwachsenen, wahrscheinlich dem eines Weibes, ein kleines Kinderskelett, von welchem sich aber immer bloß der Schädel erhalten hat.

An mehreren Stellen, besonders im südlichen Teil des Grä-

[1] Alle angegebenen Figuren- und Tafelnummern befinden sich in der Abhandlung des Referenten: »Kultura Wysocka« Prace Komisji Antropologji i Prehistorji, Heft 5, Kraków 1931 (in Druck).

berfeldes, liegen die Gräber sehr dicht bei einander (Taf. I.). Viele ältere Gräber sind hier gänzlich oder teilweise durch jüngere vernichtet worden. Diese Tatsache beweist uns, daß das Gräberfeld während eines längeren Zeitabschnittes in Gebrauch war und als kein neuer Platz mehr zur Verfügung stand, wurden dieselben Teile zum zweiten, beziehungsweise zum dritten und viertenmal benützt. Durch genaue Durchforschung des Grabinventars und durch vorsichtiges Ausgraben an diesen Stellen wurde es ermöglicht, vier, je eine eigene Keramik besitzende Gebrauchsperioden des Gräberfeldes zu unterscheiden.

Fast alle Gräber waren mit Tongefäßen ausgestattet, deren Zahl niemals sechs Stück überschritt. In vielen Gräbern war jedoch bloß ein einziges Gefäß vorhanden [1]. Die Gefäße lagen meistens beim Schädel, manchmal bei den Füßen und ausnahmsweise, in einem Grabe der jüngsten Periode, zwischen den Knien des Skeletts (Taf. II. 1). Außer den Gefäßen fand man in den Gräbern auch Mettalbeigaben wie Gewandnadeln, Ringe, Ohrringe, Armbänder und Messer; auch Knochen- und Steingeräte (Taf. XXIV—XXVII) waren zu finden.

Die Tongefässe sind weder der Größe, noch der Erzeugungsart nach gleichartig. Sie wurden alle in der Hand ohne Hilfe der Töpferscheibe erzeugt. Neben großen, aus sehr sorgfältig ausgeschlammtem Lehm hart gebrannten Gefäßen (Taf. XI—XIV) findet man auch kleine, sehr ungeschickt geformte, schwach gebrannte oder sogar bloß getrocknete, überaus spröde Gefäßtypen (Taf. X). Bei der Unterscheidung der Hauptformen sieht man, daß die Leittypen in allen Ausführungsarten vorkommen u. zw. stets in den gleichen Zusammenstellungen ebenso in den älteren, wie in den jüngeren Perioden.

Sämtliche Gefäßtypen waren auf allen Gräberfeldern der Wysocko-Kultur ganz gleichartig. Deshalb werden bei der Tafelangabe nicht nur ausschließlich die Gefäße von Wysocko, sondern auch von anderen Fundorten stammende berücksichtigt. Zu den stets in den Grabinventaren vorkommende Gefäßen gehören vor allem schlanke Gefäße mit dem Bauche und ausladenden

[1] Das Inventarverzeichnis der Gräber Wysocko befindet sich am Ende der Abhandlung »Kultura wysocka«.

Kragen: die Tulpengefäße (Taf. XI), weiter Näpre in annähernd doppelkonischer Form, manchmal mit ausladendem Kragen (Taf. XIII. 1—29, XIV), ferner mit einem Henkel versehene Tassen (Taf. XIX.. XX., XXI. 1—22) und endlich Schüsseln (Taf. XII. 4, 5, 8, 9, 12—16, XVIII.), die manchmal mit einer oder mehreren Öffnungen in der Standfläche versehen sind (Taf. XII. 12, XVI. 21, 22).

Wie schon früher erwähnt wurde, hat eine genaue Beobachtung der ineinander greifenden Gräber es ermöglicht, vier chronologisch auf einanderfolgende Perioden festzustellen, denen eine eigenartige Keramik entspricht. Die am besten ausgearbeiteten und gebrannten, großen Gefäße wurden in den ältesten Gräbern gefunden, welche in Wysocko leider meistens ganz zerstört waren (Taf. XII. 1, 5, 7, 12). In der II. Periode behalten die Gefäße noch ihre großen Ausmasse, doch die Erzeugungsart verschlechtert sich, der Ton erhält einen starken Sandzusatz, wodurch die Gefäße ziemlich spröde werden (Taf. IX. 1, 2). In der III. Periode werden die Gefäße immer kleiner, schlechter und ungeschickter ausgeführt und schwächer gebrannt, erhalten einen noch größeren Sandzusatz, wodurch ihre Sprödigkeit steigt (Taf. IX. 3, 4, X. 1, 2, 4, 6). Diese Entartung der Form erreicht ihren Höhepunkt in der IV. Periode, wo die Gefäße überaus unförmig, schlecht gebrannt und so spröde werden, daß deren Ausgrabung mit großen Schwierigkeiten verbunden war und sogar in vielen Fällen sich überhaupt nicht durchführen liess. (Taf. IX. 5, X. 1, 7).

Die Tulpengefäße kamen stets in demselben Grabe nur in einem einzigen Exemplare vor. Jene der I. Periode erhielten sich meistens nur in Scherben, aus denen man nur ausnahmsweise die ursprüngliche Form rekonstruieren konnte (Taf. XII. 1). Sie sind groß und sehr sorgfältig ausgeführt, viele sind auf dem Kragen oder auf der Ausbauchung verziert. Das Ornament auf dem Kragen wird von kleinen, nebeneinander gelegenen Durchbohrungen gebildet, welche rings um das Gefäß laufen. Das Bauchornament ist auf zweierlei Art ausgeführt: entweder besteht es aus einem, mit den Fingern gekerbten Wulste, oder bildet es eine Reihe von Fingereindrücken, welche das Gefäß rings umlaufen. In der II. Periode behalten diese Gefäße ihre typischen Formen, doch die Ausführung verschlechtert sich und Verzierun-

gen kommen selten vor (Taf, XII. 3, 6). In der III. Periode werden die Tulpengefäße immer kleiner und unförmlicher, doch ihre Grundform läßt sich noch immer deutlich erkennen (Taf. XVI. 1—15, XVII. 13—20). Erst in der IV. Periode verlieren sie manchmal gänzlich ihre Grundform und oft kann man sie nur durch Vergleichung mit den anderen, aus demselselben Grabe stammenden Gefäßen erkennen (Taf. XVII. 11, 12, X. 1. c, 7. c). In den zwei letzten Perioden werden die Tulpengefäße nie verziert.

Die zweite typische Gefäßform bilden die doppelkonischen Gefäße, welche man manchmal in demselben Grabe auch in zwei Exemplaren fand. In den ersten zwei Perioden, in denen sie sich nur der Ausführungsart nach unterscheiden, kommen sie in mehreren Abarten vor. Manche weisen eine ausgesprochen doppelkonische Form auf, mit scharfen Bauchumbruch (Taf. XIII. 1—14), bei der herrschenden Tendenz den Oberteil zylindrisch auszubilden und den Bauchumbruch zu erniedrigen, was man hauptsächlich in der II. Periode bemerkt. Bei einer anderen Abart bleibt der Oberteil konisch geformt, während der Unterteil halbkugelig und der Mittelpunkt der Standfläche etwas hineingedrückt ist (Taf. XIII. 15, 24). Diese beiden Abarten werden manchmal auch mit einem ausladenden Kragen versehen. Viele doppelkonische Gefäße sind verziert. Ebenso wie auf den übrigen Gefäßen, besteht hier das Ornament ausschließlich aus geometrischen Motiven, wie Strichen, Zickzak- und Schräglinien, Punkten, usw., welche alle eingeritzt oder mit einem Stempel eingedrückt wurden (Taf. XIII—XXII). Ausnahmsweise kommt auf einem Gefäß aus Wysocko das Motiv zweier schematischer Vögel (Taf. XIII. 8) und auf einem aus Jasionów die mehrmals wiederholte Zeichnung eines Pferdes vor (Taf. XIII. 19). In der III. Periode werden die doppelkonischen Gefäße kleiner und ähneln kleinen Bechern, doch bis in die IV. Periode hinein kann man sie noch am charakteristischen Bauchumbruch erkennen (Taf. XV). Ornamente kommen manchmal noch auf dem Gefäßen der III. Periode, doch niemals auf denen der IV. Periode vor.

In den älteren Perioden befanden sich in mehreren Gräbern kleine Becher. In Grabe 93 fand man einen solchen Becher in der linken Hand des Skeletts. Außer den kleinen Bechern, welche nur als Nebengefäße vorkommen, sieht man schon in den älteren

Perioden größere Becher, welche die Stelle der doppelkonischen Gefäße einnehmen (Taf. XIII. 38). In den jüngeren Perioden, bei der herrschenden Tendenz zur Verkleinerung der Gefäßform und Verschlechterung der Erzeugungsart, nehmen eigentlich alle Gefäße die Form von kleinen Bechern an. Doch auf Grund gewisser charakteristischer Merkmale, wie Ausladen des Kragens, Bauchumbruch usw., kann man sie als jene Gefäße bezeichnen, deren degenerierte Formen sie darstellen, insofern diese Merkmale noch überhaupt unterscheidbar sind.

Zu den stets einzeln im Grabinventar vorkommenden Gefäßen gehören mit einem Henkel versehene Tassen verschiedener Größe und verschiedener Form. Zu den häufigsten Abarten der älteren Perioden gehören die Henkeltassen (Taf. XIX, 1, 4, 11), weiter halbkugelförmige Henkeltassen (Taf. XIX. 3, 6, 10, 13), dann solche mit halbkugeligem Unterteil und zylindrischem oder konischen Oberteil (Taf. XX. 1, 4, 11, 13, 15). Eine größere Gruppe bilden die Henkeltassen mit S-Profil (Taf. XX. 18, 19, 26, 33). Eine gewisse Anzahl Henkeltassen, die jedoch meist nicht aus Wysocko stammen, sind napfförmig und mit ausladendem Kragen versehen (Taf. XX. 30, 31, XIX. 18—21). Die beiden letztgenannten Abarten werden häufig verziert. Außerdem kommen noch vereinzelt anderer Henkeltassenformen vor (Taf. XIX. 16, 28, XXI. 12, XXII. 18). Unter den Henkeltassen der jüngeren Perioden kann man weiter dieselben Typen unterscheiden, welche jedoch jetzt dementsprechend schlechter und ungeschickter ausgeführt werden (Taf. XIX. 5, 9, 25, XXI. 3, 6, 15, 19).

Die Henkel sind fast immer rund geformt. Sie werden oben am Rande, den sie meistens überragen, unten gewöhnlich am Bauchumbruch, seltener an der Standfläche angesetzt. Eine Ausnahme bilden hier nur wenige Henkeltassen, deren Henkel oben etwas unter dem Rande angebracht sind. Bandförmige Henkel kommen sehr selten und dies nur in den älteren Perioden vor (Taf. XXI. 1, 5).

Zum Schluß bleiben noch die Schüsseln zu besprechen, welche auch zu den ständigen Grabgefäßen gehören und insbesondere in den jüngeren Perioden in demselben Grabe in zwei Exemplaren vorkommen, von denen gewöhnlich das kleinere mit einer Öffnung in der Standfläche versehen ist. Unter den Schüsseln der älteren Perioden kann man zwei Hauptformen unterscheiden. Die erste

Form bilden große, weitmündige, meistens dunkle Schüsseln mit flacher Standfläche und nach innen geneigtem Rande. (Taf. XII. 5, 16, XVI. 19, 23, 24). Zum zweiten Typus gehören hohe Schüsseln mit umbruchlosen Wänden, in deren flache Standfläche gewöhnlich eine oder mehrere Öffnungen gebohrt sind (Taf. XII. 9, 12, XVI. 17, 18). Außer diesen kommen vereinzelt halbkugelige Schüsseln (Taf. XII. 13, 15) und solche mit ausladendem Rande (Taf. XII. 8, 14) vor. In den jüngeren Perioden sind alle Schüsseln untereinander ähnlich, meist halbkugelförmig, doch bei einer großen Anzahl von ihnen kann man immer noch die früheren Leittypen und deren Mischformen nachweisen. (Taf. XVI. 31—33, XVIII).

Außer den beschriebenen, stets vorkommenden Grabgefäßen, fand man in den älteren Perioden, insbesondere in der I. Periode, auch vereinzelt andere keramische Erzeugnisse, denen man fast niemals mehr in den jüngeren Perioden begegnet. Hierher gehören Tonlöffel (Taf. XXII. 3, 15, XV. 25—29), bauchige Gefäße (Taf. XIII. 37, XVII. 10. a, XXI. 30), Zwillings- und Drillingsgefäße und andere Spezialgefäßformen (Taf. XXI. 24, 27, 29, XXII. 5, 6, 11, 13); ausserdem Tonklapper (Taf. XXII. 7, 10, 17), Vögel- und Pferdefiguren (Taf. XXI. 26, 28, XXII. 14, 18) usw.

Von den Metallbeigaben kommen die Rollennadeln, deren Drahtdurchschnitt rund und in manchen Fällen viereckig ist, am häufigsten vor (Taf. XXV. 1—7), in den älteren Gräbern werden sie aus Bronze, in den jüngeren hauptsächlich aus Eisen hergestellt (Taf. XXIV. 11, 12). Einen häufigen Typus stellen die Spiralscheiben-Kopfnadeln dar (Taf. XXIV. 24, 25, XXVII. 2, 24, 25), welche manchmal aus Eisen sind. Ausserdem trifft man auch andere Gewandnadeltypen (Taf. XXV. 8—18).

Als weitere Metallbeigaben kommen noch gedrehte, bronzene oder eiserne Ösenhalsringe vor, u. zw. mit glatten, runden (Taf. XXVI. 11) oder, dies bloß in der II. Periode, mit gehämmerten Enden (Taf. XXVI. 1). Manche von diesen sind ganz glatt (Taf. XXVIII. 23, 28). Ausserdem begegnet man vereinzelt auch anderen ähnlichen Halsringtypen (Taf. XXVI. 16, XVII. 11). Eine Ausnahme davon bildet der in Czechy gefundene hohle Halsring (Taf. XXVII. 19). Man fand auch Halsketten, die aus einer größeren Anzahl Ton-, Bronze- oder Glasperlen zusammengesetzt sind. (Taf. XXV. 50—56).

Die meisten Armbänder sind aus einem Bronze- oder Eisenstab verfertigt und haben ineinandergreifende Enden; nur zwei davon sind verziert (Taf. XXVII. 7, 14, 18, 21). Von anderen Typen trifft man runde, geschlossene Armbänder mit angebrachten Zierscheiben (Taf. XXVI. 2, 18), Spiralarmbänder (Taf. XXVI. 17) und verschiedene andere Formen (Taf. XXVI. 10, 21, 22). Den Armbändern sehr ähnlich und manchmal von diesen sogar nicht unterscheidbar, sind stets bronzene Haarhälter, unter denen man dieselben Typen wie unter den Armbändern findet (Taf. XXV. 27, 28, 43, 42, XXIV. 16).

Einen sehr oft vorkommenden Schmuck bilden die Ohrringe, welche meistens aus Bronze, seltener aus Eisen und ausnahmsweise aus Zinn hergestellt sind (Taf. XXV. 39). Die meisten sind aus Bronzedraht mit ineinandergreifenden Enden (Taf. XXV. 36, 37), seltener sind jene in Halbmondform (Taf. XXIV, 7). Auf den anderen Gräberfeldern der Wysocko-Kultur fand man sogenannte skythische Ohrringe mit knopfartigen Enden (Taf. XXV. 29, 30).

Zu den seltener vorkommenden Schmuckstücken gehören verschiedenartige Fingerringe (Taf. XXVI. 15), Zierscheiben aus Bronzeblech oder aus Spiraldraht (Taf. XXV. 19, 21, 49), Knöpfe, Anhänger, usw. (Taf. XXV. 46, 41, 40, 45. 47, XXIV. 8, 20).

Von den Werkzeugen sind hier die fast ausschliesslich eisernen Messer zu nennen (Taf. XXVII. 9, 10, 12). Man fand nur zwei Bronzemesser, u. zw. eines in Jasionów (Taf. XXVII. 8) und das andere in Poczapy (Taf. XXIV. 10). Weiter fand man Steinhämmer (Taf. XXVII. 20, 22, 27, 16), Schleifsteine (Taf. XXIV. 6, XXVI. 20), ein Rasiermesser aus Bronze (Taf. XXVI. 19).

Waffen findet man äusserst selten. Es sind meist dreikantige bronzene und eiserne Pfeilspitzen (Taf. XXIV. 3, 17. XXV. 31—33), manchmal sogar Silexpfeilspitzen, welche gewöhnliche neolitische Typen darstellen. Daß diese Pfeilspitzen noch zur Zeit der Wysocko-Kultur in Gebrauch waren, wird dadurch bezeugt, daß eine solche im Hüftenknochen eines in Wysocko ausgegrabenen Skeletts steckte. Ausserdem fand man in Wysocko eine Steinkeule (Taf. XXIV. 13).

Den Lahmen wurden ihre, aus Tierknochen hergestellten Krückengriffe (Taf. XXIV. 1, 2) und Stockgriffe (Taf. XXIV. 18) in das Grab mitgegeben.

Den Toten wurden in den Gefässen Speisen beigestellt und ausserdem ungesalzene, aus Getreide gebackene Kuchen (Taf. XXIV. 19), die gänzlich verharzt sind.

Das Bestehen einer einheimischen Bronzegießindustrie wird durch den Fund einer Gießform für Bronzeknöpfe (Taf. XXIV. 9) in Poczapy bewiesen.

Wie breits erwähnt wurde, kann man auf Grund der Beobachtung der über einander liegenden Gräber und deren Grabkeramik vier Perioden in der Benutzung des Gräberfeldes in Wysocko unterscheiden. Die am besten hergestellte und gebrannte Keramik der I. Periode fand man fast immer nur in Scherben samt den durcheinandergeworfenen Knochen in Gräbern, welche ausserdem ein unberührtes Skelett besassen, dem die Keramik aller drei jüngeren Perioden beilag. Hier hat man es also mit der ältesten Gräberschichte zu tun, welche durch die jüngeren Gräbern zerstört wurde. Weiter begegnet man wieder Gräbern mit der Keramik der II. Periode, welche durch Gräber der III. und IV. Periode vernichtet wurden. Endlich gibt es Gräber der III. Periode, welche durch solche der IV. Periode zerstört wurden und dies alles beweist die chronologische Folge der Gräber und der Entwicklung der Keramik, wie sie oben schon besprochen wurde (Taf. II.—VIII.).

Die Charakteristik der einzelnen Perioden kann folgendermassen durchgeführt werden: Die Gräber der I. Periode waren mit großen, gut ausgebrannten Gefässen und mit Bronzebeigaben reich ausgestattet. Die Zahl der Gefäße läßt sich wegen Zerstörung der Gräber nicht genau bestimmen. In der II. Periode sehen wir bedeutende Unterschiede in der Ausstattung der Gräber: Neben Gräbern mit 6 Gefässen gibt es andere mit bloß einem einzigen Gefäß. Die Metallbeigaben, die nicht allzureichlich vorkommen, sind alle aus Bronze hergestellt. Die Gräber der jüngeren Perioden schauen im Vergleich zu den Gräbern der älteren Perioden viel ärmer aus. Dies wird durch die Verkleinerung der Gefäße sowie durch die Seltenheit der Metallbeigaben, welche jetzt fast immer aus Eisen sind, verursacht. Es folgt nun ein größerer Ausgleich in der Ausstattung der einzelnen Gräber, in denen fast immer 5 Gefäße auftreten. In dieser Hinsicht gibt es keinen Unterschied zwischen den Gräbern der III. und IV. Periode, bei welchen der Unterschied nur in der Erzeugungsart der Gefäße besteht.

In allen Perioden findet man Doppelgräber; ihre reichere Ausstattung weist darauf hin, daß sie wahrscheinlich den Reicheren gehörten.

Ausser den Skelettgräbern hat man auf dem Gräberfeld von Wysocko auch Leichenbrandgräber gefunden. Ihre Zahl beträgt gegen 7 % der allgemeinen Gräberzahl und sie lagen an verschiedenen Stellen des Gräberfeldes.

Die Leichenbrandgräber waren zweierleiart u. zw. mit oder ohne Urne. Hier sei bemerkt, daß in den älteren Perioden beide Abarten vorkamen, während aus den jüngeren Perioden keine Urnengräber bekannt sind. In den Urnengräbern wurden die verbrannten Knochen sorfältig aufgelesen, manchmal sogar gewaschen und dann in eine Urne gelegt, welche bloß in einem einzigen Falle zugedeckt, sonst immer offen war. In den urnenlosen Gräbern wurden die verbrannten Knochen direkt in der Erde beigesetzt, manchmal scharrte man sie zusammen, weshalb sie stark mit Erde vermischt gefunden wurden. Beide Leichenbrand-Gräberformen enthalten Beigaben, im allgemeinen jedoch in kleinerer Anzahl als die Skelettgräber. In den Urnengräbern fand man mehr Keramik, während die urnenlosen Gräber gewöhnlich keine keramischen Beigaben enthielten, hingegen reicher mit anderen Beigaben ausgestattet waren. Die Urnen weisen mehrere Typen auf: doppelkonische, tulpenartige, schüsselförmige und in zwei Fällen (in Czechy und Wysocko) waren es große, bauchige, dunkle Urnen, die aus sehr sorgfältig und gut ausgeschlammtem Lehm erzeugt waren. Alle Urnenformen sind auf Tafel XXIII. angegeben. Andere, in den Leichenbrandgräbern gefundenen Gefäße und sonstige Beigaben waren den Beigaben der Skelettgräber gänzlich gleich (Taf. XXIII. 7—10).

Die chronologische Gleichzeitigkeit beider Bestattungsarten wird durch die Gleichartigkeit der Grabbeigaben, sowie durch die Lage und das Übereinandergreifen der Leichenbrand- und Skelettgräber auf dem Gräberfelde von Wysocko bewiesen (z. B. befand sich das Brandgrab 81 über dem Skelettgrab 93. Taf. III. 3., usw.).

Zum Schluß erwähnt der Referent, daß er derzeit die Gesamtauffassung der Wysocko-Kultur, deren Entstehung und Chronologie bearbeitet und die erhaltenen Ergebnisse in nächster Zeit veröffentlichen wird.

---

21. SZYJKOWSKI M.: **Polski udział w czeskiem odrodzeniu. III. Polonistyka Józefa Jungmanna.** ***(La part de la Pologne dans la renaissance tchèque. III. Les influences polonaises et l'oeuvre de Joseph Jungmann).*** Présenté dans la séance du 10 juin 1930.

L'activité de Joseph Jungmann, »le génie silencieux« qui a fixé les lois de la langue littéraire tchèque, est intimement liée à l'atmosphère de renaissance qu'avait créée la puissante individualité de Dobrowski. Il n'en est pas moins vrai que Jungmann a dépassé cette atmosphère au moment où il déploya la plus grande activité. S'il en était ainsi, ce n'est pas seulement et uniquement parce qu'il s'est opposé au »patriarche« en ce qui concerne la prosodie et la question des »manuscrits«, car sur ces deux questions, la postérité a donné raison à Dobrowski.

Jungmann dépasse la sphère d'activité de la première génération des »réveilleurs« tchèques et devient lui-même le centre autour duquel vient se grouper la génération suivante. S'il devient une étape sur le chemin de la renaissance nationale, c'est parce qu'il dispose de qualités qui faisaient défaut à Dobrowski. Quoiqu'il ne dispose pas de connaissances aussi étendues dans le domaine de la philologie slave, quoique ses horizons et sa curiosité scientifique ne soient pas aussi vastes que ceux de son ancien maître et professeur, quoiqu'il ne soit pas capable de porter un jugement aussi compétent sur la linguistique, — Jungmann se rend mieux et plus clairement compte du but pratique à poursuivre pour réveiller la conscience nationale. Il ne connaît ni les doutes, ni le scepticisme du maître, aussi est-il assuré d'être secondé dans son travail par les facteurs émotifs qui n'agissaient que faiblement au cours des recherches théoriques ausquelles se livrait »le patriarche«. Les tendances nationalistes sont bien plus marquées dans l'activité de Jungmann, aussi finit-il par émettre un jugement qui ne peut que faire du tort à la mémoire de Dobrowski qu'il appelle »ein slavisierender Deutsche«.

Quoiqu'il ne se soit pas écarté de la ligne linguistique tracée par la renaissance tchèque, sa sensibilité artistique est cependant bien plus affinée que celle de Dobrowski, voire même que celle de Puchmajer. Ce n'est que sur cette sensibilité que pouvaait s'appuyer la formation de la »belle« langue tchèque, formation

qu'avait inaugurée Puchmajer, mais que Jungmann a menée à bonne fin.

S'il put accomplir cette tâche, c'est qu'il puisait la force et l'espoir dans l'idée d'un rapprochement des peuples slaves. Pour Dobrowski ce rapprochement n'était qu'un rêve qu'il ne caressait qu'au moment de l'obnubilation de ses facultés mentales — par contre il était l'idée maîtresse de la vie de Jungmann, la vérité toujours vivante qui le guidait dans ses travaux de »réveilleur«.

De fait, cette idée panslaviste était orientée du côté de la Pologne et de la Russie. Jungmann apprit donc le russe et le polonais, comme il tâchait de comprendre la culture russe et polonaise, étant convaincu que sans cette connaissance on ne saurait être »un parfait Tchèque«. Il inculquait ces idées à son entourage et mettait lui-même cette doctrine assidûment en pratique. Il attirait l'attention sur les deux secteurs principaux du front slave, notamment sur la Russie et sur la Pologne. Ces deux pays étaient l'objet de ses préoccupations et cela pour différentes raisons. Comme son tempérament était bien plus ardent que celui du »patriarche« et comme il ne prenait pas le réveil tchèque pour une question académique, Jungmann ne dédaignait pas la politique.

Les rapports entre la Russie et la Pologne étaient le plus grand souci des panslavistes tchèques, aussi ne manquaient-ils pas d'intéresser le plus vivement Jungmann. Ce souci se manifeste très nettement dans sa correspondance avec le russophile Antoine Marek. Il était en effet la conséquence immédiate des luttes tragiques, entre Russes et Polonais qui remplirent la période des guerres napoléoniennes, l'époque du Duché de Varsovie, la campagne de Moscou et l'insurrection de 1830.

Nous trouvons dans les lettres de Jungmann beaucoup de renseignements, d'observations et d'impressions en rapport avec ces événements. L'auteur les réunit dans le premier chapitre de la III-e partie de l'étude ici résumée. Ce sont des récits plein de vie qui intéressent aussi bien l'historien de cette époque, que le chercheur qui étudie les rapports entre Tchèques et Polonais dans le courant du XIX-e siècle. Jungmann s'appuie sur des renseignements oraux ou écrits, mais il tient compte également des observations qu'il put faire au moment où les armées russes poursuivant Napoléon après la débâcle de la Bérézina, passaient par

la Bohème. Il cite encore des renseignements plus ou moins exacts sur l'insurrection de 1830. Ce sont parfois des rumeurs très caractéristiques, puis des réflexions que lui suggérait le flot des émigrants polonais traversant la Bohème après la défaite.

Durant les longues années pendant lesquelles se déroulent ces événements, l'attitude de Jungmann das le conflit russo-polonais est d'abord hésitante, pour devenir de plus en plus favorable aux Russes dans la suite. Il ne manque pourtant jamais de faire une »restrictio mentalis« caractéristique qui reflète un sentiment de pitié pour »le malheureux peuple polonais«, victime d'une idée plus haute, qui souffre pour l'unification des Slaves sous le sceptre de la puissante Russie. Cette union était le point culminant du programme panslaviste de Jungmann et de ses adeptes. Il a été proclamé dans différentes déclarations très significatives, que l'auteur a soin de tirer de sa correspondance et qu'il tâche d'expliquer et d'éclaircir en tenant compte des conditions historiques.

L'opinion de Jungmann et de Marek sur la partie des »Dziady« composée à Dresde, est la preuve qu'une explication pareille est nécesaire pour comprendre certains phénomènes littéraires. L'opinion en question est l'écho des événements de 1830; elle condamne sévèrement les tendances hostiles à la Russie qui se manifestent dans le poème, quoique Jungmann sache apprécier la valeur artistique des »Dziady«.

Nous voyons se faire jour dans cette correspondance, un point de vue très caractéristique à propos des Dziady. En effet, la littérature doit réveiller et propager le patriotisme de l'avis de Marek, mais l'amour de la patrie n'est pas appelé à enflammer la littérature, comme c'est précisément le cas dans ce poème.

Cette inversion de termes (les paroles d'abord, puis l'action qui en est la conséquence) est très instructive pour juger de la différence des principes dont partent les deux littératures. La littérature polonaise respire un patriotisme qui se traduit par différents actes. Ceux-ci, la gloire dont ils sont couronnés, l'héroïsme la défaite, la tragédie du désespoir, l'espoir et la foi dans le succès des actes futurs — voilà les sujets dont elle s'occupe.

Les réveilleurs tchèques de la trempe de Jungmann ne pouvaient guère approuver une littérature où l'action est la cause tandis que la poésie correspond à l'effet. Et vraiment on ne sau-

rait s'en étonner. Ils ne trouvent effetivement pas d'»actes« dans le domaine de leur expérience. La littérature qu'ils fondent doît d'abord créer les conditions nécessaires qui permettront aux actes de se manifester, aussi devra-t-elle réveiller en premier lieu les »endormis«. Sous la couche de limon apportée par les influences étrangères, elle cherche à découvrir les pierres angulaires sur lesquelles s'appuiera la conscience nationale qui réclame la reconstitution de la langue tchèque ainsi que la reconstruction du passé historique. Le rapport: action — poésie, et l'ordre dans lequel se suivent ces deux termes, doivent donc être intervertis. Or comme la Russie protégeant les Slaves était une des idées-forces du système, une littérature »enflammée d'ardeur patriotique«, hostile à ce pays, devait évidemment être réprouvée. Si l'on ne perd pas de vue les tendances qui animaient les réveilleurs, on ne tarde pas à s'apercevoir que cette opinion était la seule possible dans les conditions données.

Après avoir établi d'après sa correspondance, le point de vue de Jungmann en ce qui concerne la question polonaise, l'auteur réunit dans le second chapitre les mentions sur la culture polonaise qu'il a également trouvées dans les lettres du »réveilleur«. Voici l'énumération des sujets auxquels s'intéresse principalement Jungmann: le Dictionnaire de Linde, l'orthographe, la prosodie, le »sanscrit« de Majewski, la »Prawda ruska« de Rakowiecki, le projet de Linde consistant à etudier les littératures slaves, les »Chants historiques« de Niemcewicz, enfin les proverbes. L'auteur s'occupe également dans ce chapitre de la part que devaient prendre des Polonais à la préparation d'un ouvrage collectif projeté par Jungmann, qu'il avait appelé »Petite Encyclopédie des Sciences«, ainsi que de leur collaboration à la Logique de Marek dont la composition avait des rapports avec ce projet. Il s'appuie sur la correspondance mentionée pour recueillir les échos du séjour du boursier polonais A. F. Kucharski et pour réunir les faits concernant les relations que Jungmann avait avec lui. Il nous entretient des passages consacrés aux belles-lettres et reproduit une lettre que Jungmann à écrite en polonais.

Le Dictionnaire de Linde est appelé à jouer un rôle très important dans la renaissance tchèque, de sorte qu'il encourage Jungmann à l'imiter, en composant le sien. Les discussions auxquelles il se livre a ce propos pendant des années dans ses let-

tres, jettent un flot de lumière sur les origines, la disposition et le contenu du dictionnaire tchèque.

Les travaux que réclamait la publication du Dictionnaire font concevoir le projet de composer une grammaire tchèque s'inspirant de la grammaire polonaise de Kopczyński. Ils suggèrent également l'idée d'unir plus étroitement les Slaves de culture latine par le fait de leur faire adopter une orthographe commune. Les travaux en question sont enfin en rapport avec la prosodie tchèque. La question de l'orthographe commune, comme celle concernant la prosodie, étaient l'une et l'autre vivement discutées dans le camp des »réveilleurs«. Le problème de l'orthographe comprend également la langue polonaise, aussi voit-on les réveilleurs en appeler à l'autorité de Linde. On trouve enfin dans la correspondance de Jungmann une série de notes polonaises très intérresantes, en rapport avec la prosodie.

Jungmann commence à s'intéresser vivement à cette époque aux études de Valentin Skorochod Majewski. Cet intérêt s'explique par la supposition qu'il existe un rapport historique et génétique entre la métrique qu'il voulait imposer à la poésie slave et la prosodie indoue. Ce fut précisément l'étude de Majewski qui suggéra à Jungmann l'idée que le sanscrit était l'ancêtre commun des langues slaves. L'étude en question avait fait une impression profonde sur le groupe qui se réunissait autour de Jungmann et de Hanka, parce qu'en évoquant une parenté aussi respectable, elle flattait les adeptes de l'idéologie panslaviste. Subissant l'influence du livre de Majewski, Antoine Jungmann, le frère de Joseph, commença à étudier la métrique indoue et composa sur ce sujet une dissertation qui parut dans la revue intitulée »Krok«. On trouve également dans le Dictionnaire de Jungmann des traces de la lecture de Majewski.

La »Prawda ruska« de Rakowiecki a produit une tout aussi forte impression sur Jungmann et ses compagnons. Celui-ci tirait également profit de cet ouvrage polonais pour composer son dictionnaire. Aussi bien Jungmann que Palacky et Hanka, manifestaient un vif intérêt pour le projet de Linde qui se proposait de publier une série d'ouvrages sur les différentes littératures slaves, aussi fit-on venir le manuel russe de Grecz que Linde avait recommandé comme modèle. Le projet de publier un manuel de la littérature tchèque a laissé une trace durable sous la

forme d'un article de Hanka, intitulé: »Un coup d'oeil sur l'état actuel de la littérature tchèque« qu'il publia dans la »Gazeta Literacka«,

La part réservée aux Polonais était très respectable dans les travaux en rapport avec la »Petite Encyclopédie«, qu'avait entrepris les personnes groupées autour de Jungmann. A défaut d'une terminologie scientifique tchèque, on résolut de tirer parti de différents ouvrages polonais, aussi se procura-t-on des manuels polonais de zoologie, de chimie, de physiologie, de géologie et de logique (Il s'agissait notamment des ouvrages de J. Śniadecki, Jundziłł, Staszic, Jarośki et Szaniawski). La Logique de Marek était le résultat de ces travaux. Elle contient les principes fondamentaux d'une terminologie philosophique tchèque qui s'inspire de la terminologie polonaise que Jungmann avait longuement discutée et enfin recommandée dans ses lettres. L'auteur s'occupe plus longuement de l'influence exercée par la terminologie polonaise, puis il énumère les polonismes dans la Logique de Marek. Quoiqu'on ait oublié leur origine, plus d'un de ces polonismes a été définitivement adopté, de sorte qu'on s'en sert encore aujourd'hui (»logika«, »umnice«, »rozum«, »um«, »věda«, «záměr«, »pomysl«, »jestota« et d'autres).

Un autre travail collectif projeté par Jungman était intimement lié aux »Chants historiques« de Niemcewicz, aussi ne manque-t-il pas d'éveiller notre intérêt. Les chants historiques étaient connus à Prague grâce à Bandtke, cependant, bien avant déjà, le Dictionnaire de Linde avait attiré l'attention sur certaines poésies de Niemcewicz. Un exemplaire illustré des »Chants« qui contenait également la musique, donna l'occasion aux compagnons de Jungmann d'envisager la possibilité d'une publication analogue composée en tchèque. Ce projet fut d'autant mieux accueilli qu'il servait admirablement la cause des réveilleurs. L'auteur s'occupe dans la suite de la façon dont ce projet fut mis en pratique ainsi que des résultats qu'il donna.

En attendant, il nous entretient dans ce chapitre de la connaissance de la langue polonaise que Jungmann avait acquise. Il reproduit les citations, les locutions et surtout les proverbes polonais que l'écrivain tchèque emploie dans sa correspondance et cite *in extenso* une lettre polonaise qu'il écrivit en 1828 à Vincent Wrześniowski. Jungmann entretenait toute sa vie des rap-

port avec la Pologne. Il a même songé en 1818 à accepter une place d'aumônier dans un lycée de Lwów. Il était en relation avec les Polonais qui venaient à Prague et entourait Kucharski d'une protection particulière. Il était en correspondance avec des Polonais et ceux-ci lui envoyaient des lettres dont deux, celles de Louis Plater, sénateur et castellan du Royaume de Pologne, furent retrouvées par l'auteur dans les collections du Č. M. (elles datent de 1829). On ne trouve que rarement des mentions sur la »belle« littérature polonaise dans la correspondance de Jungmann; elles y sont cependant plus fréquentes que dans les lettres de Dobrowski et se rapportent aux »Chants historiques« de Niemcewicz, à la III-e partie des »Dziady« ainsi qu'à »Malwina« de la princesse Czartoryska. Bandtke avait signalé »Malwina« à Dobrowski, celui-ci a transmis ces renseignements à Jungmann, qui les envoya sans retard à son ami Marek, en séjour dans les environs du »Czeski Raj« (»Paradis tchèque«), situé à proximité de Turnov. Nous sommes ici en présence d'un curieux exemple qui nous apprend comment on se transmettait des renseignemts concernant la Pologne à cette époque. Des communications de ce genre réclamaient une collaboration étroite de tous le membres du groupe des »réveilleurs« tchèques«.

L'auteur analyse minutieusement la correspondance de Jungmann et fait observer que celui-ci s'intéressait à de nombreuses questions en rapport avec la Pologne. Il nous entretient ensuite d'une série de travaux littéraires ou scientifiques projetés par Jungmann et par ses collaborateurs les plus proches, puis il s'occupe dans le chapitre suivant des répercussions que la Pologne a laissées dans ses écrits.

Parmi ces répercussions, il faut noter en premier lieu le carnet qu'on trouve dans les collections du Č. M. Jungmann y a inscrit entre 1800 et 1810 les titres des ouvrages qu'il avait lu, ainsi que des extraits de ses lectures. Parmi les extraits français, allemands, anglais, grecs et italiens, nous trouvons également des extraits en polonais. Tous ils sont en vers.

Jungmann a noté d'abord le texte fortement altéré d'un »chant« qui est un mélange d'une chanson »galicienne« qu'on trouve dans le recueil de Venceslas d'Olesko (1833) avec la VII-e idylle de Karpiński, intitulée »Coridon« qui a également subi une déformations. Une combinaison pareille, puis l'analyse des déformations

nous permettent de conclure que le texte noté par Jungmann ne peut s'appuyer que sur la tradition orale, respectivement sur une copie manuscrite qu'une personne d'origine non polonaise avait faite d'après une chanson »populaire« chantée en Galicie, province qui partageait le sort de la Bohême sous le sceptre des Habsbourgs. Nous savions depuis longtemps par l'éditeur qui a publié le recueil de Zaleski que les poésies de Karpiński et de Kniaźnin étaient répandues dans le peuple et que bien des années plus tard elles furent réimprimées d'après cette version populaire. Toutefois, nous n'apprenons que par les recherches ici résumées qu'elles ont été portées dans l'Ouest, probablement par les troupes autrichiennes qui changeaient de garnison. [Nous connaissons d'autres exemples analogues qui confirment cette supposition (Hanka, Kollar, Masaryk)]. En qualité d'auteurs favoris de Puchmajer, le chef spirituel des poètes »néo-tchèques«, Karpiński et Kniaźnin furent rangés dans ce groupe. Karpiński figure peut-être dans le carnet de Jungmann, parce qu'il était connu dans ce milieu. Quoiqu'il en soit, cette poésie n'a pas été copiée d'après les oeuvres de Karpiński, mais bien d'après la »transcription populaire« connue en Galicie.

Les autres poésies polonaises qu'on trouve dans le carnet, sont toutes du même genre. On y voit sept chansons cracoviennes dont le texte a également subi des altérations, puis une poésie élégiaque. Celle-ci rappelle les soupirs nocturnes de Young, mais elle est doublée d'érotisme. Elle a été empruntée à la tradition populaire où elle s'était réfugiée après avoir longtemps vécu dans la poésie lyrique de l'époque de Stanislas-Auguste, tout comme l'idylle »naïve«. D'après la bibliographie du folklore polonais comme d'après Zaleski, ce chant était connu en Galicie et à Cracovie. Cependant le jeune écrivain tchèque est de trente ans en avance sur l'auteur polonais.

On s'aperçoit par ce qui précède, que Jungmann s'intéressait surtout aux motifs populaires de la poésie polonaise et que son attention se portait en premier lieu sur la Galicie qui était la province polonaise la plus proche au point de vue topographique. Au début de son activité, il subit déjà l'influence de la mode consistant à recueillir des chants »slaves«, autrement dit polonais, parmi lesquels il donne la préférence au lyrisme »tendre« de l'époque de Stanislas-Auguste. Il ne s'écarte pas à cet égard de

Puchmajer, le chef de l'école, qui en faisait autant dans ses »Recueils« (»Zebrania«).

Ce genre de poésie n'a cependant pas été le seul auquel il se fût intéressé. Parmi les autres notes manuscrites, nous trouvons la suivante: »Domherr Woronicz las den 2. Gesang seiner Lechias in der Geselschaft«. Jungmann a copié cette note d'après l'»Allgemeine Litteratur-Zeitung« paraissant« à Halle, revue à laquelle avait collaboré Dobrowski. L'»Intelligenzblatt«, un supplément de cette revue, avait donné en 1807 un compte rendu assez détaillé d'une séance de la Société des Amis des Sciences à Varsovie qu'avait ouverte Albertrandi. Staszic y avait présenté un mémoire sur la géologie, tandis que Woronicz avait lu un poème »dem er in einer ihm gewohnten blühenden Sprache einige treffende Bermerkungen über den Nationalcharakter vorausschickte«. Cette remarque a surtout éveillé l'intérêt de Jungmann. Il devait se manifester dans la suite par le projet de créer une collection de chants nationaux tchèques à l'instar de ceux de Niemcewicz, dont l'activité était étroitement liée, comme on sait, au programme de la Sociéte des Amis des Sciences ainsi qu'au »Pieśnioksięg« de Woronicz.

Après nous avoir entretenu de ces quasi-prolégomènes jusqu'ici inconnus, qui ont initié Jungmann à la littérature polonaise, l'auteur s'occupe du rôle qu'il a joué comme poète. Jungmann a composé de petites poésies dont les premières ont paru dans les »Recueils« publiés par Puchmajer, puis il a traduit »Atala« et le »Paradis perdu«. Ces traductions lui ont assuré une place honorable dans la littérature de son pays, même avant qu'il eût commencé ses travaux sur le Dictionnaire qui devaient durer des années. Jungmann a donné ainsi deux modèles dont pouvait s'inspirer la langue tchèque, deux types de poésie et de prose, enfin il s'est fait l'écho de deux époques différentes dans la littérature européenne.

Sans quitter le sujet dont il traite, l'auteur entreprend une analyse minutieuse et détaillée de ces deux traductions, analyse dont il résulte que Jungmann avait acquis la connaissance de la langue polonaise et qu'il avait beaucoup lu en polonais. Le »réveilleur« tchèque emploie à dessein des mots empruntés à d'autres langues slaves. Il le fait d'abord pour rendre sa propre langue plus vivante et pour lui donner de la force, puis pour faciliter

le rapprochement des peuples slaves par le fait de créer une langue littéraire commune. L'auteur découvre dans la traduction d'»Atala« une série de mots dont la prononciation rappelle le polonais. Il se sert du vieux dictionnaire de Thama paru en 1805 qui ne les connaît pas encore, puis du dictionnaire de Jungmann qui les emploie le premier, pour établir leur provenance polonaise. Certains mots, empruntés au polonais par Jungmann et employés par lui en tchèque, sont encore aujourd'hui en usage. Il suffit de rappeler le mot »przyroda« qui a subit une évolution intéressante avant d'être employé comme en polonais pour désigner la nature.

Les polonismes sont infiniment plus nombreux dans la traduction du »Paradis perdu« de Milton. S'il en est ainsi, c'est parce que, en faisant ce travail aussi long que difficile, Jungmann s'est appuyé sur la traduction polonaise d'Hyacinthe Przybylski qui avait paru en 1791. On dirait qu'à cet égard il a suivi les conseils de Puchmajer qui recommandait aux traducteurs tchèques de profiter des excellentes traductions polonaises. C'est de la traduction polonaise et non de la version russe, comme le prétendent plutôt vaguement du reste les savants tchèques, que Jungmann a tiré une quantité d'expressions et une foule de locutions. C'est d'après le texte polonais qu'il a fait une traduction littérale des avant-propos en prose qui précèdent chacun des 12 livres de l'épopée et c'est en s'appuyant sur ce texte qu'il a apporté des changements et qu'il a abrégé certains passages. Il commettait parfois à cette occasion des erreurs caractéristiques, qui s'expliquent par la prononciation identique de mots tchèques et polonais dont le sens est complètement différent.

L'analyse minutieuse des deux traductions se propose de mettre en lumière les rapports étroits qui relient l'oeuvre fondamentale tchèque au texte polonais, rapports qui s'étendent aussi bien au contenu qu'à la forme. Les résultats de cet examen permettent à l'auteur de conclure que la traduction de Jungmann est en rapport avec la sphère d'activité de Puchmajer et qu'il faut lui assigner une place à côté des travaux sur la traduction du »Temple de Vénus à Cnide« que cet auteur avait faite précédemment, en s'inspirant de la paraphrase de Szymanowski. Ces deux ouvrages d'une si grande importance, qui paraissent au début de la renaissance de la poésie tchèque, s'inspirent des principes po-

lonophiles du programme qu'avait formulé Puchmajer. En donnant une traduction du »Paradis perdu«, Jungmann continue à leur être fidèle, quoiqu'il n'insiste jamais sur ces principes qu'il confond dans son programme de rêveries panslavistes.

Les traductions d'»Atala« et du »Paradis perdu«, qui ont inauguré l'activité de Puchmajer, contiennent *in nuce* à peu près tout les principes qu'il devait appliquer et toutes les directives qu'il devait suivre à l'avenir. Les deux poèmes ont été refondus pour servir la langue tchèque et c'est le »réveilleur«, l'élève de Dobrowski, le collaborateur de Puchmajer, qui a accompli cette oeuvre; or, c'est dans ces attributs qu'il faut chercher toute la valeur idéal et tout le contenu formel des travaux de Puchmajer, traducteur, poète, théoricien, maître et éducateur de son peuple.

L'individualité de Jungmann, considéré comme poète, se reflète presque entièrement dans la traduction du »Paradis perdu«. La qualité et la quantité de ses autres oeuvres poétiques sont plutôt modestes. L'auteur mentionne deux de ces poésies de Jungmann, soit »Oldřich a Boženna« (elle passe pour la meilleure qu'ait composée le traducteur du »Paradis«), puis »Zuzanna«. S'il en parle, c'est pour la raison qu'il est permis d'y apercevoir une tentative de composer des »chants historiques tchèques«. Ces essais sont la preuve que les efforts tentés par les Tchèques et les Polonais poursuivaient le même but; ils nous permettent de comprendre de plus, pourquoi Jungmann s'intéressait si vivement au projet de Woronicz et comment, plus tard, sous l'influence de Niemcewicz, il eut l'idée d'imiter les »Chants historiques« de ce poète.

Bien plus importantes sont les traductions d'oeuvres poétiques. Il nous faut signaler d'abord la traduction de la »Lettre d'Héloïse à Abélard« de Pope, parce qu'elle révèle l'influence de la versification polonaise et qu'il y est question dans une note au début, du vers polonais à 13 pieds. L'auteur a soin d'étudier ce groupe de petites traductions où il découvre d'assez nombreux polonismes.

Il passe ensuite au groupe très important d'ouvrages où Jungmann tâche de réformer la langue littéraire et s'efforce d'en fixer les lois. Il réussit à trouver dans ces ouvrages une des mentions les plus anciennes sur Kochanowski que fait la littérature tchèque récente. Il s'agit notamment des »Szachy« (»Les échecs«) dont

parle en 1806 un article du »Hlasatel«. L'article en question sur les Echecs s'inspire de »Lettres« anonymes sur la Pologne, dont on n'est pas parvenu jusqu'à présent à connaître la provenance.

L'auteur réunit ensuite toutes les mentions et toutes les citations tirées de sources polonaises ou concernant la Pologne, qu'on trouve dans les articles de Jungmann destinés à la presse. Il s'occupe entre autres de l'article où il est question de la conférence bien connue sur la littérature tchèque, que l'évêque Kossakowski avait faite à la Societé des Amis de la Science à Varsovie (1814), et nous entretient de la répercussion qu'avait eue la dissertation de Majewski sur les »manuscrits«, que celui-ci avait publiée dans le »Pamiętnik Warszawski« (1820). Il s'intéresse surtout à l'article de Jungmann »Sur la langue tchèque« (1828) qui tient compte dans une large messure de l'opinion que Górnicki a exprimée dans le »Dworzanin« (»L'homme de cour«).

Tout un chapitre est consacré aux ouvrages scientifiques fondamentaux de Jungmann, soit à »L'histoire de la littérature« et au »Dictionnaire«.

La »Slovesnost«, soit la première chrestomathie tchèque à l'usage des écoles, a une grande importance pour l'histoire de la renaissance tchèque. La terminologie de cet ouvrage a tiré profit à dessein des ressources lexicologique des autres langues slaves, y compris le polonais, aussi l'auteur s'en occupe-t-il dans les détails. La »sielanka« à côté de l'ancienne »skotopaska«, la »pasterka« à la mode à l'époque de Stanislas-Auguste, enfin la »duma« empruntée à Niemcewicz et une citation tirée de l'élégie sur Etienne Potocki, ont été importées directement de Pologne. On trouve un série d'emprunts analogues dans les »Me spěvy« de Šafařík où les polonismes fourmillent. En ce qui concerne les fables, l'auteur trouve quatre fables de Puchmajer qui sont autant de refontes d'après Kniaźnin et d'après Krasicki. La »Slovsenost« de Jungmann est issue de la même atmosphère et procède d'idées analogues à celles qui on présidé à la composition de la »Logique« de Marek, aussi commence-t-elle par la logique pour fixer les principes sur lesquels doit s'appuyer le style. Ici encore la terminologie polonaise a rendu d'éminents services à Jungmann.

»L'histoire de la littérature« s'appuie sur une série d'ouvrages allemands, mais elle tient compte également de la littérature de Bentkowski. Dans la deuxième édition de la »Slovesnost« qui

parut remaniée 25 ans plus tard, on voit déjà citée l'opinion de Mickiewicz sur la renaissance tchèque, d'après les cours faits à Paris. Elle mentionne les chansons cracoviennes (»krakowiak«) et cite 37 proverbes polonais empruntés surtout au recueil de Čelakovský. Une analyse minutieuse a fourni la preuve que celui-ci les avait tirés à son tour du »Thesaurus« de Knapski ainsi que des »Przysłowia mów potocznych (»Les proverbes employés dans le langage courant«) d'A. M. Fredro. A côté de proverbes, on trouve également des paraboles dans la seconde édition la »Slovesnost«. Nous y lisons entre autre le commencement d'un passage tiré des »Livres du pèlerinage polonais«, dans lequel Mickiewicz compare le mérite à la poudre. La partie suivante de cette comparaison a été confisquée par la censure. Jungmann a encore ajouté à cette édition un passage extrait de la description d'un voyage de K. W. Zap en Galicie, où celui-ci avait passé huit ans en qualité de fonctionnaire de la régie autrichienne des tabacs. Zap envoyait régulièrement des articles sur la Pologne aux revues tchèques. Un autre Tchèque, J. F. Koubek, ensuite professeur de littérature polonaise à l'Université de Prague, séjournait dans l'Est de la Galicie (surtout à Lwów) à peu près à la même époque que Zap. Comme celui-ci, il faisait des articles sur la Pologne pour les périodiques tchèques et traduisait de plus des poésies polonaises, entre autres les élégies (»dumy«) de Niemcewicz. Jungmann a donné dans la deuxième édition de la »Slovenost« la traduction de l'»Elégie sur Etienne Potocki« à côté d'une poésie d'Odyniec.

Il existe également une seconde édition augmentée de l'»Histoire de la littérature« (1849) qui parut après la mort de Jungmann. La circonstance que Linde, ou plutôt son projet de publier des ouvrages sur les littératures slaves, ont été la cause indirecte des changements apportés dans le plan de cette édition mérite surtout d'éveiller notre intérêt. Suivant les conseils de Linde, Jungmann avait fait venir le manuel de Grecz et s'inspirant de la disposition des matières dans cet ouvrage, il publia la seconde édition de son »Histoire de la littérature«, qui a certainement été remaniée sous l'influence du lexicographe polonais.

C'est surtout dans le »Dictionnaire«, l'ouvrage auquel il a travaillé toute sa vie, que les influences polonaises se sont manifestées avec le plus de force. L'auteur attire l'attention sur les

affinités entre les deux dictionnaires et insiste sur l'influence de Linde qui se traduit non seulement dans le plan de l'ouvrage de Jungmann, mais aussi dans la partie lexicologique. Pour appuyer sa thèse d'un exemple, il compare dans les deux ouvrages les passages consacrés au mot »wolny«. On ne tarde pas à s'apercevoir que le passage tchèque est à peu près une copie abrégée du passage correspondant dans Linde. L'auteur se borne à quelques réflexions générales et se contente de citer cet exemple. Il abandonne aux philologues la tâche d'entreprendre des recherches lexicographiques détaillées sur ce sujet, recherches qui devront comprendre l'étude comparée des deux dictionnaires. Elles nous ferons certainement connaître dans les détails le rôle important que l'ouvrage de Linde a joué dans la codification de la langue tchèque. Il importerait surtout de réunir les mots empruntés par Jungmann au polonais, qui sont devenu une partie intégrante de la littérature tchèque en voie de formation et qui ont conservé jusqu'à présent leur fraîcheur primitive. Les derniers articles linguistiques de Jungmann sont la preuve que le Dictionnaire de Linde a été jusqu'à la fin de ses jours la source principale dans laquelle il puisait des renseignement philologiques. L'analyse de ces articles clôt cette partie de l'étude ici résumée.

La IV-e partie, plus ample que les précédentes, traitera de Venceslas Hanka (»Autour de la personne de Venceslas Hanka«). Elle clora le premier volume des recherches que l'auteur à entreprises pour mettre en lumière et pour analyser la part de la Pologne dans la renaissance tchèque.

---

22. SZYSZKO-BOHUSZ: **Wawel średniowieczny.** ***(Le château du Wawel au moyen âge).*** Présenté dans la séance du 1 mai 1930.

La communication ici résumée traite des constructions plus anciennes du Wawel, sans cependant s'occuper de la cathédrale gothique. Elle complète ainsi les travaux précédents de l'auteur sur les découvertes concernant l'architecture antérieure au gothique (rotonde de saint Félix et de saint Adaucte, cathédrale romane) et rectifie plus d'une opinion admise jusqu'ici sur l'histoire de la colline du Wawel à l'époque du roman et du gothique. L'auteur s'appuie sur les résultats des fouilles et sur l'examen

minutieux des murs, auquel il s'est livré dans le courant des dernières années à l'occasion de la restauration du château. Dans son ouvrage intitulé »Wawel«, M. Stanislas Tomkowicz avait supposé que jusqu'à l'époque de Ladislas dit Łokietek et de Casimir le Grand, les édifices ne servant pas à l'exercice du culte étaient construits avec du bois et que seules certaines substructions étaient en pierre. Cette opinion ne tarda pas à se répandre, de sorte qu'elle fut généralement admise. Les trouvailles les plus récentes, que l'auteur put faire au-dessus du sol ainsi que dans celui-ci, ne confirment cependant pas l'hypothèse mentionnée. Au contraire, elles fournissent la preuve qu'au XII-e et au XIII-e siècle le Wawel était un petit château fort roman en maçonnerie, qui s'élévait dans la partie est de la colline. Entouré d'un haut rempart, il était décoré au milieu d'une belle tour romane carrée, dont une encoignure a conservé sa hateur primitive de 18 m. 70 cm. au-dessus de l'ancien niveau de la colline. Ce petit château fort est devenu le centre autour duquel se sont groupées dans la suite les parties plus récentes du Wawel. Agrandi au XIV-e et XV-e siècle par de nouvelles constructions, il prit les dimensions imposantes du château gothique des Jagellons qui fut tronsformé dans la suite en palais de style renaissance. L'auteur de la communication ici résumée a joint à son étude une série de planches qui permettent de juger des changements que subirent successivement les projections horizontales du château. Elles donnent beaucoup de détails jusqu'ici inconnu et jettent une lumière nouvelle sur l'histoire du Wawel à l'époque romane et gothique, ainsi que sur la disposition des parties habitées et des fortifications, telles qu'elles étaient dans le passé.

---

23. WILHELM A.: ΔΑΙΤΩΝΔΑΣ. Présenté dans la séance du 10 juin 1930.

Der Beschluss der Boioter IG VII 2408 aus Theben, von U. Köhler Hermes XXIV 636 dem Jahre 364/3 v. Chr. zugewiesen (vgl. nun auch IG XII 9, 7), nennt Z. 12 ff. sieben Boiotarchen, deren letzter nach Lollings und Dittenbergers Lesung den Namen Αἰτώνδας führt. In gleicher Eigenschaft ist derselbe Mann in einem anderen, nur durch Pocockes Abschrift bekannten Beschlusse der Thebaner IG VII 2407, Sylloge [3] 175 genannt, den Köhler

S. 639, ohne die Möglichkeit auszuschliessen, dass beide Beschlüsse jünger sind als das Jahr der Schlacht bei Mantineia, in das Jahr 366 oder 365, Dittenberger in eines der nächsten Jahre nach 364/3 setzte. Sonst ist der Name Αἰτώνδας, von F. Bechtel HPN S. 30 unter die Männernamen auf — αίτης und — αιτος, zu αἴνυμαι, gestellt, von A. Maiuri, Rendiconti della R. Accademia dei Lincei, serie quinta, XIX p. 336 mit dem keineswegs gesicherten Namen Αἰτίων IG VII 3055 Z. 35 zu dem kretischen Αἰτιμεία GDI 5119 in Beziehung gebracht, nicht bezeugt. Auch in dem Beschlusse IG VII 2408 scheint mir seine Lesung nicht gesichert. Der Stein zeigt nach Dittenbergers Abdruck, dem Lollings Abschrift und Abklatsch zugrunde liegt, und nach einem Abklatsch, den ich selbst vor Jahren in Theben nahm, in Z. 12 ff.:

Σ⁝ΒΟΙΩΤΑΡΧΙΟΝΤΩΝ
ΙΣΩΠΟΔΩΡΟΜΑΛΗΚΙ
ΔΑΟΔΙΟΓΙΤ ΝΟΣΜΙΞΙ
ΑΟΑΜΙΝΑ ΙΟΙΠΠΙΑΟ
ΑΙΤΩΝΔΑ◡

Die bisherige Lesung:

-ς . βοιωταρχιόντων
Ἀσωποδώρω Μαληκί-
δαο Διογίτ[ο]νος Μιξί-
αο Ἀμινάδαο Ἱππίαο
Αἰτώνδαο

berücksichtigt nicht, dass in den beiden letzten Zeilen, die einzurücken ein Grund nicht vorlag, vor den ersten erhaltenen noch für je einen anderen Buchstaben Raum bleibt. Ich ergänze daher statt Μιξίαο : Μιξί[λ]αο — noch in der Siegerliste IG VII 417 Z. 26 begegnet ein Ξένων Μει[ξ]ιλάου Θηβαῖ[ος] — und statt Αἰτώνδαο : [Δ]αιτώνδαο. Der so gewonnene Name ist wohlbekannt. In dem Heiligtum der Kabiren hat ein Δαιτώνδας drei eherne Stiere, abgebildet Ath. Mitt. XV Tafel XIV, vgl. S. 371 ff., mit den Inschriften S. 388 f. Nr. 4 ff., IG VII 2457: Δαιτόνδα[ς] ἀνέθεκε τοῖ Καβίροι, IG VII 3576 und 3577: Δαιτόνδας ἀνέθεκε geweiht, ferner einen Kantharos aus schwarzem Ton Ath. Mitt. XV 406 Nr. 70, IG VII 3618, vielleicht auch einen zweiten IG VII 3619. In das vierte Jahrhundert v. Chr. gehört eine Basis des Museums zu The-

ben IG VII 2472, die einen Künstler Δαιτώνδας nennt; nach Dittenberger lautet die Inschrift:

[Πο]λεμό[κ]λεις Λιχμώνδα[ν]
[τὸν πατέρα] τοῖς θεοῖς: Δαιτώνδας [ἐποίησε].

Statt Λιχμώνδα[ν] glaube ich Αἰχμώνδα[ν] vermuten zu sollen; Männernamen, die von αἰχμή abgeleitet sind, verzeichnet F. Bechtel HPN S. 30 f. Wie Dittenberger sah, ist dieser Daitondas der von Pausanias VI 17, 5 erwähnte Bildhauer: Θεότιμος δὲ (nämlich ἔργον) Δαιτώνδα Σικυωνίου, παῖς δὲ ὁ Θεότιμος ἦν Μοσχίωνος, Ἀλεξάνδρῳ τῷ Φιλίππου τῆς ἐπὶ Δαρεῖον καὶ Πέρσας στρατείας μετασχόντος. Ein anderes Werk dieses Bildhauers bezeugt eine Inschrift aus dem Heiligtum der Aphrodite in Delphi, nach J. Schmidt Ath. Mitt. V 197 und E. Löwy, Inschriften griechischer Bildhauer S. 77 Nr. 97 von H. Pomtow, Philol. LXXI (N. F. XXV) 37 f. (s. auch S. 40 Anm. 5) veröffentlicht:

Ἀσωπόδ[ωρος Ἀριστείδα]
Ἀριστε[ίδας Ἀσωποδώρου]
Ἀφροδί[ται ἀνέθεν].
Δαιτών[δας ἐπόησεν].

Die beiden Delpher Asopodoros und Aristeidas sind durch die Inschriften Sylloge [3] 254 C Z. 11 und 241 Z. 168. 186 bekannt; »dadurch wird«, stellte Pomtow fest, »die Lebenszeit des Künstlers Daitondas, die Dittenberger IG VII 2472 nach dem Schriftcharakter einer in Theben gefundenen Signatur lieber erst in den Anfang des dritten Jahrhunderts setzen wollte, etwa ein Menschenalter höher gerückt«. Bisher scheint der Name Δαιτώνδας, wenn der Verehrer des Kabiros als Bürger dieser Stadt gelten darf, nur für Theben bezeugt; die Namen dieser Bildungsweise hat F. Solmsen, Beiträge zur griechischen Wortforschung I S. 98 ff. zusammengestellt und ihre Häufigkeit in Boiotien und den benachbarten Landschaften festgestellt; darf ich bei dieser Gelegenheit die Frage aufwerfen, ob Πολέας Ἀρσεκώνδου Βοιώτιος in der Inschrift aus Delphi BCH XLVII 2, A Z. 10 nicht Sohn eines Ἀρεσκώνδας ist?

Es liegt nahe zu erwägen, ob der in Theben, Delphi und Olympia tätige Bildhauer, an letzterem Orte, frühestens um das Jahr 330 v. Chr., als Sikyonier bezeichnet, mit dem Boiotarchen des Jahres

364/3 v. Chr. in Verbindung gebracht oder gar ihm gleichgesetzt werden kann. Die Gleichsetzung ist nur unter zwei Voraussetzungen möglich. Erstens müsste Daitondas in sehr jungen Jahren Boiotarch geworden und als Künstler noch in hohen Jahren tätig gewesen sein, zweitens müsste er als Boioter oder vielleicht geradezu Thebaner später Bürger von Sikyon geworden sein; eine solche Auswanderung und Einbürgerung an anderem Orte findet in dem Geschicke, das Boiotien und besonders Theben in den Kämpfen gegen Philippos und Alexandros getroffen hat, ausreichende Erklärung. Vorsichtiger wird es sein, den Boiotarchen von dem Künstler zu trennen und in diesem den Enkel des ersteren zu erkennen; dass der ja auch in Theben tätige Künstler einem boiotischen und vielleicht thebanischen Hause entstammte, scheint die Seltenheit des Namens *Δαιτώνδας* immerhin nahezulegen.

Der vermeintliche Name Αἰτώνδας ist aber, wie schon erwähnt, auch in einem zweiten Beschlusse der Thebaner IG VII 2407 gelesen worden. In diesem bietet Pocockes Abschrift Z. 12 ff.:

ΟΙΩΤΑΡΧΙΟΝΙΩΝΤΙΜΟΜ
>ΑΙΤΩΝΑΟ.ΟΙΩΝΟΣΠЄ
ΟΝΟΣΙΠΠΙΔΟΣΥΜΑΡΙ.ΑΟ
ΠΛЄΡΟΝΟΣ

nach Dittenbergers Umschrift:

[Β]οιωταρχιόν[τ]ων Τίμ[ωνο-
ς] Αἰτών[δ]αο [Θ]ίωνος [Μ]έ[ν-
ω]νος Ἱππί[α]ο [Ε]ὐμαρί[δ]αο
Π[άτ]ρ[ω]νος.

Den zu Anfang von Z. 13 verzeichneten Rest haben Köhler und Dittenberger einem Sigma als letztem Buchstaben des Namens Τίμ[ωνο|ς] zugeteilt. Am Ende der Z. 12 würde demnach wie am Ende der folgenden Zeile, wenn in dieser der Name [Μ]έ[ν|ω]νος richtig ergänzt ist, je ein Buchstabe nach den von Pococke verzeichneten fehlen; die Abteilung nach Silben ist auch in den Zeilen 4/5 und 7/8 nicht durchgeführt (vgl. E. Hermann, Silbenbildung im Griechischen und in den andern indogermanischen Sprachen S. 136 f.). Verdient Pocockes Abdruck hinsichtlich der Anordnung der Buchstaben Vertrauen, so sind die verlorenen ersten Buchstaben der Worte Θιός in Z. 1 und βοιωταρχιόντων in Z. 12

ausgerückt gewesen und in allen übrigen Zeilen die Anfänge erhalten. In dem bisher Αἰτώνδαο gelesenen Namen hat Pocockes Abdruck mindestens einen Buchstaben verkannt oder ausgelassen; der Rest eines Buchstabens, den er vor dem Alpha zeigt, wird, da in dem anderen Beschlusse der Name [Δ]αιτώνδαο als gesichert zu gelten hat, auf ein Delta bezogen werden dürfen. Am Ende der vorangehenden Zeile kommen dann nach den von Pococke abgeschriebenen Buchstaben TIMOM freilich noch deren zwei, nicht nur einer, zur Ergänzung: der Vergleich mit Z. 9 zeigt, dass dies keine Schwierigkeit bedeutet. Dass der vierte und der siebente Name ganz ungewiss bleiben, hat Dittenberger ausgesprochen; näher als [Μ]έ[νω]νος liegt, wenn der von Pococke als Pei verzeichnete erste Buchstabe des Namens für My genommen werden soll: [Μ]έ[λω]νος. Denn ein Μέλων erscheint in Xenophons Bericht Hell. V 4, 2, der Pelopidas überhaupt nicht nennt (s. E. v. Stern, Geschichte der spartanischen und thebanischen Hegemonie S. 44 ff.), geradezu als Führer der verbannten Thebaner, die ihre Vaterstadt im Jahre 379 v. Chr. von der lakedaimonischen Besatzung befreiten; Plutarch Pelop. 8 nennt ihn nur als Genossen des Pelopidas, allerdings als seinen vornehmsten: ὑφίσταται δὲ τὴν πρᾶξιν Πελοπίδας πρῶτος, εἶτα Μέλων καὶ Δαμοκλείδας καὶ Θεόπομπος, ἄνδρες οἴκων τε πρώτων, κτλ. Nach dem Gelingen des Anschlages sind Pelopidas, Melon und Charon sofort, nicht zu Boiotarchen, wie Plutarch angibt, sondern zu Polemarchen gewählt worden (H. Swoboda, RE VII 1620; Beloch, Gr. G. ² III 1 S. 144 f.). Das Amt eines Boiotarchen kann Melon in späteren Jahren sehr wohl bekleidet haben. Ich beschränke mich auf diese Bemerkungen (A. O. Prickards Schrift: The return of the Theban exiles, Oxford 1926, kenne ich nur aus P. Clochés kurzer Anzeige REG XLI 120); doch will ich nicht versäumen, hinsichtlich einzelner Angaben der erhaltenen Berichte über die Befreiung Thebens auf A. D. Keramopullos' Ausführungen Θηβαϊκά (Ἀρχ. Δελτ. III) σ 351. 377 und auf U. v. Wilamowitz' Bemerkungen Pindaros S. 29 f. zu verweisen.

Schliesslich glaube ich den Beschluss IG VII 2408 nach meiner Lesung vorlegen zu dürfen, da die von Dittenberger befolgte Abteilung der Zeilen, wie mein Abklatsch zeigt, der Berichtigung bedarf und sich aus der berichtigten Abteilung in Z. 6 eine an-

dere Wortfolge, ἀσυλίαν καὶ ἀσφάλειαν statt ἀσφάλειαν καὶ ἀσυλίαν, ergibt:

[δε-
δόχθη] τοῖ δ[άμοι......
....]λωνος Βυζ[άντιον
Βοι]ωτῶν πρόξενον εἶ[μ-
εν κ]αὶ εὐεργέταν καὶ ε[ἶ-
μεν] αὐτοῖ ἀτέλε[ιαν] κα[ὶ
ἀσυ]λίαν καὶ ἀσ[φάλει-
αν καὶ π]ολέμ[ω καὶ εἰρά-
νας ἰώ]σας καὶ κατ[ὰ γᾶν
καὶ κατ]ὰ θάλασ[σαν] κ[αὶ
γ]ᾶς καὶ οἰκίας ἔγκτησι-
ν] καὶ αὐτῶι καὶ ἐγγόνο-
ι]ς: βοιωταρχιόντων
Ἀσωποδώρω Μαληκί-
δαο Διογίτονος Μιξι-
λ]άο Ἀμινάδαο Ἱππίαο
Δ]αιτώνδαο.

Asopodoros ist der in der Urkunde aus Karystos IG XII 9, 7 Z. 14 ff. 19. 24 als Gläubiger der Karystier erwähnte Thebaner — übrigens keineswegs 'filius Malcidae', wie E. Ziebarth in seinen Bemerkungen zu dieser Urkunde sagt und vor ihm auch G. A. Pappabasiliu Ἐφ. ἀρχ. 1905 σ. 9 glaubte, denn das Verzeichnis der Boiotarchen nennt diese ohne Vatersnamen; die Urkunde, die schon F. H. Marshall, Class. Rev. 1906 p. 236 in einer von Ziebarth übersehenen Bemerkung der Zeit um 364/3 v. Chr. zugewiesen hatte, nennt, wie schon der erste Herausgeber hervorhob, in Z. 21 auch den aus Plutarchs Leben des Pelopidas 5. 8 bekannten Thebaner Pherenikos. Dass die IG VII 2408 an zweiter und dritter Stelle genannten Boiotarchen Μαληκίδας und Διογίτων die Feldherren sind, die nach Plutarch Pelop. 35 nach Pelopidas Tod nach Thessalien zogen, hatte schon Köhler erkannt; dass sie öfter als einmal Boiotarchen gewesen sein können und aus diesem Grunde die Zeit des Beschlusses nicht mit Sicherheit zu bestimmen ist, bemerkt M. Cary, JHS XLII 190 f. Der Karystier Timosthenes aber, den die Urkunde IG XII 9, 7 zweimal, in Z. 10. 29, erwähnt, ist zweifellos der Grossvater jenes Timo-

sthenes, der sich in dem lamischen Kriege als Verteidiger der Freiheit der Hellenen und auch späterhin als Freund der Athener bewährt hat; in dem Beschlusse IG II [2] 467, Sylloge [3] 327, durch den ihn die Athener im Jahre 306/5 v. Chr. ehrten, wird übrigens in Z. 16 f., wie bei dieser Gelegenheit bemerkt sei, zu ergänzen sein: κα[ὶ ὅτε Ἀ]ντ[ίπατρος ἐκράτησεν, οὐδαμῶς] ἀπέστη τῆς [φιλί]ας. Wie hoch die Athener die Verdienste dieses Timosthenes (II) schätzten, lehrt auch der Beschluss IG II [2] 832, Sylloge [3] 496 zu Ehren seines Enkels Timosthenes (III); das in diesem Beschusse Z. 12 ff. in seinem Wortlaute angeführte Gesetz über die Unterstützung derer, die sich durch siegreiche Führung in Kriegen, als Vorkämpfer der Freiheit, durch Aufopferung ihres Vermögens, als Wohltäter und Berater des Demos Verdienste um Athen erworben und die Ehre der Speisung im Prytaneion erhalten hatten, und über die Unterstützung ihrer Nachkommen, namentlich die Ausstattung ihrer Töchter (vgl. meine Bemerkungen Jahreshefte VIII 14 ff. zu IG XII 9, 190), hätte in A. M. Andreades' Ausführungen über δαπάναι χάριν προσώπων in seiner Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς δημοσίας οἰκονομίας, τόμος Α', σ. 305 eine ausdrückliche Erwähnung verdient.

BIBLIOGRAPHIE POUR AVRIL—JUIN 1930.

Biblja Szaroszpatacka. Podobizna kodeksu Bibljoteki reformowanego gimnazjum w Szaroszpataku. Wydał Ludwik Bernacki. Zasiłkiem Funduszu Kultury Narodowej. Kraków 1930, 4°, str. 20 + 399 tablic. *(La Bible de Saros-Patak. Reproduction fac-similaire du codex conservé à la Bibliothèque du lycée réformé de Saros-Patak, publiée par Louis Bernacki. Les frais de l'édition ont été couverts par le Fonds pour la Propagation de la Culture Nationale. Cracovie 1930, 4°, 20 p. + 399 planches).*

Bibljografja polska Karola Estreichera. Ogólnego zbioru tom XXVIII. Wydał Stanisław Estreicher. Kraków 1930, 8°. *(Bibliographie polonaise de Charles Estreicher. XXVIII-e vol. de la publication complète. Publiée par Stanislas Estreicher. Cracovie 1930, 8°).*

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de Philologie. Classe d'Histoire et de Philosophie. N° 7—10. I. II. Juillet—Décembre 1929. Cracovie 1929, IV + 201—364 p.

Contenu: Comptes rendus de l'Académie pour juillet—décembre 1929, p. 201. — Bibliographie pour juillet—décembre 1929, p. 261. — Résumés, p. 203. — 34. Brahmer M.: L'Italia nella letteratura francese nel periodo del romanticismo. Parte I. p. 203. — 35. Dobrowolski K.: Études sur l'ancienne civilisation populaire en Petite-Pologne, p. 212. — 36. Halecki O.: Byzance et Venise à la veille de la guerre pour la possesion de Ténédos, p. 214. — 37. Heinrich W.: Les bases philosophiques des méthodes psychologiques, p. 216. — 38. Janów J.: Les traductions ruthènes tirées de la Postille de Nicolas Rey dans les évangéliaires du XVI-e et XVII-e s. destinés à l'édification des fidèles, p. 218. — 39. Kipa E.: Études sur l'histoire de la franc-maçonnerie en Pologne, p. 222. — 40. Kipa E.: Frédéric Gentz: Sa correspondance avec la comtesse Flore Wrbna (1807—1823) et

avec la princesse Thérèse Jabłonowska (1807), p. 227. — 41. Konopczyński Wł.: Casimir Pułaski et la guerre des Confédéres de Bar. (1768—1772), p. 229. — 42. Kowalski J.: Hydrographica antiqua, p. 231. — 43. Krzyżanowski M.: Deux chapitres de l'histoire de l'ancienne nouvelle polonaise, p. 235. — 44. Kuraszkiewicz W.: Études sur les voyelles nasales de la langue polonaise (résonance nasale), p. 240. — 44. Małecki M.: Revue des dialectes slaves de l'Istrie p. 249. — 46. Pigoń St.: Les modèles dont s'inspire la »Żywila« d'A. Mickiewicz p. 256. — 47. Tomkowicz S.: Quadro della Madonna di Częstochowa, p. 259.

Table des matières.